

LE
NOUVEAU MAGASIN
DES ENFANTS

PAR
ALEXANDRE DUMAS ET ALPHONSE KARR

300 VIGNETTES PAR
BERTALL ET LAURENTZ



C
NOU

PARIS
ÉDITION HETZEL
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

—
1860



COLLECTION HETZEL.

TYP. J. CLAYE, A PARIS



LE
NOUVEAU MAGASIN
DES ENFANTS

PAR
ALEXANDRE DUMAS ET ALPHONSE KARR

300 VIGNETTES PAR
BERTALL ET LAURENTZ



C
NOU

PARIS
ÉDITION HETZEL
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

1860





PRÉFACE

Où il est expliqué comment l'auteur fut contraint de raconter l'histoire du Casse-noisette de Nuremberg.

Il y avait grande soirée d'enfants chez mon ami le comte de M..., et j'avais contribué, pour ma part, à grossir la bruyante et joyeuse réunion en y conduisant ma fille.

Il est vrai qu'au bout d'une demi-heure, pendant laquelle j'avais paternellement assisté à quatre ou cinq parties successives de colin-maillard, de main chaude et de toilette de madame, la tête tant soit peu brisée du sabbat que faisaient une vingtaine de charmants petits démons de huit à dix ans, lesquels criaient à qui mieux mieux, je m'esquivais du salon et me mettais à la recherche de certain boudoir de ma connaissance, bien sourd et bien retiré, dans lequel je comptais reprendre tout doucement le fil de mes idées interrompues.

J'avais opéré ma retraite avec autant d'adresse que de bonheur, me soustrayant non-seulement aux regards des jeunes invités, ce qui n'était pas bien difficile, vu la grande attention qu'ils donnaient à leurs jeux, mais encore à ceux des parents, ce qui était une bien autre affaire. J'avais atteint le boudoir tant désiré, lorsque je m'aperçus, en y entrant, qu'il était momentanément transformé en réfectoire, et que des buffets gigantesques y étaient dressés tout chargés de pâtisseries et de rafraîchissements. Or, comme ces préparatifs gastronomiques m'étaient une nouvelle garantie que je ne serais pas dérangé avant l'heure du souper, puisque le susdit boudoir était réservé à la collation, j'avisai un énorme fauteuil à la Voltaire, une véritable bergère Louis XV à dossier rembourré et à bras arrondis, une paresseuse, comme on dit en Italie, ce pays des véritables paresseux, et je m'y accommodai voluptueusement, tout ravi à cette idée que j'allais passer une heure seul en tête à tête avec mes pensées, chose si précieuse au milieu de ce tourbillon, dans lequel nous autres vassaux du public nous sommes incessamment entraînés.

Aussi, soit fatigue, soit manque d'habitude, soit résultat d'un bien-être si rare, au bout de dix minutes de méditations j'étais profondément endormi.

Je ne sais depuis combien de temps j'avais perdu le sentiment de ce qui se passait autour de moi, lorsque tout à coup je fus tiré de mon sommeil par de bruyants éclats de rire. J'ouvris de grands yeux hagards qui ne virent au-dessus d'eux qu'un charmant plafond de Boucher, tout semé d'amours et de colombes, et j'essayai de me lever ; mais l'effort fut infructueux, j'étais attaché à mon fauteuil avec non moins de solidité que l'était Gulliver sur le rivage de Lilliput.

Je compris à l'instant même le désavantage de ma position, j'avais été surpris sur le territoire ennemi, et j'étais prisonnier de guerre.

Ce qu'il y avait de mieux à faire dans ma situation, c'était d'en prendre bravement son parti, et de traiter à l'amiable de ma liberté.

Ma première proposition fut de conduire le lendemain mes vainqueurs chez Félix, et de mettre toute sa boutique à leur disposition.

Malheureusement le moment était mal choisi, je parlais à un auditoire qui m'écoutait, la bouche bourrée de babas et les mains pleines de petits pâtés.

Ma proposition fut donc honteusement repoussée.

J'offris de réunir le lendemain toute l'honorable société dans un jardin au choix, et d'y tirer un feu d'artifice composé d'un nombre de soleils et de chandelles romaines qui serait fixé par les spectateurs eux-mêmes.

Cette offre eut assez de succès près des petits garçons ; mais les petites filles s'y opposèrent formellement, déclarant qu'elles avaient horriblement peur des feux d'artifice, que leurs nerfs ne pouvaient supporter le bruit des pétards, et que l'odeur de la poudre les incommodait.

J'allais ouvrir un troisième avis, lorsque j'entendis une petite voix flûtée qui glissait tout bas à l'oreille de ses compagnes ces mots qui me firent frémir :

— Dites à papa, qui fait des histoires, de nous raconter un joli conte.

Je voulus protester ; mais à l'instant même ma voix fut couverte par ces cris :

— Ah ! oui, un conte, un joli conte ; nous voulons un conte.

— Mais, mes enfants, criai-je de toutes mes forces, vous me demandez la chose la plus difficile qu'il y ait au monde : un conte ! comme vous y allez. Demandez-moi l'Iliade, demandez-moi l'Énéide, demandez-moi la Jérusalem délivrée, et je passerai encore par là ; mais un conte ! Peste ! Perrault est un bien autre homme qu'Homère, que Virgile et que le Tasse, et le Petit Poucet une création bien autrement originale qu'Achille, Turnus ou Renaud.

— Nous ne voulons point de poème épique, crièrent les enfants tout d'une voix, nous voulons un conte !

— Mes chers enfants, si...

— Il n’y a pas de si ; nous voulons un conte !

— Mais, mes petits amis...

— Il n’y a pas de mais ; nous voulons un conte !

— Nous voulons un conte ! nous voulons un conte ! reprirent en chœur toutes les voix, avec un accent qui n’admettait pas de réplique.

— Eh bien donc, repris-je en soupirant, va pour un conte.

— Ah ! c’est bien heureux ! dirent mes persécuteurs.

— Mais je vous préviens d’une chose, c’est que le conte que je vais vous raconter n’est pas de moi.

— Qu’est-ce que cela nous fait, pourvu qu’il nous amuse ?

J’avoue que je fus un peu humilié du peu d’insistance que mettait mon auditoire à avoir une œuvre originale.

— Et de qui est-il votre conte, monsieur ? dit une petite voix appartenant sans doute à une organisation plus curieuse que les autres.

— Il est d’Hoffmann, mademoiselle. Connaissez-vous Hoffmann ?

— Non, monsieur, je ne le connais pas.

— Et comment s’appelle-t-il ton conte ? demanda du ton d’un gaillard qui sent qu’il a le droit d’interroger, le fils du maître de la maison.

— Le Casse-noisette de Nuremberg, répondis-je en toute humilité. Le titre vous convient - il, mon cher Henri ?

— Hum ! ça ne promet pas grand’chose de beau, ce titre-là. Mais, n’importe, va toujours ; si tu nous ennues, nous t’arrêterons et tu nous en

diras un autre, et ainsi de suite, je t'en préviens, jusqu'à ce que tu nous en dises un qui nous amuse.

— Un instant, un instant, je ne prends pas cet engagement-là. Si vous étiez de grandes personnes, à la bonne heure.

— Voilà pourtant nos conditions, sinon, prisonnier à perpétuité.

— Mon cher Henri, vous êtes un enfant charmant, élevé à ravir, et cela m'étonnera fort si vous ne devenez pas un jour un homme d'État très-distingué ; déliez-moi, et je ferai tout ce que vous voudrez.

— Parole d'honneur ?

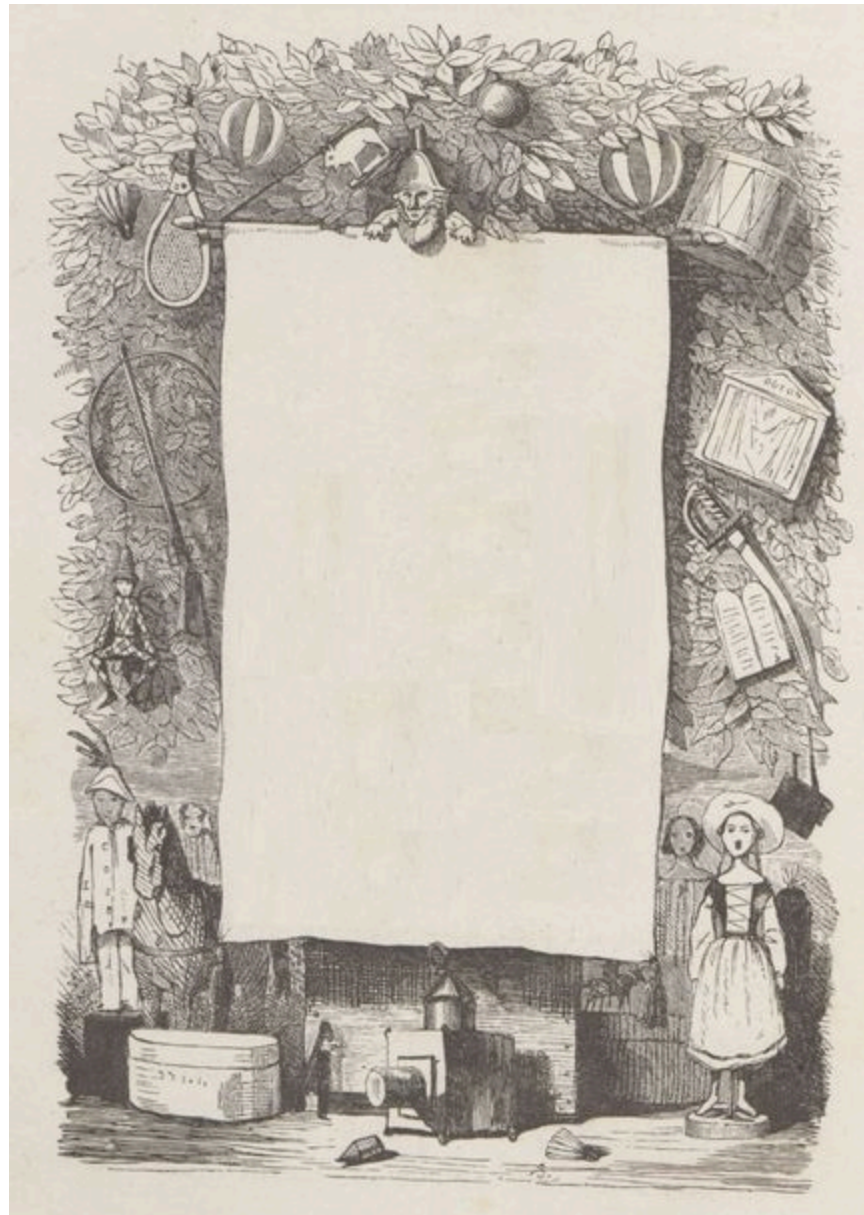
— Parole d'honneur.

Au même instant je sentis les mille fils qui me retenaient se détendre ; chacun avait mis la main à l'œuvre de ma délivrance, et, au bout d'une demi-minute, j'étais rendu à la liberté.

Or, comme il faut tenir sa parole, même quand elle est donnée à des enfants, j'invitai mes auditeurs à s'asseoir commodément, afin qu'ils pussent passer sans douleur de l'audition au sommeil, et, quand chacun eut pris sa place, je commençai ainsi.



HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE



LE PARRAIN DROSSELMAYER

Il y avait une fois dans la ville de Nuremberg un président fort considéré qu'on appelait M. le président Silberhaus, ce qui veut dire maison d'argent.

Ce président avait un fils et une fille.

Le fils, âgé de neuf ans, s'appelait Fritz.

La fille, âgée de sept ans et demi, s'appelait Marie.

C'étaient deux jolis enfants ; mais si différents de caractère et de visage, qu'on n'aurait jamais cru que c'était le frère et la sœur.

Fritz était un bon gros garçon, joufflu, rodomont, espiègle, frappant du pied à la moindre contrariété, convaincu que toutes les choses de ce monde étaient créées pour servir à son amusement ou subir son caprice, et demeurant dans cette conviction jusqu'au moment où le docteur, impatienté de ses cris et de ses pleurs, ou de ses trépignements, sortait de son cabinet, et, levant l'index de la main droite à la hauteur de son sourcil froncé, disait ces seules paroles :



— Monsieur Fritz !!!



Alors Fritz se sentait pris d'une énorme envie de rentrer sous terre.

Quant à sa mère, il va sans dire qu'à quelque hauteur qu'elle levât le doigt ou même la main, Fritz n'y faisait aucune attention.

Sa sœur Marie, tout au contraire, était une frêle et pâle enfant, aux longs cheveux bouclés naturellement et tombant sur ses petites épaules blanches comme une gerbe d'or mobile et rayonnante tomberait sur un vase d'albâtre. Elle était modeste, douce, affable, miséricordieuse à toutes les douleurs, même à celles de ses poupées ; obéissante au premier signe de madame la présidente, et ne donnant jamais un démenti même à sa gouvernante, mademoiselle Trudchen, ce qui fait que Marie était adorée de tout le monde.

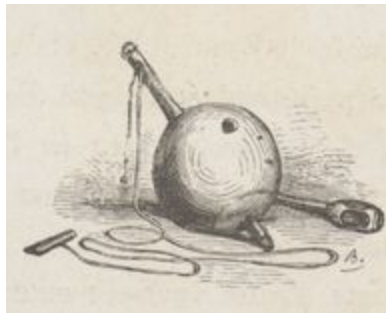


Or, le 24 décembre de l'année 17.. était arrivé. Vous n'ignorez pas, mes petits amis, que le 24 décembre est la veille de la Noël, c'est-à-dire du jour où l'enfant Jésus est né dans une crèche, entre un âne et un bœuf. Maintenant je vais vous expliquer une chose.

Les plus ignorants d'entre vous ont entendu dire que chaque pays a ses habitudes, n'est-ce pas ? et les plus instruits savent sans doute déjà que Nuremberg est une ville d'Allemagne fort renommée pour ses joujoux, ses poupées et ses polichinelles, dont elle envoie de pleines caisses dans tous les autres pays du monde : ce qui fait que les enfants de Nuremberg doivent être les plus heureux enfants de la terre, à moins qu'ils ne soient comme les habitants d'Ostende, qui n'ont des huîtres que pour les regarder passer.

Donc l'Allemagne, étant un autre pays que la France, a d'autres habitudes qu'elle. En France, le premier jour de l'an est le jour des étrennes,

ce qui fait que beaucoup de gens désireraient fort que l'année commençât toujours par le 2 janvier. Mais, en Allemagne, le jour des étrennes est le 24 décembre, c'est-à-dire la veille de la Noël. Il y a plus, les étrennes se donnent, de l'autre côté du Rhin, d'une façon toute particulière : on plante dans le salon un grand arbre, on le place au milieu d'une table, et à toutes ses branches on suspend les joujoux que l'on veut donner aux enfants ; ce qui ne peut pas tenir sur les branches, on le met sur la table, puis on dit aux enfants que c'est le bon petit Jésus qui leur envoie leur part des présents qu'ils a reçus des trois rois mages, et, en cela, on ne leur fait qu'un demi-mensonge, car, vous le savez, c'est de Jésus que nous viennent tous les biens de ce monde.



Je n'ai pas besoin de vous dire que parmi les enfants favorisés de Nuremberg, c'est-à-dire parmi ceux qui à la Noël recevaient le plus de joujoux de toutes façons, étaient les enfants du président Silberhaus ; car, outre leur père et leur mère qui les adoraient, ils avaient encore un parrain qui les adorait aussi et qu'ils appelaient parrain Drosselmayer.

Il faut que je vous fasse en deux mots le portrait de cet illustre personnage qui tenait dans la ville de Nuremberg une place presque aussi distinguée que celle du président Silberhaus.

Parrain Drosselmayer, conseiller de médecine, n'était pas un joli garçon le moins du monde, tant s'en faut. C'était un grand homme sec, de cinq pieds huit pouces, qui se tenait fort voûté, ce qui faisait que, malgré ses longues jambes, il pouvait ramasser son mouchoir, s'il tombait à terre, presque sans se baisser. Il avait le visage ridé comme une pomme de reinette sur laquelle a passé la gelée d'avril. A la place de son œil droit était un grand emplâtre noir ; il était parfaitement chauve, inconvenient auquel il paraît en portant une perruque gazonnante et frisée, qui était un fort ingénieux morceau de sa composition fait en verre filé, ce qui le forçait, par

respect pour ce respectable couvre-chef, de porter sans cesse son chapeau sous le bras. Au reste, l'œil qui lui restait était vif et brillant, et semblait faire non-seulement sa besogne, mais celle de son camarade absent, tant il roulait rapidement autour d'une chambre dont parrain Drosselmayer désirait d'un seul regard embrasser tous les détails, ou s'arrêtait fixement sur les gens dont il voulait connaître les plus profondes pensées.



Or, le parrain Drosselmayer qui, ainsi que nous l'avons dit, était conseiller de médecine, au lieu de s'occuper, comme la plupart de ses confrères, à tuer correctement et selon les règles les gens vivants, n'était préoccupé que de rendre au contraire la vie aux choses mortes, c'est-à-dire qu'à force d'étudier le corps des hommes et des animaux, il était arrivé à connaître tous les ressorts de la machine, si bien qu'il fabriquait des hommes qui marchaient, qui saluaient, qui faisaient des armes ; des dames qui dansaient, qui jouaient du clavecin, de la harpe et de la viole ; des chiens qui couraient, qui rapportaient et qui aboyaient ; des oiseaux qui volaient, qui sautaient et qui chantaient ; des poissons qui nageaient et qui mangeaient ; enfin, il en était même venu à faire prononcer aux poupées et aux polichinelles quelques mots peu compliqués, il est vrai, comme papa, maman, dada ; seulement c'était d'une voix monotone et criarde qui

attristait, parce qu'on sentait bien que tout cela était le résultat d'une combinaison automatique, et qu'une combinaison automatique n'est toujours, à tout prendre, qu'une parodie des chefs-d'œuvre du Seigneur.



Cependant, malgré toutes ces tentatives infructueuses, parrain Drosselmayer ne désespérait point et disait fermement qu'il arriverait un jour à faire de vrais hommes, de vraies femmes, de vrais chiens, de vrais oiseaux et de vrais poissons. Il va sans dire que ses deux filleuls, auxquels il avait promis ses premiers essais en ce genre, attendaient ce moment avec une grande impatience.

On doit comprendre qu'arrivé à ce degré de science en mécanique, parrain Drosselmayer était un homme précieux pour ses amis. Aussi une pendule tombait-elle malade dans la maison du président Silberhaus, et, malgré le soin des horlogers ordinaires, ses aiguilles venaient-elles à cesser de marquer l'heure ; son tic tac, à s'interrompre ; son mouvement, à s'arrêter ; on envoyait prévenir le parrain Drosselmayer, lequel arrivait aussitôt tout courant, car c'était un artiste ayant l'amour de son art, celui-là. Il se faisait conduire auprès de la morte qu'il ouvrait à l'instant même ; enlevant le mouvement qu'il plaçait entre ses deux genoux, puis alors la langue passant par un coin de ses lèvres, son œil unique brillant comme une escarboucle, sa perruque de verre posée à terre, il tirait de sa poche une foule de petits instruments sans nom, qu'il avait fabriqués lui-même et dont lui seul connaissait la propriété, choisissait les plus aigus, qu'il plongeait dans l'intérieur de la pendule, acuponcture qui faisait grand mal à la petite Marie, laquelle ne pouvait croire que la pauvre horloge ne souffrît pas de ces opérations, mais qui au contraire ressuscitait la gentille trépanée, qui, dès qu'elle était replacée dans son coffre, ou entre ses colonnes, ou sur son rocher, se mettait à vivre, à battre et à ronronner de plus belle ; ce qui rendait aussitôt l'existence à l'appartement, qui semblait avoir perdu son âme en perdant sa joyeuse pensionnaire.



Il y a plus : sur la prière de la petite Marie, qui voyait avec peine le chien de la cuisine tourner la broche, occupation très-fatigante pour le pauvre animal, le parrain Drosselmayer avait consenti à descendre des hauteurs de sa science pour fabriquer un chien automate, lequel tournait maintenant la broche sans aucune douleur ni aucune convoitise, tandis que Turc, qui, au métier qu'il avait fait depuis trois ans, était devenu très-frileux, se chauffait en véritable rentier le museau et les pattes, sans avoir autre chose à faire que de regarder son successeur, qui, une fois remonté, en avait pour une heure à faire sa besogne gastronomique sans qu'on eût à s'occuper seulement de lui.



Aussi, après le président, après la présidente, après Fritz et après Marie, Turc était bien certainement l'être de la maison qui aimait et vénérât le plus le parrain Drosselmayer, auquel il faisait grande fête toutes les fois qu'il arrivait, annonçant même quelquefois, par ses aboiements joyeux, et par le frétillement de sa queue, que le conseiller de médecine était en route pour venir, avant même que le digne parrain eût touché le marteau de la porte.



Le soir donc de cette bienheureuse veille de Noël, au moment où le crépuscule commençait à descendre, Fritz et Marie, qui de toute la journée n'avaient pu entrer dans le grand salon d'apparat, se tenaient accroupis dans un petit coin de la salle à manger. Tandis que mademoiselle Trudchen, leur gouvernante, tricotait près de la fenêtre, dont elle s'était approchée pour recueillir les derniers rayons du jour, les enfants étaient pris d'une espèce de terreur vague, parce que, selon l'habitude de ce jour solennel, on ne leur avait pas apporté de lumière ; de sorte qu'ils parlaient bas comme on parle quand on a un petit peu peur.



— Mon frère, disait Marie, bien certainement papa et maman s'occupent de notre arbre de Noël, car depuis le matin j'entends un grand remue-

ménage dans le salon où il nous est défendu d'entrer.

— Et moi, dit Fritz, il y a dix minutes à peu près que j'ai reconnu, à la manière dont Turc aboyait, que le parrain Drosselmayer entrait dans la maison.

— O Dieu ! s'écria Marie en frappant ses deux petites mains l'une contre l'autre, que va-t-il nous apporter ce bon parrain ? Je suis sûre, moi, que ce sera quelque beau jardin tout planté d'arbres, avec une belle rivière qui coulera sur un gazon brodé de fleurs. Sur cette rivière il y aura des cygnes d'argent avec des colliers d'or, et une jeune fille qui leur apportera des massepains qu'ils viendront manger jusque dans son tablier.

— D'abord, dit Fritz, de ce ton doctoral qui lui était particulier, et que ses parents reprenaient en lui comme un de ses plus graves défauts, vous saurez, mademoiselle Marie, que les cygnes ne mangent pas de massepains.

— Je le croyais, dit Marie ; mais comme tu as un an et demi de plus que moi, tu dois en savoir davantage que je n'en sais.

Fritz se rengorgea.



— Puis, reprit-il, je crois pouvoir dire que si parrain Drosselmayer apporte quelque chose, ce sera une forteresse, avec des soldats pour la garder, des canons pour la défendre, et des ennemis pour l'attaquer. Ce qui fera des combats superbes.

— Je n'aime pas les batailles, dit Marie. S'il apporte une forteresse, comme tu le dis, ce sera donc pour toi ; seulement je réclame les blessés pour en avoir soin.

— Quelque chose qu'il apporte, dit Fritz, tu sais bien que ce ne sera ni pour toi ni pour moi, attendu que, sous le prétexte que les cadeaux de parrain Drosselmayer sont de vrais chefs-d'œuvre, on nous les reprend aussitôt qu'il nous les a donnés, et qu'on les enferme tout au haut de la grande armoire vitrée où papa seul peut atteindre, et encore en montant sur une chaise, ce qui fait, continua Fritz, que j'aime autant et même mieux les

joujoux que nous donnent papa et maman, et avec lesquels on nous laisse jouer au moins jusqu'à ce que nous les ayons mis en morceaux, que ceux que nous apporte le parrain Drosselmayer.

— Et moi aussi, répondit Marie ; seulement il ne faut pas répéter ce que tu viens de dire au parrain.

— Pourquoi ?

— Parce que cela lui ferait de la peine que nous n'aimassions pas autant ses joujoux que ceux qui nous viennent de papa et de maman ; il nous les donne, pensant nous faire grand plaisir, il faut donc lui laisser croire qu'il ne se trompe pas.

— Ah bah ! dit Fritz.

— Mademoiselle Marie a raison, monsieur Fritz, dit mademoiselle Trudchen, qui d'ordinaire était fort silencieuse et ne prenait la parole que dans les grandes circonstances.

— Voyons, dit vivement Marie pour empêcher Fritz de répondre quelque impertinence à la pauvre gouvernante, voyons, devinons ce que nous donneront nos parents. Moi j'ai confié à maman, mais à la condition qu'elle ne la gronderait pas, que mademoiselle Rose, ma poupée, devenait de plus en plus maladroite, malgré les sermons que je lui fais sans cesse, et n'est occupée qu'à se laisser tomber sur le nez, accident qui ne s'accomplit jamais sans laisser des traces très-désagréables sur son visage, de sorte qu'il n'y a plus à penser à la conduire dans le monde, tant sa figure jure maintenant avec ses robes.





— Moi, dit Fritz, je n'ai pas laissé ignorer à papa qu'un vigoureux cheval alezan ferait très-bien dans mon écurie ; de même que je l'ai prié d'observer qu'il n'y a pas d'armée bien organisée sans cavalerie légère, et qu'il manque un escadron de hussards pour compléter la division que je commande.

A ces mots, mademoiselle Trudchen jugea que le moment convenable était venu de prendre une seconde fois la parole.

— Monsieur Fritz et mademoiselle Marie, dit-elle, vous savez bien que c'est l'enfant Jésus qui donne et bénit tous ces beaux joujoux qu'on vous apporte. Ne désignez donc pas d'avance ceux que vous désirez, car il sait mieux que vous-mêmes ceux qui peuvent vous être agréables.

— Ah ! oui, dit Fritz, avec cela que l'aimée passée il ne m'a donné que de l'infanterie quand, ainsi que je viens de le dire, il m'eût été très-agréable d'avoir un escadron de hussards.

— Moi, dit Marie, je n'ai qu'à le remercier, car je ne demandais qu'une seule poupée, et j'ai encore eu une jolie colombe blanche avec des pattes et un bec roses.

Sur ces entrefaites, la nuit étant arrivée tout à fait, de sorte que les enfants parlaient de plus bas en plus bas, et qu'ils se tenaient toujours plus rapprochés l'un de l'autre, il leur semblait autour d'eux sentir les battements d'ailes de leurs anges gardiens tout joyeux, et entendre dans le lointain une musique douce et mélodieuse comme celle d'un orgue qui eût chanté, sous les sombres arceaux d'une cathédrale, la nativité de Notre-Seigneur. Au même instant une vive lueur passa sur la muraille, et Fritz et Marie comprirent que c'était l'enfant Jésus qui, après avoir déposé leurs joujoux dans le salon, s'envolait sur un nuage d'or vers d'autres enfants qui l'attendaient avec la même impatience qu'eux.

Aussitôt une sonnette retentit, la porte s'ouvrit avec fracas, et une telle lumière jaillit de l'appartement, que les enfants demeurèrent éblouis, n'ayant que la force de crier :

— Ah ! ah ! ah !

Alors le président et la présidente vinrent sur le seuil de la porte, prirent Fritz et Marie par la main.

— Venez voir, mes petits amis, dirent-ils, ce que l'enfant Jésus vient de vous apporter.



Les enfants entrèrent aussitôt dans le salon, et mademoiselle Trudchen, ayant posé son tricot sur la chaise qui était devant elle, les suivit.

L'ARBRE DE NOËL

Mes chers enfants, il n'est pas que vous ne connaissiez Susse et Giroux, ces grands entrepreneurs du bonheur de la jeunesse ; on vous a conduits dans leurs splendides magasins, et l'on vous a dit, en vous ouvrant un crédit illimité : « Venez, prenez, choisissez. » Alors vous vous êtes arrêtés haletants, les yeux ouverts, la bouche béante, et vous avez eu un de ces moments d'extase que vous ne retrouverez jamais dans votre vie, même le jour où vous serez nommés académiciens, députés ou pairs de France. Eh bien, il en fut ainsi que de vous de Fritz et de Marie, quand ils entrèrent dans le salon et qu'ils virent l'arbre de Noël qui semblait sortir de la grande table couverte d'une nappe blanche, et tout chargé, outre ses pommes d'or, de fleurs en sucre au lieu de fleurs naturelles, et de dragées et de pralines au lieu de fruits ; le tout étincelant au feu de cent bougies cachées dans son

feuillage, et qui le rendaient aussi éclatant que ces grands ifs d'illuminations que vous voyez les jours de fêtes publiques. A cet aspect, Fritz tenta plusieurs entrechats qu'il accomplit de manière à faire honneur à M. Pochette, son maître de danse, tandis que Marie n'essayait pas même de retenir deux grosses larmes de joie, qui, pareilles à des perles liquides, roulaient sur son visage épanoui comme sur une rose de mai.



Mais ce fut bien pis encore quand on passa de l'ensemble aux détails, que les deux enfants virent la table couverte de joujoux de toute espèce, que Marie trouva une poupée double de grandeur de mademoiselle Rose, et une petite robe de soie charmante, suspendue à une patère, de manière à ce qu'elle en pût faire le tour, et que Fritz découvrit, rangé sur la table, un escadron de hussards vêtus de pelisses rouges avec des ganses d'or, et montés sur des chevaux blancs, tandis qu'au pied de la même table était attaché le fameux alezan qui faisait un si grand vide dans ses écuries ; aussi, nouvel Alexandre, enfourcha-t-il aussitôt le brillant Bucéphale qui lui était offert tout sellé et tout bridé, et après lui avoir fait faire au grand galop trois

ou quatre fois le tour de l'arbre de Noël, déclara-t-il, en remettant pied à terre, que, quoique ce fût un animal très-sauvage et l'on ne peut plus rétif, il se faisait fort de le dompter de telle façon qu'avant un mois il serait doux comme un agneau.





Mais, au moment où il mettait pied à terre, et où Marie venait de baptiser sa nouvelle poupée du nom de mademoiselle Clarchen, qui correspond en français au nom de Claire, comme celui de Roschen correspond en allemand à celui de Rose, on entendit pour la seconde fois le bruit argentin de la sonnette ; les enfants se retournèrent du côté où venait ce bruit, c'est-à-dire vers un angle du salon.

Alors ils virent une chose à laquelle ils n'avaient pas fait attention d'abord, attirés qu'ils avaient été par le brillant arbre de Noël qui tenait le beau milieu de la chambre : c'est que cet angle du salon était coupé par un paravent chinois, derrière lequel il se faisait un certain bruit et une certaine musique qui prouvaient-qu'il se passait en cet endroit de l'appartement quelque chose de nouveau et d'inaccoutumé. Les enfants se souvinrent alors en même temps qu'ils n'avaient pas encore aperçu le conseiller de médecine, et d'une même voix ils s'écrièrent :

— Ah ! parrain Drosselmayer !

A ces mots, et comme si en effet il n'eût attendu que cette exclamation pour faire ce mouvement, le paravent se replia sur lui-même et laissa voir non-seulement parrain Drosselmayer, mais encore !...

Au milieu d'une prairie verte et émaillée de fleurs, un magnifique château avec une quantité de fenêtres en glaces sur sa façade et deux belles tours dorées sur ses ailes. Au même moment une sonnerie intérieure se fit entendre, les portes et les fenêtres s'ouvrirent, et l'on vit dans les appartements éclairés de bougies hautes d'un demi-pouce se promener de petits messieurs et de petites dames : les messieurs, magnifiquement vêtus d'habits brodés, de vestes et de culottes de soie, ayant l'épée au côté et le chapeau sous le bras ; les dames, splendidement habillées de robes de brocart avec de grands paniers, coiffées en racine droite et tenant à la main

des éventails, avec lesquels elles se rafraîchissaient le visage comme si elles étaient accablées de chaleur. Dans le salon du milieu, qui semblait tout en feu à cause d'un lustre de cristal chargé de bougies, dansaient au bruit de cette sonnerie une foule d'enfants : les garçons, en vestes rondes ; les filles, en robes courtes. En même temps à la fenêtre d'un cabinet attenant, un monsieur, enveloppé d'un manteau de fourrures, et qui bien certainement ne pouvait être qu'un personnage ayant droit au moins au titre de sa transparence, se montrait, faisait des signes et disparaissait, et cela tandis que le parrain Drosselmayer lui-même, vêtu de sa redingote jaune, avec son emplâtre sur l'œil et sa perruque de verre, ressemblant à s'y méprendre, mais haut de trois pouces à peine, sortait et rentrait comme pour inviter les promeneurs à entrer chez lui.





Le premier moment fut pour les deux enfants tout à la surprise et à la joie ; mais, après quelques minutes de contemplation, Fritz, qui se tenait les coudes appuyés sur la table, se leva, et s'approchant impatiemment :

— Mais parrain Drosselmayer, lui dit-il, pourquoi entres-tu et sors-tu toujours par la même porte ? Tu dois être fatigué d'entrer et de sortir toujours par le même endroit. Tiens, va-t'en par celle qui est là-bas, et tu rentreras par celle-ci.

Et Fritz lui montrait de la main les portes des deux tours.

— Mais cela ne se peut pas, répondit le parrain Drosselmayer.

— Alors, reprit Fritz, fais-moi le plaisir de monter l'escalier, de te mettre à la fenêtre à la place de ce monsieur, et de dire à ce monsieur d'aller à la porte à ta place.

— Impossible, mon cher petit Fritz, dit encore le conseiller de médecine.



— Alors les enfants ont dansé assez, il faut qu'ils se promènent tandis que les promeneurs danseront à leur tour.

= — Mais tu n'es pas raisonnable, éternel demandeur, s'écria le parrain, qui commençait à se fâcher ; comme la mécanique est faite, il faut qu'elle marche.

— Alors, dit Fritz, je veux entrer dans le château.

— Ah ! pour cette fois, dit le président, tu es fou, mon cher enfant, tu vois bien qu'il est impossible que tu entres dans ce château, puisque les girouettes qui surmontent les plus hautes tours vont à peine à ton épaule.

Fritz se rendit à cette raison et se tut ; mais au bout d'un instant, voyant que les messieurs et les dames se promenaient sans cesse, que les enfants dansaient toujours, que le monsieur au manteau de fourrures se montrait et disparaissait à intervalles égaux, et que le parrain Drosselmayer ne quittait pas sa porte, il dit d'un ton fort désillusionné :

— Parrain Drosselmayer, si toutes tes petites figures ne savent pas faire autre chose que ce qu'elles font et recommencent toujours à faire la même chose, demain tu peux les reprendre, car je ne m'en soucie guère, et j'aime bien mieux mon cheval, qui court à ma volonté, mes hussards, qui manœuvrent à mon commandement, qui vont à droite et à gauche, en avant, en arrière, et qui ne sont enfermés dans aucune maison, que tous tes pauvres petits bonshommes qui sont obligés de marcher comme la mécanique veut qu'ils marchent.



Et à ces mots, il tourna le dos à parrain Drosselmayer et à son château, s'élança vers la table, et rangea en bataille son escadron de hussards.

Quant à Marie, elle s'était éloignée aussi tout doucement ; car le mouvement régulier de toutes les petites poupées lui avait paru fort monotone. Seulement, comme c'était une charmante enfant, ayant tous les instincts du cœur, elle n'avait rien dit, de peur d'affliger le parrain Drosselmayer. En effet, à peine Fritz eut-il le dos tourné, que d'un air piqué le parrain Drosselmayer dit au président et à la présidente : — Allons, allons, un pareil chef-d'œuvre n'est pas fait pour des enfants, et je m'en vais remettre mon château dans sa boîte et le remporter.



Mais la présidente s'approcha de lui, et, réparant l'impolitesse de Fritz, elle se fit montrer dans de si grands détails le chef-d'œuvre du parrain, se fit expliquer si catégoriquement la mécanique, loua si ingénieusement ces ressorts si compliqués, qu'elle arriva à effacer, non-seulement sur le conseiller de médecine la mauvaise impression produite, mais encore que celui-ci tira des poches de sa redingote jaune une multitude de petits hommes et de petites femmes, à peau brune avec des yeux blancs, et des pieds et des mains dorés. Outre leur mérite particulier, ces petits hommes et ces petites femmes avaient une excellente odeur, attendu qu'ils étaient en bois de cannelle.



En ce moment, mademoiselle Trudchen appela Marie pour lui offrir de lui passer cette jolie petite robe de soie qui l'avait si fort émerveillée en entrant, qu'elle avait demandé s'il lui serait permis de la mettre ; mais Marie, malgré sa politesse ordinaire, ne répondit pas à mademoiselle Trudchen, tant elle était préoccupée d'un nouveau personnage qu'elle venait

de découvrir parmi ses joujoux, et sur lequel, mes chers enfants, je vous prie de concentrer toute votre attention, attendu que c'est le héros principal de cette très-véridique, histoire dont mademoiselle Trudchen, Marie, Fritz, le président, la présidente et même le parrain Drosselmayer ne sont que les personnages accessoires.

LE PETIT HOMME AU MANTEAU DE BOIS.

Marie, disons-nous, ne répondait pas à l'invitation de mademoiselle Trudchen, parce qu'elle venait de découvrir à l'instant même un nouveau joujou qu'elle n'avait pas encore aperçu.

En effet, en faisant tourner, virer, volter ses escadrons, Fritz avait démasqué, appuyé mélancoliquement au tronc de l'arbre de Noël, un charmant petit bonhomme qui, silencieux et plein de convenance, attendait que son tour vînt d'être vu. Il y aurait bien eu quelque chose à dire sur la taille de ce petit bonhomme, auquel nous nous sommes peut-être trop pressé de donner l'épithète de charmant ; car, outre que son buste, trop long et trop développé, ne se trouvait plus en harmonie parfaite avec ses petites jambes grêles, il avait la tête d'une grosseur si démesurée, qu'elle sortait de toutes les proportions indiquées non-seulement par la nature, mais encore par les maîtres de dessin, qui en savent là-dessus bien plus que la nature.

Mais, s'il y avait quelque défectuosité dans sa personne, cette défectuosité était rachetée par l'excellence de sa toilette qui indiquait à la fois un homme d'éducation et de goût : il portait une polonaise en velours violet avec une quantité de brandebourgs et de boutons d'or, des culottes pareilles, et les plus charmantes petites bottes qui se soient jamais vues aux pieds d'un étudiant, et même d'un officier, car elles étaient tellement collantes, qu'elles semblaient peintes. Mais deux choses étranges pour un homme qui paraissait avoir en fashion des goûts si supérieurs : c'était d'abord un laid et étroit manteau de bois, pareil à une queue, qu'il s'était attaché au bas de la nuque et qui retombait au milieu de son dos, et un mauvais petit bonnet de montagnard qu'il s'était ajusté sur la tête. Mais Marie, en voyant ces deux objets qui formaient avec le reste du costume une si grande disparate, avait réfléchi que le parrain Drosselmayer portait lui-même par-dessus sa redingote jaune un petit collet qui n'avait guère meilleure façon que le manteau de bois du bonhomme à la polonaise, et

qu'il couvrait parfois son chef d'un affreux et fatal bonnet près duquel tous les bonnets de la terre ne pouvaient souffrir aucune comparaison, ce qui n'empêchait pas le parrain Drosselmayer de faire un excellent parrain. Elle se dit même à part soi que, le parrain Drosselmayer modelât-il entièrement sa toilette sur celle du petit homme au manteau de bois, il serait encore bien loin d'être aussi gentil et aussi gracieux que lui.



On conçoit que toutes ces réflexions de Marie ne s'étaient pas faites sans un examen approfondi du petit bonhomme qu'elle avait pris en amitié dès la première vue ; or, plus elle l'examinait, plus Marie sentait combien il y avait de douceur et de bonté dans sa physionomie. Ses yeux vert clair, auxquels on ne pouvait faire d'autre reproche que d'être un peu trop à fleur de tête, n'exprimaient que la sérénité et la bienveillance. La barbe de coton blanc frisé, qui s'étendait sur tout son menton, lui allait particulièrement bien, en ce qu'elle faisait valoir le charmant sourire de sa bouche, un peu trop fendue peut-être, mais rouge et brillante. Aussi, après l'avoir considéré avec une affection croissante, pendant plus de dix minutes, sans oser le toucher :



— Oh ! s'écria la jeune fille, dis-moi donc, bon père, à qui appartient ce cher petit bonhomme qui est adossé là, contre l'arbre de Noël.

— A personne en particulier, à vous tous ensemble, répondit le président.

— Comment cela, bon père, je ne te comprends pas ?

— C'est le travailleur commun, reprit le président ; c'est celui qui est chargé à l'avenir de casser pour vous toutes les noisettes que vous mangerez : et il appartient aussi bien à Fritz qu'à toi, et à toi qu'à Fritz.

Et, en disant cela, le président l'enleva avec précaution de la place où il était posé, et, soulevant son étroit manteau de bois, il lui fit, par un jeu de bascule des plus simples, ouvrir sa bouche qui, en s'ouvrant, découvrit deux rangs de dents blanches et pointues. Alors Marie, sur l'invitation de son père, y fourra une noisette, et, knac-knac, le petit bonhomme cassa la noisette avec tant d'adresse, que la coquille brisée tomba en mille morceaux, et que l'amande intacte resta dans la main de Marie. La petite fille alors comprit que le coquet petit bonhomme était un descendant de cette race antique et vénérée des casse-noisettes, dont l'origine, aussi ancienne que celle de la ville de Nuremberg, se perd avec elle dans la nuit des temps, et qu'il continuait à exercer l'honorable et philanthropique profession de ses ancêtres : et Marie, enchantée d'avoir fait cette découverte, se prit à sauter de joie. Sur quoi, le président lui dit : — Eh bien, ma bonne petite Marie, puisque le casse-noisette te plaît tant, quoiqu'il appartienne également à Fritz et à toi, c'est toi qui seras particulièrement chargée d'en avoir soin. Je le place donc sous ta protection.





Et à ces mots, le président remit le petit bonhomme à Marie, qui le prit dans ses bras et se mit aussitôt à lui faire exercer son métier, tout en choisissant cependant, tant c'était un bon cœur que celui de cette charmante enfant, les plus petites noisettes, afin que son protégé n'eût pas besoin d'ouvrir démesurément la bouche, ce qui ne lui séyait pas bien, et donnait une expression ridicule à sa physionomie. Alors mademoiselle Trudchen s'approcha pour jouir à son tour de la vue du petit bonhomme, et il fallut que pour elle aussi le casse-noisette remplît son office, ce qu'il fit gracieusement et sans rechigner le moins du monde, quoique mademoiselle Trudchen, comme on le sait, ne fût qu'une suivante.



Mais tout en continuant de dresser son alezan et de faire manœuvrer ses hussards, Fritz avait entendu le knac-knac-knac, et à ce bruit vingt fois répété il avait compris qu'il se passait quelque chose de nouveau. Il avait donc levé la tête, et avait tourné ses grands yeux interrogateurs vers le groupe composé du président, de Marie et de mademoiselle Trudchen, et,

dans les bras de sa sœur, il avait aperçu le petit bonhomme au manteau de bois ; alors il était descendu de cheval, et, sans se donner le temps de reconduire l'alezan à l'écurie, il était accouru auprès de Marie, et avait révélé sa présence par un joyeux éclat de rire que lui avait inspiré la grotesque ligure que faisait le petit bonhomme en ouvrant sa grande bouche. Alors Fritz réclama sa part des noisettes que cassait le petit bonhomme, ce qui lui fut accordé ; puis le droit de les lui faire casser lui-même, ce qui lui fut accordé encore, comme propriétaire par moitié. Seulement, tout au contraire de sa sœur, et malgré ses observations, Fritz choisit aussitôt, pour les lui fourrer dans la bouche, les noisettes les plus grosses et les plus dures, ce qui fit qu'à la cinq ou sixième noisette fourrée ainsi par Fritz dans la bouche du petit bonhomme, on entendit tout à coup : Crrac ! et que trois petites dents tombèrent des gencives du casse-noisette, dont le menton démantibulé devint à l'instant même débile et tremblotant comme celui d'un vieillard.





— Ah ! mon pauvre cher casse-noisette ! s'écria Marie en arrachant le petit bonhomme des mains de Fritz.

— En voilà un stupide imbécile ! s'écria celui-ci : ça veut être casse-noisette, et cela a une mâchoire de verre : c'est un faux casse-noisette, et qui n'entend pas son métier. Passe-le-moi, Marie, il faut qu'il continue de m'en casser, dût-il y perdre le reste de ses dents, et dût son menton se disloquer tout à fait. Soyons, quel intérêt prends-tu à ce paresseux ?

— Non, non, non ! s'écria Marie en serrant le petit bonhomme entre ses bras ; non, tu n'auras plus mon pauvre casse-noisette. Vois donc comme il me regarde d'un air malheureux en me montrant sa pauvre mâchoire blessée. Fi ! tu es un mauvais cœur, tu bats tes chevaux, et l'autre jour encore tu as fait fusiller un de tes soldats.



— Je bats mes chevaux quand ils sont rétifs, répondit Fritz de son air le plus fanfaron ; et, quant au soldat que j'ai fait fusiller l'autre jour, c'était un

misérable vagabond dont je n'avais pu rien faire depuis un an qu'il était à mon service, et qui avait fini un beau matin par déserteur avec armes et bagages, ce qui, dans tous les pays du monde, entraîne la peine de mort. D'ailleurs toutes ces choses sont affaires de discipline qui ne regardent pas les femmes. Je ne t'empêche pas de fouetter tes poupées, ne m'empêche donc pas de battre mes chevaux et de faire fusiller mes militaires. Maintenant je veux le casse-noisette.

— 0 bon père ! à mon secours ! dit Marie enveloppant le petit bonhomme dans son mouchoir de poche, à mon secours ! Fritz veut me prendre le casse-noisette.



Aux cris de Marie, non-seulement le président se rapprocha du groupe des enfants dont il s'était éloigné, mais encore la présidente et le parrain Drosselmayer accoururent. Les deux enfants expliquèrent chacun leurs raisons : Marie, pour garder le casse-noisette, et Fritz, pour le reprendre ; et, au grand étonnement de Marie, le parrain Drosselmayer, avec un sourire qui parut féroce à la petite fille, donna raison à Fritz. Heureusement pour le pauvre casse-noisette que le président et la présidente se rangèrent à l'avis de Marie.



— Mon cher Fritz, dit le président, j'ai remis le casse-noisette sous la protection de votre sœur, et, autant que mon peu de connaissance en médecine me permet d'en juger en ce moment, je vois que le pauvre malheureux est fort endommagé et a grand besoin de soins ; j'accorde donc, jusqu'à sa parfaite convalescence, plein pouvoir à Marie, et cela, sans que personne ait rien à y redire. D'ailleurs, toi qui es si fort sur la discipline militaire, où as-tu jamais vu qu'un général fasse retourner au feu un soldat blessé à son service ? Les blessés vont à l'hôpital jusqu'à ce qu'ils soient guéris, et s'ils restent estropiés de leurs blessures, ils ont droit aux invalides.

Fritz voulut insister ; mais le président leva son index à la hauteur de l'œil droit, et laissa échapper ces deux mots :

— Monsieur Fritz !

Nous avons déjà dit quelle influence ces deux mots avaient sur le petit garçon ; aussi, tout honteux de s'être attiré cette mercuriale, se glissa-t-il doucement, et sans souffler le mot, du côté de la table où étaient les hussards, qui, après avoir posé leurs sentinelles perdues et établi leurs avant-postes, se retirèrent silencieusement dans leurs quartiers de nuit.



Pendant ce temps, Marie ramassait les petites dents du casse-noisette, qu'elle continuait de tenir enveloppé dans son mouchoir, et dont elle avait soutenu le menton avec un joli ruban blanc détaché de sa robe de soie. De son côté, le petit bonhomme, très-pâle et très-effrayé d'abord, paraissait confiant dans la bonté de sa protectrice, et se rassurait peu à peu, en se sentant tout doucement bercé par elle. Alors Marie s'aperçut que le parrain Drosselmayer regardait d'un air moqueur les soins maternels qu'elle donnait au petit homme au manteau de bois, et il lui sembla même que le seul œil du conseiller de médecine avait pris une expression de malice et de méchanceté qu'elle n'avait pas l'habitude de lui voir. Cela fit qu'elle voulut s'éloigner de lui. Alors le parrain Drosselmayer se mit à rire aux éclats en disant :



— Pardieu, ma chère filleule, je ne comprends pas comment une jolie petite fille comme toi peut être aussi aimable pour cet affreux petit bonhomme.

Alors Marie se retourna ; et comme dans son amour du prochain le compliment que lui faisait son parrain n'établissait pas une compensation suffisante avec l'injuste attaque adressée à son casse-noisette, elle se sentit, contre son naturel, prise d'une grande colère, et cette vague comparaison

qu'elle avait déjà faite de son parrain avec le petit homme au manteau de bois lui revenant à l'esprit :

— Parrain Drosselmayer, dit-elle, vous êtes injuste envers mon pauvre petit casse-noisette, que vous appelez un affreux petit bonhomme ; qui sait même, si vous aviez sa jolie petite polonaise, sa jolie petite culotte et ses jolies petites bottes, qui sait si vous auriez aussi bon air que lui ?



A ces mots, les parents de Marie se mirent à rire, et le nez du conseiller de médecine s'allongea prodigieusement.

Pourquoi le nez du conseiller de médecine s'était-il allongé ainsi, et pourquoi le président et la présidente avaient-ils éclaté de rire ? C'est ce dont Marie, étonnée de l'effet que sa réponse avait produit, essaya vainement de se rendre compte.

Or, comme il n'y a pas d'effet sans cause, cet effet se rattachait sans doute à quelque cause mystérieuse et inconnue, qui nous sera expliquée par la suite.

CHOSSES MERVEILLEUSES

Je ne sais, mes chers petits amis, si vous vous rappelez que je vous ai dit un mot de certaine grande armoire vitrée dans laquelle les enfants enfermaient leurs joujoux. Cette armoire se trouvait à droite en entrant dans le salon du président ; Marie était encore au berceau, et Fritz marchait à peine seul quand le président avait fait faire cette armoire par un ébéniste fort habile, qui l'orna de carreaux si brillants, que les joujoux paraissaient dix fois plus beaux, rangés sur les tablettes, que lorsqu'on les tenait dans les mains. Sur le rayon d'en haut, que ni Marie ni même Fritz ne pouvaient

atteindre, on mettait les chefs-d'œuvre du parrain Drosselmayer. Immédiatement au-dessous était le rayon des livres d'images ; enfin, les deux derniers rayons étaient abandonnés à Fritz et à Marie, qui les remplissaient comme ils l'entendaient. Cependant il arrivait presque toujours, par une convention tacite, que Fritz s'emparait du rayon supérieur pour en faire le cantonnement de ses troupes, et que Marie se réservait le rayon d'en bas pour ses poupées, leurs ménages et leurs lits. C'est ce qui était encore arrivé le jour de la Noël ; Fritz rangea ses nouveaux venus sur la tablette supérieure, et Marie, après avoir relégué mademoiselle Rose dans un coin, avait donné sa chambre à coucher et son lit à mademoiselle Claire, c'était le nom de la nouvelle poupée, et s'était invitée à passer chez elle une soirée de sucreries. Au reste, mademoiselle Claire, en jetant les yeux autour d'elle, en voyant son ménage bien rangé sur les tablettes, sa table chargée de bonbons et de pralines, et surtout son joli lit blanc avec son couvre-pied de satin rose si frais et si joli, avait paru fort satisfaite de son nouvel appartement.



Pendant tous ces arrangements, la soirée s'était fort avancée ; il allait être minuit, et le parrain Drosselmayer était déjà parti depuis longtemps, qu'on n'avait pas encore pu arracher les enfants de devant leur armoire.

Contre l'habitude, ce fut Fritz qui se rendit le premier aux raisonnements de ses parents, qui lui faisaient observer qu'il était temps de se coucher.

— Au fait, dit-il, après l'exercice qu'ils ont fait toute la soirée, mes pauvres diables de hussards doivent être fatigués ; or, je les connais, ce sont de braves soldats qui connaissent leurs devoirs envers moi, et, comme tant que je serai là, il n'y en aurait pas un qui se permettrait de fermer l'œil, je vais me retirer.

Et à ces mots, après leur avoir donné le mot d'ordre pour qu'ils ne fussent pas surpris par quelque patrouille ennemie, Fritz se retira

effectivement.



Mais il n'en fut pas ainsi de Marie, et comme la présidente, qui avait hâte de rejoindre son mari, qui était déjà passé dans sa chambre, l'invitait à se séparer de sa chère armoire :

— Encore un instant, un tout petit instant, chère maman, dit-elle, laisse-moi finir mes affaires ; j'ai encore une foule de choses importantes à terminer, et, dès que j'aurai fini, je te promets que j'irai me coucher.

Marie demandait cette grâce d'une voix si suppliante, d'ailleurs c'était une enfant à la fois si obéissante et si sage, que sa mère ne vit aucun inconvénient à lui accorder ce qu'elle désirait ; cependant, comme mademoiselle Trudchen était déjà remontée pour préparer le coucher de la petite fille, de peur que celle-ci, dans la préoccupation que lui inspirait la vue de ses nouveaux joujoux, n'oubliât de souiller les bougies, la présidente s'acquitta elle-même de ces soins, ne laissant brûler que la lampe du plafond, laquelle répandait dans la chambre une douce et pâle lumière, et se retira à son tour en disant :



— Rentre bientôt, chère petite Marie, car, si tu restais trop tard, tu serais fatiguée, et peut-être ne pourrais-tu plus te lever demain.

Et, à ces mots, la présidente sortit du salon et ferma la porte derrière elle.

Dès que Marie se trouva seule, elle en revint à la pensée qui la préoccupait avant toutes les autres, c'est-à-dire à son pauvre petit casse-noisette, qu'elle avait toujours continué de porter sur son bras, enveloppé dans son mouchoir de poche. Elle le déposa doucement sur la table, le démaillotta et visita ses blessures. Le casse-noisette avait l'air de beaucoup souffrir, et paraissait fort mécontent.



— Ah ! cher petit bonhomme, dit-elle bien bas, ne sois pas en colère, je t'en prie, de ce que mon frère Fritz t'a fait tant de mal ; il n'avait pas mauvaise intention, sois-en bien sûr ; seulement ses manières sont devenues un peu rudes, et son cœur s'est tant soit peu endurci dans sa vie de soldat. C'est, du reste, un fort bon garçon, je puis te l'assurer, et je suis convaincue que lorsque tu le connaîtras davantage, tu lui pardonneras. D'ailleurs, par compensation du mal que mon frère t'a fait, moi je vais te soigner si bien et si attentivement, que d'ici à quelques jours tu seras redevenu joyeux et bien portant. Quant à te replacer les dents et à te rattacher le menton, c'est l'affaire du parrain Drosselmayer, qui s'entend très-bien à ces sortes de choses.



Mais Marie ne put achever son petit discours. Au moment où elle prononçait le nom du parrain Drosselmayer, le casse-noisette, auquel ce discours s'adressait, fit une si atroce grimace, et il sortit de ses deux yeux

verts un double éclair si brillant, que la petite fille tout effrayée s'arrêta et fit un pas en arrière. Mais comme aussitôt le casse-noisette reprit sa bienveillante physionomie et son mélancolique sourire, elle pensa qu'elle avait été le jouet d'une illusion, et que la flamme de la lampe, agitée par quelque courant d'air, avait défiguré ainsi le petit bonhomme ; elle en vint même à se moquer d'elle-même et à se dire : — En vérité, je suis bien sotte d'avoir pu croire un seul instant que cette figure de bois était capable de me faire des grimaces. Allons, rapprochons-nous de lui et soignons-le comme son état l'exige.



Et, à la suite de ce monologue intérieur, Marie reprit son protégé entre ses bras, se rapprocha de l'armoire vitrée, frappa à la porte qu'avait refermée Fritz, et dit à la poupée neuve :

Je t'en prie, mademoiselle Claire, abandonne ton lit à mon casse-noisette qui est malade, et, pour une nuit, accommode-toi du sofa ; songe que tu te portes à merveille et que tu es pleine de santé, comme le prouvent tes joues rouges et rebondies. D'ailleurs, une nuit est bientôt passée, le sofa est bon, et il n'y aura pas encore à Nuremberg beaucoup de poupées aussi bien couchées que toi.



Mademoiselle Claire, comme on le pense bien, ne souffla pas le mot, mais il sembla à Marie qu'elle prenait un air fort pincé et fort maussade. Mais Marie, qui trouvait dans sa conscience qu'elle avait pris avec mademoiselle Claire tous les ménagements convenables, ne fit pas davantage de façons avec elle, et, tirant le lit à elle, elle y coucha avec beaucoup de soins le casse-noisette malade, lui ramenant les draps jusqu'au menton. Alors elle réfléchit qu'elle ne connaissait pas encore le fond du caractère de mademoiselle Claire, puisqu'elle l'avait depuis quelques heures seulement ; qu'elle avait paru de fort mauvaise humeur quand elle lui avait emprunté son lit, et qu'il pourrait arriver malheur au blessé si elle le laissait à la portée de cette impertinente personne. En conséquence, elle plaça le lit et le casse-noisette sur le rayon supérieur, tout contre le beau village où la cavalerie de Fritz était cantonnée ; puis, ayant posé mademoiselle Claire sur son sofa, elle ferma l'armoire, et s'apprêtait à aller rejoindre mademoiselle Trudchen dans sa chambre à coucher, lorsque, dans toute la chambre, à l'entour de la pauvre enfant, commencèrent à se faire entendre une foule de petits bruits sourds, derrière les fauteuils, derrière le poêle, derrière les armoires. La grande horloge attachée au mur, et que surmontait, au lieu du coucou traditionnel, une grosse chouette dorée, ronronnait au milieu de tout cela de plus fort en plus fort, mais cependant sans se décider à sonner. Marie alors jeta les yeux sur elle, et vit que la grosse chouette dorée avait abattu ses ailes, de manière qu'elles couvraient entièrement l'horloge, et qu'elle avançait tant qu'elle pouvait sa hideuse

tête de chat aux yeux ronds et au bec recourbé ; et alors le ronronnement, devenant plus fort encore, se changea en un murmure qui ressemblait à une voix, et l'on put distinguer ces mots, qui semblaient sortir du bec de la chouette : — Horloges, horloges, horloges, ronronnez toutes bien bas : le roi des souris a l'oreille fine. Bum, bum, bum, chantez seulement, chantez-lui sa vieille chanson. Bum, bum, bum, sonnez, clochettes, sonnez sa dernière heure, car bientôt ce sera fait de lui.





Et, bum, bum, bum, on entendit retentir douze coups sourds et enroués.

Marie avait très peur. Elle commençait à frissonner des pieds à la tête, et elle allait s'enfuir, quand elle aperçut le parrain Drosselmayer assis sur la pendule à la place de la chouette, et dont les deux pans de la redingote jaune avaient pris la place des deux ailes pendantes de l'oiseau de nuit. A cette vue, elle s'arrêta clouée à sa place par l'étonnement, et elle se mit à crier en pleurant :



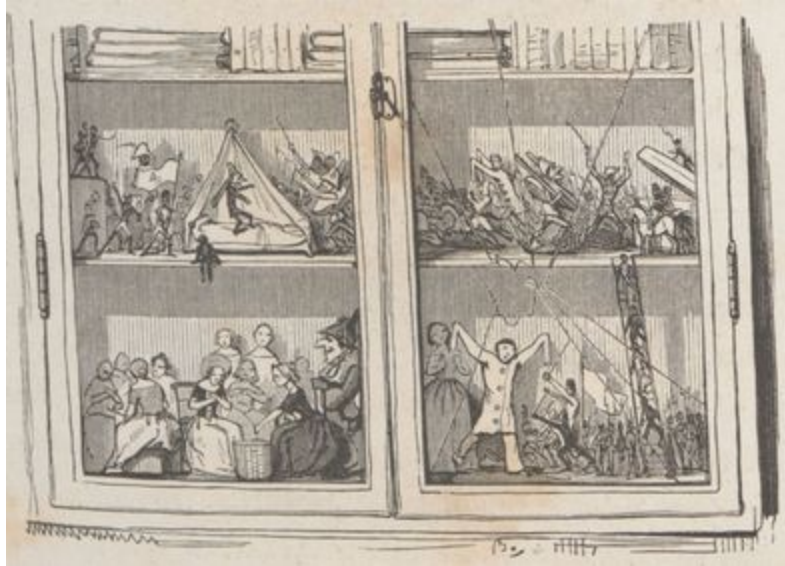
— Parrain Drosselmayer, que fais-tu là-haut ? Descends près de moi, et ne m'épouvante pas ainsi, méchant parrain Drosselmayer.

Mais, à ces paroles, commencèrent à la ronde un sifflement aigu et un ricanement enragé ; puis bientôt on entendit des milliers de petits pieds

trotter derrière les murs, puis on vit des milliers de petites lumières qui scintillaient à travers les fentes des cloisons ; quand je dis des milliers de petites lumières, je me trompe, c'étaient des milliers de petits yeux brillants. Et Marie s'aperçut que de tous côtés il y avait une population de souris qui s'apprêtait à entrer. En effet, au bout de cinq minutes, par les jointures des portes, par les fentes du plancher, des milliers de souris pénétrèrent dans la chambre, et trott, trott, trott, hopp, hopp, hopp, commencèrent à galoper deçà, delà, et bientôt se mirent en rang de la même façon que Fritz avait l'habitude de disposer ses soldats pour la bataille. Ceci parut fort plaisant à Marie ; et comme elle ne ressentait pas pour les souris cette terreur naturelle et puérile qu'éprouvent les autres enfants, elle allait s'amuser sans doute infiniment à ce spectacle, lorsque tout à coup elle entendit un sifflement si terrible, si aigu et si prolongé, qu'un froid glacial lui passa dans le dos. Au même instant, à ses pieds, le plancher se souleva, et poussé par une puissance souterraine, le roi des souris, avec ses sept têtes couronnées, apparut à ses pieds, au milieu du sable, du plâtre et de la terre broyée, et chacune de ces sept têtes commença à siffloter et à grignoter hideusement, pendant que le corps auquel appartenaient ces sept têtes sortait à son tour. Aussitôt toute l'armée s'élança au-devant de son roi, en couicant trois fois en chœur ; puis aussitôt, tout en gardant leurs rangs, les régiments de souris se mirent à courir par la chambre, se dirigeant vers l'armoire vitrée contre laquelle Marie, enveloppée de tous côtés, commença à battre en retraite. Nous l'avons dit, ce n'était cependant pas une enfant peureuse ; mais quand elle se vit entourée de cette foule innombrable de souris, commandée par ce monstre à sept têtes, la frayeur s'empara d'elle, et son cœur commença de battre si fort, qu'il lui sembla qu'il voulait sortir de sa poitrine. Puis tout à coup son sang parut s'arrêter, la respiration lui manqua ; à demi évanouie, elle recula en chancelant ; enfin, kling, kling, prrrrr ! et la glace de l'armoire vitrée, enfoncée par son coude, tomba sur le parquet, brisée en mille morceaux. Elle ressentit bien au moment même une vive douleur au bras gauche, mais en même temps son cœur se retrouva plus léger, car elle n'entendit plus ces horribles couics, couics, qui l'avaient si fort effrayée ; en effet, tout était redevenu tranquille autour d'elle, les souris avaient disparu, et elle crut qu'effrayées du bruit qu'avait fait la glace en se brisant, elles s'étaient réfugiées dans leurs trous.



Mais voilà presque aussitôt que, succédant à ce bruit, commença dans l'armoire une rumeur étrange, et que de toutes petites voix aiguës criaient de toutes leurs faibles forces : — Aux armes ! aux armes ! aux armes ! Et en même temps, la sonnerie du château se mit à sonner, et l'on entendait murmurer de tous côtés : — Allons, alerte, alerte ! levons-nous : c'est l'ennemi. Bataille, bataille, bataille !



Marie se retourna. L'armoire était miraculeusement éclairée, et il s'y faisait un grand remue-ménage : tous les arlequins, les pierrots, les polichinelles et les pantins s'agitaient, couraient deçà, delà, s'exhortant les uns les autres, tandis que les poupées faisaient de la charpie et préparaient des remèdes pour les blessés. Enfin, Casse-noisette lui-même rejeta tout à coup ses couvertures et sauta à bas du lit sur ses deux pieds à la fois, en criant :

— Knac, knac, knac ! stupide tas de souris, rentrez dans vos trous, ou, à l'instant même, vous allez avoir affaire à moi.

Mais à cette menace, un grand sifflement retentit, et Marie s'aperçut que les souris n'étaient pas rentrées dans leurs trous ; mais bien qu'elles s'étaient, effrayées par le bruit du verre cassé, réfugiées sous les tables et sous les fauteuils d'où elles commençaient à sortir.

De son côté, Casse-noisette, loin d'être effrayé par le sifflement, parut redoubler de courage.

— Ah ! misérable roi des souris, s'écria-t-il, c'est donc toi ; tu acceptes enfin le combat que je t'offre depuis si longtemps. Viens donc, et que cette nuit décide de nous deux.

Et vous, mes bons amis, mes compagnons, mes frères, s'il est vrai que nous nous sommes liés de quelque tendresse dans la boutique de Zacharias, soutenez-moi dans ce rude combat. Allons, en avant ! et qui m'ain me suive !

Jamais proclamation ne fit un effet pareil : deux arlequins, un pierrot, deux polichinelles et trois pantins s'écrièrent à haute voix :



— Oui, seigneur, comptez sur nous, à la vie, à la mort ! Nous vaincrons sous vos ordres, ou nous périrons avec vous.

A ces paroles, qui lui prouvaient qu'il y avait de l'écho dans le cœur de ses amis, Casse-noisette se sentit telle-dans le cœur de ses amis, Casse-noisette se sentit tellement électrisé, qu'il tira son sabre, et, sans calculer la hauteur effrayante où il se trouvait, il s'élança du deuxième rayon. Marie, en voyant ce saut périlleux, jeta un cri, car Casse-noisette ne pouvait manquer de se briser ; lorsque mademoiselle Claire, qui était dans le rayon inférieur, s'élança de son sofa, et reçut Casse-noisette entre ses bras.





— Ah ! chère et bonne petite Claire, s'écria Marie en joignant ses deux mains avec attendrissement, comme je t'ai méconnue !

Mais mademoiselle Claire, tout entière à la situation, disait à Casse-noisette :

— Comment, blessé et souffrant déjà comme vous l'êtes, monseigneur, vous risquez-vous dans de nouveaux dangers ? Contentez-vous de commander ; laissez les autres combattre. Votre courage est connu, et ne peut rien gagner à fournir de nouvelles preuves.

Et, en disant ces paroles, mademoiselle Claire essayait de retenir le valeureux Casse-noisette en le pressant contre son corsage de satin ; mais celui-ci se mit à gigotter et à gambiller de telle sorte, que mademoiselle Claire fut forcée de le laisser échapper ; il glissa donc de ses bras, et tombant sur ses pieds avec une grâce parfaite, il mit un genou en terre, et lui dit :





— Princesse, soyez sûre que, quoique vous ayez à une certaine époque été injuste envers moi, je me souviendrai toujours de vous, même au milieu de la bataille.

Alors mademoiselle Claire se pencha le plus qu'elle put, et le saisissant par son petit bras, elle le força de se relever, puis détachant avec vivacité sa ceinture tout étincelante de paillettes, elle en fit une écharpe qu'elle voulut passer au cou du jeune héros ; mais celui-ci recula de deux pas, et, tout en s'inclinant en témoignage de sa reconnaissance pour une si grande faveur, il détacha le petit ruban blanc avec lequel Marie l'avait pansé, le porta à ses lèvres, et s'en étant ceint le corps, léger et agile comme un oiseau, il sauta en brandissant son petit sabre du rayon où il était sur le plancher. Aussitôt les couics et les piaulements recommencèrent plus féroces que jamais, et le roi des souris, comme pour répondre au défi de Casse-noisette, sortit de dessous la grande table du milieu avec son corps d'armée, tandis qu'à droite et à gauche, les deux ailes commençaient à déborder les fauteuils où elles s'étaient retranchées.



LA BATAILLE.

— Trompettes, sonnez la charge ! Tambours, battez la générale ! cria Casse-noisette.

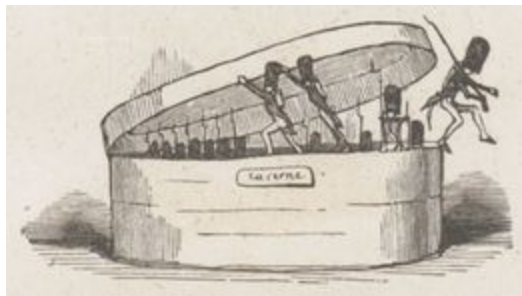
Et aussitôt les trompettes du régiment de hussards de Fritz se mirent à sonner, tandis que les tambours de son infanterie commençaient à battre et qu'on entendait le bruit sourd et rebondissant des canons sautant sur leurs aiffûts. En même temps, un corps de musiciens s'organisa : c'étaient des figaros avec leurs guitares, des piféraris avec leurs musettes, des bergers suisses avec leurs cors, des nègres avec leurs triangles, qui, quoiqu'ils ne fussent aucunement convoqués par Casse-noisette, ne commencèrent pas moins comme volontaires à descendre d'un rayon à l'autre en jouant la marche des Samnites. Cela, sans doute, monta la tête aux bonshommes les plus pacifiques, et, à l'instant même, une espèce de garde nationale commandée par le suisse de la paroisse, et dans les rangs de laquelle se rangèrent les arlequins, les polichinelles, les pierrots et les pantins, s'organisa, et en un instant, s'armant de tout ce qu'elle put trouver, se trouva prête pour le combat. Il n'y eut pas jusqu'à un cuisinier qui, quittant son feu, descendit avec sa broche, à laquelle était déjà passé un dindon à moitié rôti, et alla prendre sa place dans les rangs. Casse-noisette se mit à la tête de ce vaillant bataillon qui, à la honte des troupes réglées, se trouva le premier prêt.





Il faut tout dire aussi, car on croirait que notre sympathie pour l'illustre milice citoyenne dont nous faisons partie nous aveugle, ce n'était pas la faute des hussards et des fantassins de Fritz s'ils n'étaient pas en mesure aussi rapidement que les autres. Fritz, après avoir placé les sentinelles perdues et les postes avancés, avait caserné le reste de son armée dans quatre boîtes qu'il avait refermées sur elle. Les malheureux prisonniers avaient donc beau entendre le tambour et la trompette qui les appelaient à la bataille, ils étaient enfermés et ne pouvaient sortir. On les entendait dans

leurs boîtes grouilla comme des écrevisses dans un panier ; mais quels que fussent leurs efforts, ils ne pouvaient sortir. Enfin les grenadiers, moins bien enfermés que les autres, parvinrent à soulever le couvercle de leur boîte, et prêtèrent main-forte aux chasseurs et aux voltigeurs. En un instant tous furent sur pied, et alors, sentant de quelle utilité leur serait la cavalerie, ils allèrent délivrer les hussards, qui se mirent aussitôt à caracoler sur les flancs et à se ranger quatre par quatre.



Mais, si les troupes réglées étaient en retard de quelques minutes, grâce à la discipline dans laquelle Fritz les avait maintenues, elles eurent bientôt réparé le temps perdu, et fantassins, cavaliers, artilleurs se mirent à descendre, pareils à une avalanche, au milieu des applaudissements de mademoiselle Rose et de mademoiselle Claire, qui battaient des mains en les voyant passer, et le excitaient du geste et de la voix, comme faisaient autrefois les belles châtelaines dont sans doute elles descendaient.



Cependant, le roi des souris avait compris que c'était une armée tout entière à laquelle il allait avoir affaire. En effet, au centre était Casse-noisette avec sa vaillante garde civique ; à gauche, le régiment de hussards qui l'attendait que le moment de charger ; à droite, une infanterie formidable, tandis que, sur un tabouret qui dominait tout le champ de bataille, venait de s'établir une batterie de dix pièces de canon ; en outre une puissante réserve, composée de bonshommes de pain d'épice et de chevaliers en sucre de toutes couleurs, était demeurée dans l'armoire et commençait à s'agiter à son tour. Mais il était trop avancé pour reculer ; il donna le signal par un couic qui fut répété en chœur par toute son armée.



En même temps une bordée d'artillerie, partie du tabouret, répondit en envoyant au milieu des masses souriquoises une volée de mitraille.



Presque au même instant tout le régiment de hussards s'ébranla pour charger, de sorte que, d'un côté, la poussière qui s'élevait sous les pieds des chevaux, de l'autre, la fumée des canons qui s'épaississait de plus en plus, dérobèrent à Marie la vue du champ de bataille.

Mais au milieu du bruit des canons, des cris des combattants, du râle des mourants, elle continuait d'entendre la voix de Casse-noisette dominant tout le fracas.

— Sergent Arlequin, criait-il, prenez vingt hommes et jetez-vous en tirailleur sur le flanc de l'ennemi. Lieutenant Polichinelle, formez-vous en carré. Capitaine Paillasse, commandez des feux de peloton. Colonel des hussards, chargez par masses, et non par quatre, comme vous faites. Bravo ! messieurs les soldats de plomb, bravo ! que tout le monde fasse son devoir comme vous le faites, et la journée est à nous !

Mais, par ces encouragements mêmes, Marie comprenait que la bataille était acharnée et la victoire indécise. Les souris, refoulées par les hussards, décimées par les feux de peloton, culbutées par les volées de mitraille, revenaient sans cesse plus pressées, mordant et déchirant tout ce qu'elles rencontraient ; c'était, comme les mêlées du temps de la chevalerie, une affreuse lutte corps à corps, dans laquelle chacun attaquait et se défendait sans s'inquiéter de son voisin. Casse-noisette voulait inutilement dominer l'ensemble des mouvements et procéder par masses. Les hussards, ramenés par un corps considérable de souris, s'étaient éparpillés et tentaient inutilement de se réunir autour de leur colonel, un gros bataillon de souris les avait coupés du corps d'armée et débordait le garde civique qui faisait des merveilles. Le suisse de la paroisse se démenait avec sa hallebarde comme un diable dans un bénitier ; le cuisinier enfilait des rangs tout entiers de souris avec sa broche ; les soldats de plomb tenaient comme des murailles ; mais Arlequin avec ses vingt hommes avait été repoussé, et était venu se mettre sous la protection de la batterie ; mais le carré du lieutenant Polichinelle avait été enfoncé, et ses débris, en s'enfuyant, avaient jeté du désordre dans la garde civique ; enfin le capitaine Paillasse, sans doute par manque de cartouches, avait cessé son feu et se retirait pas à pas, mais enfin se retirait. Il résulta de ce mouvement rétrograde, opéré sur toute la ligne, que la batterie de canons se trouva à découvert. Aussitôt le roi des souris, comprenant que c'était de la prise de cette batterie que dépendait pour lui le succès de la bataille, ordonna à ses troupes les plus aguerries de charger dessus. En un instant le tabouret fut escaladé ; les canonniers se firent tuer sur leurs pièces. L'un d'eux mit même le feu à son caisson, et enveloppa dans sa mort héroïque une vingtaine d'ennemis. Mais tout ce courage fut inutile contre le nombre, et bientôt une volée de mitraille, tirée par ses propres pièces, et qui frappa en plein dans le bataillon que commandait Casse-noisette, lui apprit que la batterie du tabouret était tombée au pouvoir de l'ennemi.



Dès lors la bataille fut perdue, et Casse-noisette ne s'occupa plus que de faire une retraite honorable ; seulement, pour donner quelque relâche à ses troupes, il appela à lui la réserve.

Aussitôt les bonshommes de pain d'épice et le corps de bonbons en sucre descendirent de l'armoire, et donnèrent à leur tour. C'étaient des troupes fraîches, il est vrai, mais peu expérimentées : les bonshommes de pain d'épice surtout étaient fort maladroits, et, frappant à tort et à travers, estropiaient aussi bien les amis que les ennemis ; le corps des bonbons tenait ferme ; mais il n'y avait entre les combattants aucune homogénéité : c'étaient des empereurs, des chevaliers, des Tyroliens, des jardiniers, des cupidons, des singes, des lions et des crocodiles, de sorte qu'ils ne pouvaient combiner leurs mouvements, et n'avaient de puissance que comme masse. Cependant leur concours produisit un utile résultat : à peine les souris eurent-elles goûté des bonshommes de pain d'épice et entamé le corps de bonbons, qu'elles abandonnèrent les soldats de plomb dans lesquels elles avaient grand'peine à mordre, et les polichinelles, les paillasses, les arlequins, les Suisses et les cuisiniers qui étaient simplement rembourrés d'étoffe et de son, pour se ruer sur la malheureuse réserve, qui, en un instant, fut entourée par des milliers de souris, et, après une défense héroïque, fut dévorée avec armes et bagages.



Casse-noisette avait voulu profiter de ce moment de repos pour rallier son armée ; mais le terrible spectacle de la réserve anéantie avait glacé les plus fiers courages. Paillasse était pâle comme la mort ; Arlequin avait son habit en lambeaux ; une souris avait pénétré dans la bosse de Polichinelle, et, comme le renard du jeune Spartiate, lui dévorait les entrailles ; enfin le colonel des hussards était prisonnier avec une partie de son régiment, et grâce aux chevaux des malheureux captifs, un corps de cavalerie souriquoise venait de s'organiser.



Il ne s'agissait donc plus pour l'infortuné Casse-noisette de victoire, il ne s'agissait même plus de retraite, il ne s'agissait que de mourir.

Casse-noisette se mit à la tête d'un petit groupe d'hommes décidés comme lui à vendre chèrement leur vie.

Pendant ce temps, la désolation régnait parmi les poupées ; mademoiselle Claire et mademoiselle Rose se tordaient les bras, et jetaient les hauts cris.

— Hélas ! disait mademoiselle Claire, me faudra-t-il mourir à la fleur de l'âge, moi, fille de roi, moi, destinée à un si bel avenir ?

— Hélas ! disait mademoiselle Rose, me faudra-t-il tomber vivante au pouvoir de l'ennemi ; et ne me suis-je si bien conservée que pour être rongée par d'immondes souris ?



Les autres poupées couraient éplorées, et leurs cris se mêlaient aux lamentations des deux poupées principales.

Pendant ce temps les affaires allaient de plus mal en plus mal pour Casse-noisette : il venait d'être abandonné du peu d'amis qui lui étaient restés fidèles. Les débris de l'escadron de hussards s'étaient réfugiés dans l'armoire ; les soldats de plomb étaient entièrement tombés au pouvoir de l'ennemi ; il, y avait longtemps que les artilleurs étaient trépassés ; la garde civique était morte comme les trois cents Spartiates, sans reculer d'un pas. Casse-noisette était acculé contre le rebord de l'armoire qu'il tentait en vain d'escalader : il lui eût fallu pour cela l'aide de mademoiselle Claire ou de

mademoiselle Rose ; mais toutes deux avaient pris le parti de s'évanouir. Casse-noisette fit un dernier effort, rassembla tous ses moyens, et cria, dans l'agonie du désespoir : — Un cheval ! un cheval ! ma couronne pour un cheval ! Mais, comme la voix de Richard III, sa voix resta sans écho, ou plutôt elle le dénonça à l'ennemi. Deux tirailleurs se précipitèrent sur lui et le saisirent par son manteau de bois. Au même instant on entendit la voix du roi des souris qui criait par ses sept gueules :



— Sur votre tête, prenez-le vivant ! Songez que j'ai ma mère à venger. Il faut que son supplice épouvante les Casse-noisettes à venir ! Et, en même temps, le roi se précipita vers le prisonnier.

Mais Marie ne put supporter plus longtemps cet horrible spectacle. — O mon pauvre Casse-noisette s'écria-t-elle en sanglotant, mon pauvre Casse-noisette que j'aime de tout mon cœur ! te verrai-je donc périr ainsi ?

Et, en même temps, d'un mouvement instinctif, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, Marie détacha son soulier de son pied, et de toutes ses forces elle le jeta au milieu de la mêlée, et cela si adroitement, que le terrible projectile atteignit le roi des souris, qui roula dans la poussière. Au même instant, roi et armée, vainqueurs et vaincus, disparurent comme anéantis. Marie ressentit à son bras blessé une douleur plus vive que jamais, elle voulut gagner un fauteuil pour s'asseoir ; mais les forces lui manquèrent, et elle tomba évanouie.



LA MALADIE.

Lorsque Marie se réveilla de son sommeil léthargique, elle était couchée dans son petit lit, et le soleil pénétrait radieux et brillant à travers ses carreaux couverts de givre. A côté d'elle langer qu'elle reconnut bientôt pour le chirurgien Vandelstern, et qui dit tout bas, aussitôt qu'elle eut ouvert les yeux : — Elle est réveillée.



Alors la présidente s'avança et considéra sa fille d'un regard inquiet et effrayé.

— Ah ! chère maman, s'écria la petite Marie en l'apercevant, toutes ces affreuses souris sont-elles parties, et mon pauvre Casse-noisette est-il sauvé ?

— Pour l'amour du ciel, ma chère Marie, ne dis plus ces sottises ! Qu'est-ce que les souris, je te le demande, ont à faire avec le casse-noisette ? Mais toi, méchante enfant, tu nous as fait à tous grand'peur. Et tout cela arrive cependant quand les enfants sont volontaires et ne veulent pas obéir à leurs parents. Tu as joué hier fort avant dans la nuit avec tes poupées, tu t'es probablement endormie, et il est possible qu'une petite souris t'ait effrayée ; enfin, dans ta terreur, tu as donné du coude dans l'armoire à glace, et tu t'es tellement coupé le bras, que M. Vandelstern, qui vient de te retirer les fragments de verre qui étaient restés dans ta blessure, prétend que tu as couru risque de te trancher l'artère et de mourir de la perte du sang. Dieu soit béni que je me sois éveillée, je ne sais à quelle heure, et que, me rappelant que je t'avais laissée au salon, j'y sois rentrée. Pauvre enfant, tu étais étendue par terre, près de l'armoire, et tout autour de toi, en dés ordre, les poupées, les pantins, les polichinelles, les soldats de plomb, les bonshommes de pain d'épice et les hussards de Fritz étendus pêle-mêle, tandis que, sur ton bras sanglant, tu tenais Casse-noisette. Mais d'où vient que tu étais déchaussée du pied gauche, et que ton soulier était à trois ou quatre pas de toi ?

— Ah ! petite mère, petite mère, répondit Marie en frissonnant encore à ce souvenir, c'étaient, vous le voyez bien, les traces de la grande bataille qui avait eu lieu entre les poupées et les souris ; et, ce qui m'a tant effrayée, c'est de voir que les souris victorieuses allaient faire prisonnier le pauvre Casse-noisette qui commandait l'armée des poupées : c'est alors que je lançai mon soulier au roi des souris ; puis je ne sais plus ce qui s'est passé.

Le chirurgien fit des yeux un signe à la présidente, et celle-ci dit doucement à Marie :

— Oublie tout cela, mon enfant, et tranquillise-toi. Toutes les souris sont parties, et le petit Casse-noisette est dans l'armoire vitrée, joyeux et bien portant.



Alors le président entra à son tour dans la chambre, et causa longtemps avec le chirurgien. Mais de toutes ses paroles, Marie ne put entendre que celles-ci :

— C'est du délire.

A ces mots, Marie devina que l'on doutait de son récit, et, comme elle-même, maintenant que le jour était revenu, comprenait parfaitement que l'on prît tout ce qui lui était arrivé pour une fable, elle n'insista pas davantage, se soumettant à tout ce qu'on voulait ; car elle avait hâte de se lever pour faire une visite à son pauvre Casse-noisette ; mais elle savait qu'il s'était retiré sain et sauf de la bagarre, et, pour le moment, c'était tout ce qu'elle désirait savoir.

Cependant Marie s'ennuyait beaucoup : elle ne pouvait pas jouer, à cause de son bras blessé, et quand elle voulait lire ou feuilleter ses livres d'images, tout tournait si bien devant ses yeux, qu'il fallait bientôt qu'elle renonçât à cette distraction. Le temps lui paraissait donc horriblement long, et elle attendait avec impatience le soir, parce que le soir sa mère venait s'asseoir près de son lit et lui racontait ou lui lisait des histoires.

Or, un soir, la présidente venait justement de raconter la délicieuse histoire du prince Facardin, quand la porte s'ouvrit, et que le parrain Drosselmayer passa sa tête en disant :

— Il faut pourtant que je voie par mes yeux comment va la pauvre malade.

Mais dès que Marie aperçut le parrain Drosselmayer avec sa perruque de verre, son emplâtre sur l'œil et sa redingote jaune, le souvenir de cette nuit où Casse-noisette perdit la fameuse bataille contre les souris se présenta si vivement à son esprit, qu'involontairement elle cria au conseiller de médecine :

— Oh ! parrain Drosselmayer, tu as été horrible ; je t'ai bien vu, va, quand tu étais à cheval sur la pendule, et que tu la couvrais de tes ailes pour que l'heure ne pût pas sonner, car le bruit de l'heure aurait fait fuir les souris. Je t'ai bien entendu appeler le roi aux sept têtes. Pourquoi n'es-tu pas venu au secours de mon pauvre Casse-noisette, affreux parrain Drosselmayer, car, en ne venant pas, tu es cause que je suis blessée et dans mon lit ?

La présidente écoutait tout cela avec de grands yeux effarés ; car elle croyait que la pauvre enfant retombait dans le délire. Aussi, elle lui demanda tout épouvantée :

— Mais que dis-tu donc là, chère Marie ? redeviens-tu folle ?

— Oh ! que non, reprit Marie ; et le parrain Drosselmayer disait bien que je dis la vérité, lui.



Mais le parrain, sans rien répondre, faisait d'affreuses grimaces, comme un homme qui eût été sur des charbons ardents ; puis tout à coup il se mit à dire d'une voix nasillarde et monotone :

Perpendicule
Doit faire ronron.
Avance et recule,
Brillant escadron.
L'horloge plaintive
Va sonner minuit ;
La chouette arrive
Et le roi s'enfuit.
Perpendicule
Doit faire ronron.

Avance et recule,
Brillant escadron.

Marie regardait le parrain Drosselmayer avec des yeux de plus en plus hagards, car il lui semblait encore plus hideux que d'habitude. Elle aurait eu une peur atroce du parrain, si sa mère n'eût été présente, et si Fritz, qui venait d'entrer, n'avait interrompu cette étrange chanson par un grand éclat de rire.



— Sais-tu bien, parrain Drosselmayer, lui dit Fritz, que tu es extrêmement bouffon aujourd'hui ? Tu fais des gestes comme mon vieux polichinelle que j'ai jeté derrière le poêle, sans compter ta chanson qui n'a pas le sens commun.

Mais la présidente demeura fort sérieuse.

— Cher monsieur le conseiller de médecine, dit-elle, voilà une singulière plaisanterie que celle que vous nous faites là, et qui me semble n'avoir d'autre but que de rendre Marie plus malade encore qu'elle ne l'est.

— Bah ! répondit le parrain Drosselmayer, ne reconnaissez-vous pas, chère présidente, cette petite chanson de l'horloger que j'ai l'habitude de chanter quand je viens raccommoder vos pendules.

Et en même temps il s'assit tout contre le lit de Marie, et lui dit précipitamment :

— Ne sois pas en colère, chère enfant, de ce que je n'ai pas arraché de mes propres mains les quatorze yeux du roi des souris ; mais je savais ce que je faisais ; et aujourd'hui, comme je veux me raccommoder avec toi, je vais te raconter une histoire.

— Quelle histoire ? demanda Marie.

— Celle de la noix Krakatuk et de la princesse Pirlipate. La connais-tu ?

— Non, mon cher petit parrain, répondit la jeune fille, que cette offre raccommo­dait à l’instant même avec le mécanicien. Raconte donc, raconte.

— Cher conseiller, dit la présidente, j’espère que votre histoire ne sera pas aussi lugubre que votre chanson ?

— Oh ! non, chère présidente, répondit le parrain Drosselmayer ; elle est, au contraire, extrêmement plaisante.

— Raconte donc, crièrent les enfants, raconte donc. Et le parrain Drosselmayer commença ainsi :



HISTOIRE DE LA NOISETTE KRAKATUK ET DE LA PRINCESSE PIRLIPATE

Comment naquit la princesse Pirlipate, et quelle grande joie cette naissance donna à ses illustres parents.



Il y avait, dans les environs de Nuremberg, un petit royaume qui n'était ni la Prusse, ni la Pologne, ni la Bavière, ni le Palatinat, et qui était gouverné par un roi. La femme de ce roi, qui par conséquent se trouvait être une reine, mit un jour au monde une petite fille, qui se trouva par conséquent princesse de naissance, et qui reçut le nom gracieux et distingué de Pirlipate.

On fit aussitôt prévenir le roi de cet heureux événement. Il accourut tout essoufflé, et, en voyant cette jolie petite fille couchée dans son berceau, la satisfaction qu'il ressentit d'être père d'une si charmante enfant le poussa tellement hors de lui, qu'il jeta d'abord de grands cris de joie, puis se prit à danser en rond, puis enfin à sauter à cloche-pied, en disant :



— Ah ! grand Dieu ! grand Dieu ! vous qui voyez tous les jours des anges, avez-vous jamais rien vu de plus beau que ma Pirlipatine ?

Alors, comme derrière le roi étaient entrés les ministres, les généraux, les grands officiers, les présidents, les conseillers et les juges ; tous, voyant le roi danser à cloche-pied, se mirent à danser comme le roi, en disant :



— Non, non, jamais, sire, non, non, jamais, il n'y a rien de si beau au monde que votre Pirlipatine.

Et, en effet, ce qui vous surprendra fort, mes chers enfants, c'est qu'il n'y avait dans cette réponse aucune flatterie, car effectivement, depuis la création du monde, il n'était pas né un plus bel enfant que la princesse Pirlipate. Sa petite figure semblait tissée de délicats flocons de soie rosés comme les roses et blancs comme les lis. Ses yeux étaient du plus étincelant azur, et rien n'était plus charmant que de voir les fils d'or de sa chevelure se réunir en boucles mignonnes, brillantes et frisées sur ses épaules blanches

comme l'albâtre. Ajoutez à cela que Pirlipate avait apporté, en venant au monde, deux rangées de petites dents, ou plutôt de véritables perles, avec lesquelles, deux heures après sa naissance, elle mordit si vigoureusement le doigt du grand chancelier qui, ayant la vue basse, avait voulu la regarder de trop près, que, quoiqu'il appartînt à l'école des stoïques, il s'écria, disent les uns : — Ah diantre ! tandis que d'autres soutiennent, en l'honneur de la philosophie, qu'il dit seulement :



— Aïe ! aïe ! aïe ! Au reste, aujourd'hui encore les voix sont partagées sur cette grande question, aucun des deux partis n'ayant voulu céder. Et la seule chose sur laquelle les diantristes et les aïstes soient demeurés d'accord, le seul fait qui soit resté incontestable, c'est que la princesse Pirlipate mordit le grand chancelier au doigt. Le pays apprit dès lors qu'il y avait autant d'esprit qu'il se trouvait de beauté dans le charmant petit corps de Pirlipatine.

Tout le monde était donc heureux dans ce royaume favorisé des cieux. La reine seule était extrêmement inquiète et troublée, sans que personne sût pourquoi. Mais ce qui frappa surtout les esprits, c'est le soin avec lequel cette mère craintive faisait garder le berceau de son enfant. En effet, toutes les portes étaient non-seulement occupées par les trabans de la garde, mais encore, outre les deux gardiennes qui se tenaient toujours près de la princesse, il y en avait encore six autres que l'on faisait asseoir autour du berceau, et qui se relayaient toutes les nuits. Mais surtout ce qui excitait au plus haut degré la curiosité, ce que personne ne pouvait comprendre, c'est pourquoi chacune de ces six gardiennes était obligée de tenir un chat sur ses genoux, et de le gratter toute la nuit afin qu'il ne cessât point de ruminer.



Je suis convaincu, mes chers enfants, que vous êtes aussi curieux que les habitants de ce petit royaume sans nom de savoir pourquoi ces six gardiennes étaient obligées de tenir un chat sur leurs genoux, et de le gratter sans cesse pour qu'il ne cessât point de ruminer un seul instant ; mais comme vous cherchiez inutilement le mot de cette énigme, je vais vous le dire, afin de vous épargner le mal de tête qui ne pourrait manquer de résulter pour vous d'une pareille application.

Il arriva un jour qu'une demi-douzaine de souverains des mieux couronnés se donnèrent le mot pour faire en même temps une visite au père futur de notre héroïne, car à cette époque la princesse Pirlipate n'était pas encore née ; ils étaient accompagnés de princes royaux, de grands-ducs héréditaires et de prétendants des plus agréables. Ce fut une occasion, pour le roi qu'ils visitaient, et qui était un monarque des plus magnifiques, de faire une large percée à son trésor et de donner force tournois, carrousels et comédies. Mais ce ne fut pas le tout. Après avoir appris par le surintendant

des cuisines royales que l'astronome de la cour avait annoncé que le temps d'abattre les porcs était arrivé, et que la conjonction des astres annonçait que l'année serait favorable à la charcuterie, il ordonna de faire une grande tuerie de pourceaux dans ses basses-cours, et, montant dans son carrosse, il alla en personne prier, l'un après l'autre, tous les rois et tous les princes résidant pour le moment dans sa capitale, de venir manger la soupe avec lui, voulant se ménager le plaisir de leur surprise à la vue du magnifique repas qu'il comptait leur donner ; puis, en rentrant chez lui, il se fit annoncer chez la reine, et, s'approchant d'elle, il lui dit d'un ton câlin, avec lequel il avait l'habitude de lui faire faire tout ce qu'il voulait :





— Bien chère amie, tu n'as pas oublié, n'est-ce pas, à quel point j'aime le boudin ; n'est-ce pas, tu ne l'as pas oublié ?



La reine comprit du premier mot ce que le roi voulait dire. En effet, Sa Majesté entendait tout simplement, par ces paroles insidieuses, qu'elle eût à se livrer, comme elle l'avait déjà fait maintes fois, à la très-utile occupation

de confectionner de ses mains royales la plus grande quantité possible de saucisses, d'andouilles et de boudins. Elle sourit donc à cette proposition de son mari, car, quoique exerçant fort honorablement la profession de reine, elle était moins sensible aux compliments qu'on lui faisait sur la dignité avec laquelle elle portait le sceptre et la couronne, que sur l'habileté avec laquelle elle faisait un pouding ou confectionnait un baba. Elle se contenta donc de faire une gracieuse révérence à son époux, en lui disant qu'elle était sa servante pour lui faire du boudin, comme pour toute autre chose.



Aussitôt le grand trésorier dut livrer aux cuisines royales le chaudron gigantesque en vermeil et les grandes casseroles d'argent destinées à faire le boudin, les andouilles et les saucisses. On alluma un immense feu de bois de sandal. La reine mit son tablier de cuisine de damas blanc, et bientôt les plus doux parfums s'échappèrent du chaudron. Cette délicieuse odeur se répandit aussitôt dans les corridors, pénétra rapidement dans toutes les chambres, et parvint enfin jusqu'à la salle du trône où le roi tenait son conseil. Le roi était fort gourmet, aussi cette odeur lui fit une vive impression de plaisir. Cependant, comme c'était un prince grave et qui avait la réputation d'être maître de lui, il résista quelque temps au sentiment d'attraction qui le poussait vers la cuisine ; mais enfin, quel que fût son empire sur ses passions, il lui fallut céder au ravissement inexprimable qu'il éprouvait.



— Messieurs, s'écria-t-il en se levant, avec votre permission, je reviens dans un instant, attendez-moi.

Et, à travers les chambres et les corridors, il prit sa course vers la cuisine, serra la reine entre ses bras, remua le contenu du chaudron avec son sceptre d'or, y goûta du bout de la langue, et, l'esprit plus tranquille, il retourna au conseil et reprit, quoiqu'un peu distrait, la question où il l'avait laissée.



Il avait quitté la cuisine juste au moment important où le lard, découpé par morceaux, allait être rôti sur des grils argent ; la reine, encouragée par ses éloges, se livrait à cette importante occupation, et les premières gouttes de graisse tombaient en chantant sur les charbons, lorsqu' une petite voix chevrotante se fit entendre qui disait :

— Ma sœur, offre-moi donc une bribe de lard,
Car, étant reine aussi, je veux faire ripaille ;
Et, mangeant rarement quelque chose qui vaille,
De ce friand rôti je désire ma part.

La reine reconnut aussitôt la voix qui lui parlait ainsi : c'était celle de dame Souriquonne.

Dame Souriquonne habitait depuis longues années le palais. Elle prétendait être alliée à la famille royale, et reine elle-même du royaume souriquois ; c'est pourquoi elle tenait, sous l'âtre de la cuisine, une cour fort considérable.

La reine était une bonne et douce femme qui, tout en se refusant à reconnaître tout haut dame Souriquonne comme reine et comme sœur, avait tout bas pour elle une foule d'égards et de complaisances qui lui avaient souvent fait reprocher par son mari, plus aristocrate qu'elle, la tendance qu'elle avait à déroger. Or, comme on le comprend bien, dans cette circonstance solennelle elle ne voulut point refuser à sa jeune amie ce qu'elle demandait, et lui dit :

— Avancez, dame Sourïçonne, avancez hardiment, et venez, je vous y autorise, goûter mon lard tant que vous voudrez.

Aussitôt dame Sourïçonne apparut gaie et frétilante, et, sautant sur le foyer, saisit adroitement avec sa petite patte les morceaux de lard que la reine lui tendait les uns après les autres. Mais voilà que, attirés par les petits cris de plaisir que poussait leur reine, et surtout par l'odeur succulente que répandait le lard grillé, arrivèrent, frétilant et sautillant aussi, d'abord les sept fils de dame Sourïçonne, puis ses parents, puis ses alliés, tous fort mauvais coquins, effroyablement portés sur leur bouche, et qui s'en donnèrent sur le lard de telle façon que la reine fut obligée, si hospitalière qu'elle fût, de leur faire observer que, s'ils allaient seulement cinq minutes de ce train-là, il ne lui resterait plus de lard pour ses boudins. Mais, quelque juste que fût cette réclamation, les sept fils de dame Sourïçonne n'en tinrent compte, et, donnant le mauvais exemple à leurs parents et à leurs alliés, ils se ruèrent, malgré les représentations de leur mère et de leur reine, sur le lard de leur tante, qui allait disparaître entièrement, lorsqu'aux cris de la reine, qui ne pouvait plus venir à bout de chasser ses hôtes importuns, accourut la surintendante, laquelle appela le chef des cuisines, lequel appela les marmitons, lesquels accoururent armés de vergettes, d'éventails et de balais, et parvinrent à faire rentrer sous l'âtre tout le peuple souriquois. Mais la victoire, quoique complète, était trop tardive ; à peine restait-il le quart du lard nécessaire à la confection des andouilles, des saucisses et des boudins, lequel reliquat fut, d'après les indications du mathématicien du roi, qu'on avait envoyé chercher en toute hâte, scientifiquement réparti entre le grand chaudron à boudins et les deux grandes casseroles à andouilles et à saucisses.





Une demi-heure après cet événement, le canon retentit, les clairons et les trompettes sonnèrent, et l'on vit arriver tous les potentats, tous les princes royaux, tous les ducs héréditaires et tous les prétendants qui étaient dans le vêtus de leurs plus magnifiques habits ; les uns traînés dans des carrosses de cristal, les autres montés sur leurs chevaux de parade. Le roi les attendait sur le perron du palais, et les reçut avec la plus aimable courtoisie et la plus gracieuse cordialité, puis, les ayant conduits dans la salle à manger, il s'assit au haut bout en sa qualité de seigneur suzerain, ayant la couronne sur la tête et le sceptre à la main, invitant les autres monarques à prendre chacun la place que lui assignait son rang parmi les têtes couronnées, les princes royaux, les ducs hérédies ou les prétendants.



La table était somptueusement servie, et tout alla bien pendant le potage et le relevé. Mais au service des andouilles, on remarqua que le roi paraissait agité ; à celui des saucisses, il pâlit considérablement ; enfin à celui des boudins, il leva les yeux au ciel, des soupirs s'échappèrent de sa poitrine, une douleur terrible parut déchirer son âme ; enfin il se renversa sur le dos de son fauteuil, couvrit son visage de ses deux mains, se désespérant et sanglotant d'une façon si lamentable, que chacun se leva de sa place et l'entoura avec la plus vive inquiétude. En effet, la crise paraissait des plus graves : le chirurgien de la cour cherchait inutilement le poulx du malheureux monarque qui paraissait être sous le poids de la plus profonde, de la plus affreuse et de la plus inouïe des calamités. Enfin, après que les remèdes les plus violents pour le faire revenir à lui eurent été employés, tels que plumes brûlées, sels anglais et clefs dans le dos, le roi parut reprendre quelque peu ses esprits, entr'ouvrit ses yeux éteints, et d'une voix si faible, qu'à peine si on put l'entendre, il balbutia ce peu de mots :



— Pas assez de lard !...

A ces paroles, ce fut à la reine de pâlir à son tour. Elle se précipita à ses genoux, s'écriant d'une voix entrecoupée par ses sanglots :

— O mon malheureux infortuné et royal époux, quel chagrin ne vous ai-je pas causé pour n'avoir pas écouté les remontrances que vous m'avez déjà faites si souvent ! mais vous voyez la coupable à vos genoux, et vous pouvez la punir aussi durement qu'il vous conviendra.

— Qu'est-ce à dire ? demanda le roi ; et que s'est-il donc passé qu'on ne m'a pas dit ?

— Hélas ! hélas ! répondit la reine à qui son mari n'avait jamais parlé si rudement, hélas ! c'est dame Sourïçonne, avec ses sept fils, avec ses neveux, ses cousins et ses alliés, qui a dévoré tout le lard...



Mais la reine n'en put dire davantage ; les forces lui manquèrent, elle tomba à la renverse, et s'évanouit.

Alors le roi se leva furieux, et s'écria d'une voix terrible :

— Madame la surintendante, que signifie cela ? Voyons, parlez, je veux tout savoir.

Alors la surintendante raconta ce qu'elle savait, c'est-à-dire qu'accourue aux cris de la reine, elle avait vu Sa Majesté aux prises avec toute la famille de dame Sourïçonne, et qu'alors, à son tour, elle avait appelé le chef, qui, avec l'aide de ses marmitons, était enfin parvenu à faire rentrer tous les pillards sous l'âtre.



Aussitôt le roi, voyant qu'il s'agissait d'un crime de lèse-majesté, rappela toute sa dignité et tout son calme, ordonnant, vu l'énormité du forfait, que son conseil intime fût rassemblé à l'instant même, et que l'affaire fût exposée à ses plus habiles conseillers. En conséquence, le conseil fut réuni, et l'on y décida, à la majorité des voix, que dame Sourïçonne étant accusée d'avoir mangé le lard destiné aux saucisses, aux boudins et aux andouilles du roi, son procès lui serait fait, et que, si elle était coupable, elle serait à tout jamais exilée du royaume, elle et sa race, et que ce qu'elle y possédait de biens, terres, châteaux, palais, résidences royales, tout serait confisqué.

Mais alors le roi fit observer à son conseil intime et à ses habiles conseillers que, pendant le temps que durerait le procès, dame Sourïçonne et sa famille auraient tout le temps de manger son lard, ce qui l'exposerait à des avanies pareilles à celle qu'il venait de subir en présence de six têtes couronnées, sans compter les princes royaux, les ducs héréditaires et les prétendants ; il demandait donc qu'un pouvoir discrétionnaire lui fût accordé à l'égard de dame Sourïçonne et de sa famille.



Le conseil alla aux voix pour la forme, comme on le pense bien, et le pouvoir discrétionnaire que demandait le roi lui fut accordé.

Alors il envoya une de ses meilleures voitures, précédée d'un courrier pour faire plus grande diligence, à un très-habile mécanicien qui demeurait dans la ville de Nuremberg, et qui s'appelait Christian-Élias Drosselmayer, invitant le susdit mécanicien à le venir trouver à l'instant même dans son palais, pour affaire urgente. Christian-Élias Drosselmayer obéit aussitôt : car c'était un homme véritablement artiste, qui ne doutait pas qu'un roi aussi renommé ne l'envoyât chercher pour lui confectionner quelque chef-d'œuvre. Et étant monté en voiture, il courut jour et nuit jusqu'à ce qu'il fût en présence du roi. Il s'était même tellement pressé qu'il n'avait pas eu le temps de se mettre un habit, et qu'il était venu avec la redingote jaune qu'il portait habituellement. Mais au lieu de se fâcher de cet oubli de l'étiquette, le roi lui en sut gré ; car, s'il avait commis une faute, l'illustre mécanicien l'avait commise pour obéir sans retard aux commandements de Sa Majesté.



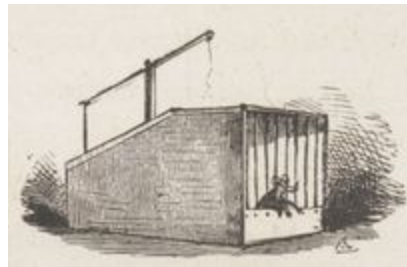


Le roi fit entrer Christian-Élias Drosselmayer dans son cabinet, et lui exposa la situation des choses ; comment il était décidé à faire un grand exemple en purgeant tout son royaume de la race souriquoise, et comment, prévenu par sa grande renommée, il avait jeté les yeux sur lui pour le faire l'exécuteur de sa justice ; n'ayant qu'une crainte, c'est que le mécanicien, si habile qu'il fût, ne vît des difficultés insurmontables au projet que la colère royale avait conçu.



Mais Christian-Élias Drosselmayer rassura le roi, et lui promit qu'avant huit jours il ne resterait pas une souris dans tout le royaume.

En effet, le même jour il se mit à confectionner d'ingénieuses petites boîtes oblongues, dans l'intérieur desquelles il attacha au bout d'un fil de fer un morceau de lard. En tirant le lard, le voleur, quel qu'il fût, faisait tomber la porte derrière lui, et se trouvait prisonnier. En moins d'une semaine, cent boîtes pareilles étaient confectionnées et placées non-seulement sous l'âtre, mais dans tous les greniers et dans toutes les caves du palais.



Dame Sourïçonne était infiniment trop sage et trop pénétrante, pour ne pas découvrir du premier coup d'œil la ruse de maître Drosselmayer. Elle rassembla donc ses sept fils, leurs neveux et ses cousins, pour les prévenir du guet-apens qu'on tramait contre eux. Mais, après avoir eu l'air de l'écouter à cause du respect qu'ils devaient à son rang et de la condescendance que commandait son âge, ils se retirèrent en riant de ses terreurs, et, attirés par l'odeur du lard rôti, plus forte que toutes les représentations qu'on leur pouvait faire, ils se résolurent à profiter de la bonne aubaine qui leur arrivait sans qu'ils sussent d'où.

Au bout de vingt-quatre heures, les sept fils de dame Sourïçonne, dix-huit de ses neveux, cinquante de ses cousins, et deux cent trente-cinq de ses parents à différents degrés, sans compter des milliers de ses sujets, étaient pris dans les souricières, et avaient été honteusement exécutés.



Alors dame Sourïçonne, avec les débris de sa cour et les restes de son peuple, résolut d'abandonner ces lieux ensanglantés par le massacre des siens. Le bruit de cette résolution transpira et parvint jusqu'au roi. Sa Majesté s'en félicita tout haut, et les poètes de la cour firent force sonnets sur sa victoire, tandis que les courtisans l'égalèrent à Sésostris, à Alexandre et à César.



La reine seule était triste et inquiète ; elle connaissait dame Sourïçonne, et elle se doutait bien qu'elle ne laisserait pas la mort de ses fils et de ses proches sans vengeance. En effet, au moment où la reine, pour faire oublier au roi la faute qu'elle avait commise, préparait pour lui, de ses propres mains, une purée de foie dont il était fort friand, dame Sourïçonne parut tout à coup devant elle, et lui dit :



Tués par ton époux, sans crainte ni remords,
Mes enfants, mes neveux et mes cousins sont morts ;
Mais tremble, madame la reine !
Que l'enfant qu'en ton sein tu portes en ce jour,
Et qui sera bientôt l'objet de ton amour,
Soit déjà celui de ma haine.

Ton époux a des forts, des canons, des soldats,
Des mécaniciens, des conseillers d'État,
Des ministres, des souricières.
La reine des souris n'a rien de tout cela ;
Mais le ciel lui fit don des dents que tu vois là
Pour dévorer les héritières.



Là-dessus elle disparut, et personne ne l'avait revue depuis. Mais la reine, qui en effet s'était aperçue depuis quelques jours qu'elle était

enceinte, fut si épouvantée de cette prédiction qu'elle laissa tomber la purée de foie dans le feu.



Ainsi, pour la seconde fois, dame Sourigonne priva le roi d'un de ses mets favoris, ce qui le mit fort en colère et le fit s'applaudir encore davantage du coup d'État qu'il avait si heureusement accompli.



Il va sans dire que Christian-Élias Drosselmayer fut renvoyé avec une splendide récompense, et rentra triomphant à Nuremberg.





SECONDE PARTIE

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA NOISETTE KRAKATUK ET DE LA PRINCESSE PIRLIPATE

Comment, malgré toutes les précautions prises par la reine, dame Sourïçonne accomplit sa menace à l'endroit de la princesse Pirlipate.

Maintenant, mes chers enfants, vous savez aussi bien que moi, n'est-ce pas, pourquoi la reine faisait garder avec tant de soin la miraculeuse petite princesse Pirlipate : elle craignait la vengeance de dame Sourïçonne, car, d'après ce que dame Sourïçonne avait dit, il ne s'agissait de rien moins, pour l'héritière de l'heureux petit royaume sans nom, que de la perte de sa vie ou tout au moins de sa beauté, ce qui, assure-t-on, pour une femme est bien pis encore. Ce qui redoublait surtout l'inquiétude de la tendre mère, c'est que les machines de maître Drosselmayer ne pouvaient absolument rien contre l'expérience de dame Sourïçonne. Il est vrai que l'astronome de la cour, qui était en même temps grand augure et grand astrologue,

craignant qu'on ne supprimât sa charge comme inutile, s'il ne donnait pas son mot dans toute cette affaire, prétendit avoir lu dans les astres d'une manière certaine que la famille de l'illustre chat Murr était seule en état de défendre le berceau de l'approche de dame Sourïçonne. C'est pour cela que chacune des six gardiennes fut forcée de tenir sans cesse sur ses genoux un des mâles de cette famille, qui, au reste, étaient attachés à la cour en qualité de secrétaires intimes de légation, et devait, par un grattement délicat et prolongé, adoucir à ces jeunes diplomates le pénible service qu'ils rendaient à l'État.



Mais un soir, il y a des jours, comme vous le savez, mes enfants, où l'on se réveille tout endormi, un soir, malgré tous les efforts que firent les six gardiennes qui se tenaient autour de la chambre chacune un chat sur ses genoux et les deux surgardiennes intimes qui étaient assises au chevet de la princesse, elles sentirent le sommeil s'emparer d'elles progressivement. Or, comme chacune absorbait ses propres sensations en elle-même, se gardant bien de les confier à sa compagne, dans l'espérance que celle-ci ne s'apercevrait pas de son manque de vigilance et veillerait à sa place tandis qu'elle dormirait, il en résulta que les yeux se fermèrent successivement, que les mains qui grattaient les matous s'arrêtèrent à leur tour, et que les matous n'étant plus grattés profitèrent de la circonstance pour s'assoupir.



Nous ne pourrions pas dire depuis combien de temps durait cet étrange sommeil, lorsque, vers minuit, une des surgardiennes intimes s'éveilla en sursaut. Toutes les personnes qui l'entouraient semblaient tombées en léthargie : pas le moindre ronflement, les respirations elles-mêmes étaient arrêtées ; partout régnait un silence de mort, au milieu duquel on n'entendit que le bruit du ver piquant le bois : mais que devint la surgardienne intime, en voyant près d'elle une grande et horrible souris, qui, dressée sur ses pattes de derrière, avait plongé sa tête dans le berceau de Pirlipatine, et paraissait fort occupée à ronger le visage de la princesse ? Elle se leva en poussant un cri de terreur. A ce cri, tout le monde se réveilla : mais dame Sourïçonne, car c'était bien elle, s'élança vers un des coins de la chambre. Les conseillers intimes de légation se précipitèrent après elle ; hélas ! il était trop tard : dame Sourïçonne avait disparu par une fente du plancher. Au même instant, la princesse Pirlipate, réveillée par toute cette rumeur, se mit à pleurer. A ces cris, les gardiennes et les surgardiennes répondirent par des exclamations de joie. Dieu soit loué ! disaient-elles. Puisque la princesse Pirlipate crie, c'est qu'elle n'est pas morte. Et alors elles accoururent au berceau ; mais leur désespoir fut grand lorsqu'elles virent ce qu'était devenue cette délicate et charmante créature !



En effet, à la place de ce visage blanc et rose, de cette petite tête aux cheveux d'or, de ces yeux d'azur, miroir du ciel, était plantée une immense et difforme tête sur un corps contrefait et ratatiné. Ses deux beaux yeux avaient perdu leur couleur céleste, et s'épanouissaient, verts, fixes et hagards, à fleur de tête. Sa petite bouche s'était étendue d'une oreille à l'autre, et son menton s'était couvert d'une barbe cotonneuse et frisée, on ne peut plus convenable pour un vieux polichinelle, mais hideuse pour une jeune princesse.



En ce moment la reine entra ; les six gardiennes ordinaires et les deux gardiennes surintimes se jetèrent la face contre terre, tandis que les six conseillers de légation regardaient s'il n'y avait pas quelque fenêtre ouverte pour gagner les toits.



Le désespoir de la pauvre mère fut quelque chose d'affreux. On l'emporta évanouie dans la chambre royale.



Mais ce fut le malheureux père dont la douleur faisait surtout peine à voir, tant elle était morne et profonde. On fut obligé de mettre des cadenas à ses croisées, pour qu'il ne se précipitât point par la fenêtre, et de ouater son appartement, pour qu'il ne se brisât point la tête contre les murs. Il va sans dire qu'on lui retira son épée, et qu'on ne laissa traîner devant lui ni couteau ni fourchette, ni aucun instrument tranchant ou pointu. Cela était d'autant plus facile qu'il ne mangea point pendant les deux ou trois premiers jours, ne cessant de répéter :



« O monarque infortuné que je suis ! ô destin cruel que tu es ! »

Peut-être, au lieu d'accuser le destin, le roi eût-il dû penser que, comme tous les hommes le sont ordinairement, il avait été l'artisan de ses propres malheurs, attendu que s'il avait su manger ses boudins avec un peu de lard de moins que d'habitude, et que, renonçant à la vengeance, il eût laissé dame Sourïçonne et sa famille sous l'âtre, ce malheur qu'il déplorait ne serait point arrivé. Mais nous devons dire que les pensées du royal père de Pirlipatine ne prirent aucunement cette direction philosophique.

Au contraire, dans la nécessité où se croient toujours es puissants de rejeter les calamités qui les frappent sur de plus petits qu'eux, il rejeta la faute sur l'habile mécanicien Christian-Élias Drosselmayer. Et bien convaincu que s'il lui faisait dire de revenir à la cour, pour y être pendu ou décapité, celui-ci se garderait bien de se rendre à l'invitation, il le fit inviter au contraire à venir recevoir un nouvel ordre qu'il venait de créer rien que pour les hommes de lettres, les artistes et les mécaniciens. Maître Drosselmayer n'était pas exempt d'orgueil ; il pensa qu'un ruban ferait bien sur sa redingote jaune, et se mit immédiatement en route ; mais sa joie se changea bientôt en terreur : à la frontière du royaume, des gardes l'attendaient, qui s'emparèrent de lui et le conduisirent de brigade en brigade jusqu'à la capitale.



Le roi, qui craignait sans doute de se laisser attendrir, ne voulut pas même recevoir maître Drosselmayer lorsqu'il arriva au palais ; mais il le fit conduire immédiatement près du berceau de Pirlipate, faisant signifier au mécanicien que si, de ce jour en un mois, la princesse n'était point rendue à son état naturel, il lui ferait impitoyablement trancher la tête.

Maître Drosselmayer n'avait point de prétention à l'héroïsme, et n'avait jamais compté mourir que de sa belle mort, comme on dit, aussi fut-il fort effrayé de la menace ; mais, néanmoins, se confiant bientôt dans sa science, dont sa modestie personnelle ne l'avait jamais empêché d'apprécier l'étendue, il se rassura quelque peu, et s'occupa immédiatement de la première et de la plus utile opération, qui était celle de s'assurer si le mal pouvait céder à un remède quelconque, ou était véritablement incurable, comme il avait cru le reconnaître dès le premier abord.



A cet effet, il démontra fort adroitement d'abord la tête, puis, les uns après les autres, tous les membres de la princesse Pirlipate, détacha ses pieds et ses mains pour en examiner plus à son aise, non-seulement les jointures et les ressorts, mais encore la construction intérieure. Mais, hélas ! plus il pénétra dans le mystère de l'organisation pirlipatine, mieux il découvrit que plus la princesse grandirait, plus elle deviendrait hideuse et difforme ; il rattacha donc avec soin les membres de Pirlipate, et, ne sachant plus que

faire ni que devenir, il se laissa aller, près du berceau de la princesse, qu'il ne devait plus quitter jusqu' à ce qu'elle eût repris sa première forme, à une profonde mélancolie.



Déjà la quatrième semaine était commencée, et l'on en était arrivé au mercredi, lorsque selon son habitude le roi entra pour voir s'il ne s'était pas opéré quelque changement dans l'extérieur de la princesse, et, voyant qu'il était toujours le même, s'écria, en menaçant le mécanicien de son sceptre :



— Christian-Élias Drosselmayer, prends garde à toi ; tu n'as plus que trois jours pour me rendre ma fille telle qu'elle était ; et si tu t'entêtes à ne pas la guérir, c'est dimanche prochain que tu seras décapité.

Maître Drosselmayer, qui ne pouvait guérir la princesse, non point par entêtement, mais par impuissance, se mit à pleurer amèrement, regardant, avec ses yeux noyés de larmes, la princesse Pirlipate qui croquait une noisette aussi joyeusement que si elle eût été la plus jolie fille de la terre. Alors, à cette vue attendrissante, le mécanicien fut pour la première fois frappé du goût particulier que la princesse avait, depuis sa naissance,

manifesté pour les noisettes, et de la singulière circonstance qui l'avait fait naître avec des dents. En effet, aussitôt sa transformation, elle s'était mise à crier, et elle avait continué de se livrer à cet exercice jusqu'au moment où, trouvant une aveline sous sa main, elle la cassa, en mangea l'amande, et s'endormit tranquillement. Depuis ce temps-là, les deux surgardiennes intimes avaient eu le soin d'en bourrer leurs Poches, et de lui en donner une ou plusieurs aussitôt qu'elle faisait la grimace.



— O instinct de la nature ! éternelle et impénétrable sympathie de tous les êtres créés ! s'écria Jean-Christian-Élias Drosselmayer, tu m'indiques la porte qui mène à la découverte de tes mystères ; j'y frapperai, et elle s'ouvrira !

A ces mots, qui surprirent fort le roi, le mécanicien se retourna et demanda à Sa Majesté la faveur d'être conduit à l'astronome de la cour. ; le roi y consentit, mais à la condition que ce serait sous bonne escorte. Maître Drosselmayer eût sans doute mieux aimé faire cette course seul ; mais cependant, comme dans cette circonstance il n'avait pas le moins du monde son libre arbitre, il lui fallut souffrir ce qu'il ne put empêcher, et traverser les rues de la capitale escorté comme un malfaiteur.

Arrivé chez l'astrologue, maître Drosselmayer se jeta dans ses bras, et tous deux s'embrassèrent avec des torrents de larmes, car ils étaient connaissances de vieille date, et s'aimaient fort ; puis ils se retirèrent dans un cabinet écarté, et feuilletèrent ensemble une quantité innombrable de livres qui traitaient de l'instinct des sympathies, des antipathies, et d'une foule d'autres choses non moins mystérieuses. Enfin, la nuit étant venue, l'astrologue monta sur sa tour, et aidé de maître Drosselmayer, qui était lui-même fort habile en pareille matière, découvrit, malgré l'embarras des lignes qui s'entre-croisaient sans cesse, que, pour rompre le charme qui

rendait Pirlipate hideuse, et pour qu'elle redevînt aussi belle qu'elle l'avait été, elle n'avait qu'une chose à faire, c'était de manger l'amande de la noixette Krakatuk, laquelle avait une enveloppe tellement dure, que la roue d'un canon de quarante-huit pouvait passer sur elle sans la rompre. En outre, il fallait que cette coquille fût brisée en présence de la princesse par les dents d'un jeune homme qui n'eût jamais été rasé, et qui n'eût encore porté que des bottes. Enfin l'amande devait être présentée par lui à la princesse, les yeux fermés, et, les yeux fermés toujours, il devait alors faire sept pas à reculons et sans trébucher. Telle était la réponse des astres.



Drosselmayer et l'astronome avaient travaillé sans relâche, durant trois jours et trois nuits, à éclaircir toute cette mystérieuse affaire. On en était précisément au samedi soir, et le roi achevait son dîner et entamait même le dessert, lorsque le mécanicien, qui devait être décapité le lendemain au point du jour, entra dans la salle à manger royale, plein de joie et d'allégresse, annonçant qu'il avait enfin trouvé le moyen de rendre à la princesse Pirlipate sa beauté perdue. A cette nouvelle, le roi le serra dans ses

bras avec la bienveillance la plus touchante, et demanda quel était ce moyen.



Le mécanicien fit part au roi de sa consultation avec l'astrologue.

— Je le savais bien, maître Drosselmayer, s'écria le roi, que tout ce que vous en faisiez, ce n'était que par entêtement. Ainsi donc c'est convenu ; aussitôt après le dîner on se mettra à l'œuvre. Ayez donc soin, très-cher mécanicien, que dans dix minutes le jeune homme non rasé soit là, chaussé de ses bottes, et la noisette Krakatuk à la main. Surtout veillez à ce que d'ici là il ne boive pas de vin, de peur qu'il ne trébuche en faisant comme une écrevisse ses sept pas en arrière ; mais une fois l'opération achevée, dites-lui que je mets ma cave à sa disposition et qu'il pourra se griser tout à son aise.

Mais, au grand étonnement du roi, maître Drosselmayer parut consterné en entendant ce discours, et comme il gardait le silence, le roi insista pour savoir pourquoi il se taisait et restait immobile à sa place, au lieu de se

mettre en course pour exécuter ses ordres souverains. Mais le mécanicien, se jetant à genoux :



— Sire, dit-il, il est bien vrai que nous avons trouvé le moyen de guérir la princesse, et que ce moyen consiste à lui faire manger l’amande de la noisette Krakatuk, lorsqu’elle aura été cassée par un jeune homme à qui on n’aura jamais fait la barbe, et qui, depuis sa naissance, aura toujours porté des bottes ; mais nous ne possédons ni le jeune homme ni la noisette, mais nous ne savons pas où les trouver, et, selon toute probabilité, nous ne trouverons que bien difficilement la noisette et le casse-noisette.

A ces mots, le roi furieux brandit son sceptre au-dessus de la tête du mécanicien, en s’écriant :

— Eh bien ! va donc pour la mort.

Mais la reine, de son côté, vint s’agenouiller près de Drosselmayer, et fit observer à son auguste époux qu’en tranchant la tête au mécanicien on perdait jusqu’à cette lueur d’espoir que l’on conservait en le laissant vivre ; que toutes les probabilités étaient que celui qui avait trouvé l’horoscope trouverait la noisette et le casse-noisette ; qu’on devait d’autant plus croire à cette nouvelle prédiction de l’astrologue, qu’aucune de ses prédictions ne s’était réalisée jusque-là, et qu’il fallait bien que ses prédictions se réalisassent un jour, puisque le roi, qui ne pouvait se tromper, l’avait nommé son grand augure ; qu’enfin, la princesse Pirlipate, ayant trois mois à peine, n’était point en âge d’être mariée, et ne le serait probablement qu’à l’âge de quinze ans ; que, par conséquent, maître Drosselmayer et son ami l’astrologue avaient quatorze ans et neuf mois devant eux pour chercher la

noisette Krakatuk et le jeune homme qui devait la casser ; que, par conséquent, on pouvait accorder à Jean-Christian-Élias Drosselmayer un délai, au bout duquel il reviendrait se remettre entre les mains du roi, qu'il fût ou non possesseur du double remède qui devait guérir la princesse : dans le premier cas, pour être décapité sans miséricorde ; dans le second, pour être récompensé généreusement.

Le roi, qui était un homme très-juste, et qui, ce jour-là surtout, avait parfaitement dîné de ses deux mets favoris, c'est-à-dire d'un plat de boudins et d'une purée de foie, prêta une oreille bienveillante à la prière de sa sensible et magnanime épouse ; il décida donc qu'à l'instant même le mécanicien et l'astrologue se mettraient à la recherche de la noisette et du casse-noisette, recherche pour laquelle il leur accordait quatorze ans et neuf mois ; mais cela, à la condition qu'à l'expiration de ce sursis, tous deux reviendraient se remettre en son pouvoir, pour, s'ils revenaient les mains vides, qu'il fût fait d'eux selon son bon plaisir royal.

Si, au contraire, ils rapportaient la noisette Krakatuk qui devait rendre à la princesse Pirlipate sa beauté primitive, ils recevraient : l'astrologue, une pension viagère de mille thalers et une lunette d'honneur ; et le mécanicien, une épée de diamants, l'ordre de l'Araignée d'or qui était le grand ordre de l'État, et une redingote neuve.



Quant au jeune homme qui devait casser la noisette, le roi en était moins inquiet, et prétendait qu'on parviendrait toujours à se le procurer au moyen d'insertions réitérées dans les gazettes indigènes et étrangères.

Touché de cette magnanimité qui diminuait de moitié la difficulté de sa tâche, Jean-Christian-Élias Drosselmayer engagea sa parole qu'il trouverait la noisette Krakatuk, ou qu'il reviendrait, comme un autre Régulus, se remettre entre les mains du roi.

Le soir même le mécanicien et l'astrologue quittèrent la capitale du royaume pour commencer leurs recherches.



Comment le mécanicien et l'astrologue parcoururent les quatre parties du monde et en découvrirent une cinquième, sans trouver la noisette Krakatuk.



IL y avait déjà quatorze ans et cinq mois que l'astrologue et le mécanicien erraient par les chemins, sans qu'ils eussent rencontré vestige de ce qu'ils cherchaient.

Ils avaient visité d'abord l'Europe, puis ensuite l'Amérique, puis ensuite l'Afrique, puis ensuite l'Asie ; ils avaient même découvert une cinquième partie du monde, que les savants ont appelée depuis la Nouvelle-Hollande, parce qu'elle avait été découverte par deux Allemands ; mais, dans toute cette pérégrination, quoiqu'ils eussent vu bien des noisettes de différentes formes et de différentes grosseurs, ils n'avaient pas rencontré la noisette Krakatuk.

Ils avaient cependant, dans une espérance, hélas ! infructueuse, passé des années à la cour du roi des dattes et du prince des amandes ; ils avaient consulté inutilement la célèbre académie des singes verts et la fameuse société naturaliste des écureuils ; puis enfin ils en étaient arrivés à tomber, écrasés de fatigue, sur la lisière de la grande forêt qui borde le pied des monts Himalaya, en se répétant avec découragement qu'ils n'avaient plus que cent vingt-deux jours pour trouver ce qu'ils avaient cherché inutilement pendant quatorze ans et cinq mois.

Si je vous racontais, mes chers enfants, les aventures miraculeuses qui arrivèrent aux deux voyageurs pendant cette longue pérégrination, j'en aurais moi-même pour un mois au moins à vous réunir tous les soirs, ce qui finirait certainement par vous ennuyer. Je vous dirai donc seulement que Jean-Christian-Élias Drosselmayer, qui était le plus acharné à la recherche de la fameuse noisette, puisque de la fameuse noisette dépendait sa tête, s'étant livré à plus de fatigues et s'étant exposé à plus de dangers que son compagnon, avait perdu tous ses cheveux, à l'occasion d'un coup de soleil reçu sous l'équateur, et l'œil droit, à la suite d'un coup de flèche que lui avait adressé un chef carabe ; de plus sa redingote jaune, qui n'était déjà plus neuve lorsqu'il était parti d'Allemagne, s'en allait littéralement en lambeaux. Sa situation était donc des plus déplorables, et cependant tel est chez l'homme l'amour de vie, que, tout détérioré qu'il était par les avaries successives qui lui étaient arrivées, il voyait avec une terreur toujours croissante le moment d'aller se remettre entre les mains du roi.



Cependant le mécanicien était homme d'honneur ; il n'y avait pas à marchander avec une promesse aussi solennelle que l'était la sienne. Il résolut donc, quelque chose qu'il pût lui en coûter, de se remettre en route dès le lendemain pour l'Allemagne. En effet, il n'y avait pas de temps à perdre, quatorze ans et cinq mois s'étaient écoulés, et les deux voyageurs n'avaient plus que cent vingt-deux jours, ainsi que nous l'avons dit, pour revenir dans la capitale du père de la princesse Pirlipate.

Jean-Christian-Élias Drosselmayer fit donc part à son ami l'astrologue de sa généreuse résolution, et tous deux décidèrent qu'ils partiraient le lendemain matin.

En effet, le lendemain au point du jour, les deux voyageurs se remirent en route, se dirigeant sur Bagdad ; de Bagdad ils gagnèrent Alexandrie ; à Alexandrie, ils s'embarquèrent pour Venise, puis de Venise ils gagnèrent le Tyrol, et du Tyrol ils descendirent dans le royaume du père de Pirlipate,

espérant tout doucement au fond du cœur que ce monarque serait mort, ou tout au moins tombé en enfance.

Mais, hélas ! il n'en était rien : en arrivant dans la capitale, le malheureux mécanicien apprit que le digne souverain, non-seulement n'avait perdu aucune de ses facultés intellectuelles, mais encore qu'il se portait mieux que jamais ; il n'y avait donc aucune chance pour lui, — à moins que la princesse Pirlipate ne se fût guérie toute seule de sa laideur, ce qui n'était pas possible, ou que le cœur du roi ne se fût adouci, ce qui n'était pas probable, — d'échapper au sort affreux qui le menaçait.

Il ne s'en présenta pas moins hardiment à la porte du palais, car il était soutenu par cette idée qu'il faisait une action héroïque, et demanda à parler au roi.

Le roi, qui était un prince très-accessible et qui recevait tous ceux qui avaient affaire à lui, ordonna à son grand introducteur de lui amener les deux étrangers.

Le grand introducteur fit alors observer à Sa Majesté que ces deux étrangers avaient fort mauvaise mine, et étaient on ne peut plus mal vêtus. Mais le roi répondit qu'il ne fallait pas juger le cœur par le visage, et que l'habit ne faisait pas le moine.



Sur quoi le grand introducteur, ayant reconnu la réalité de ces deux proverbes, s'inclina respectueusement et alla chercher le mécanicien et l'astrologue.

Le roi était toujours le même, et ils le reconnurent tout d'abord ; mais ils étaient si changés, surtout le pauvre Jean-Christian-Élias Drosselmayer, qu'il fut obligé de se nommer.

En voyant revenir d'eux-mêmes les deux voyageurs, le roi éprouva un mouvement de joie, car il était convaincu qu'ils ne reviendraient pas s'ils

n'avaient pas trouvé la noisette Krakatuk ; mais il fut bientôt détrompé, et le mécanicien, en se jetant à ses pieds, lui avoua que, malgré les recherches les plus consciencieuses et les plus assidues, son ami l'astrologue et lui revenaient les mains vides.

Le roi, nous l'avons dit, quoique d'un tempérament un peu colérique, avait le fond du caractère excellent ; il fut touché de cette ponctualité de Jean-Christian-Élias Drosselmayer à tenir sa parole, et il commua la peine de mort qu'il avait portée contre lui en celle d'une prison éternelle. Quant à l'astrologue, il se contenta de l'exiler.

Mais comme il restait encore trois jours pour que les quatorze ans et neuf mois de délai accordés par le roi fussent écoulés, maître Drosselmayer, qui avait au plus haut degré dans le cœur l'amour de la patrie, demanda au roi la permission de profiter de ces trois jours pour revoir une fois encore Nuremberg.

Cette demande parut si juste au roi qu'il la lui accorda sans y mettre aucune restriction.

Maître Drosselmayer, qui n'avait que trois jours à lui, résolut de mettre le temps à profit, et, ayant trouvé par bonheur des places à la malle-poste, il partit à l'instant même.



Or, comme l'astrologue était exilé, et qu'il lui était aussi égal d'aller à Nuremberg qu'ailleurs, il partit avec le mécanicien.

Le lendemain, vers les dix heures du matin, ils étaient à Nuremberg. Comme il ne restait à maître Drosselmayer d'autre parent que Christophe-Zacharias Drosselmayer, son frère, lequel était un des premiers marchands de jouets d'enfants de Nuremberg, ce fut chez lui qu'il descendit.

Christophe-Zacharias Drosselmayer eut une grande joie de revoir ce pauvre Jean qu'il croyait mort. D'abord il n'avait pas voulu le reconnaître, à cause de son front chauve et de son emplâtre sur l'œil ; mais le mécanicien lui montra sa fameuse redingote jaune qui, toute déchirée qu'elle était, avait

encore conservé en certains endroits quelques traces de sa couleur primitive, et à l'appui de cette première preuve, il lui cita tant de circonstances secrètes, qui ne pouvaient être connues que de Zacharias et de lui, que le marchand de joujoux fut bien forcé de se rendre à l'évidence.



Alors il lui demanda quelle cause l'avait éloigné si longtemps de sa ville natale, et dans quel pays il avait laissé ses cheveux, son œil et les morceaux qui manquaient à sa redingote.

Jean-Cluistian-Élias Drosselmayer n'avait aucun motif de faire un secret à son frère des événements qui lui étaient arrivés. Il commença donc par lui présenter son compagnon d'infortune, puis, cette formalité d'usage accomplie, il lui raconta tous ses malheurs, depuis A jusqu'à Z, et termina en disant qu'il n'avait que quelques heures à rester avec son frère, attendu que, n'ayant pas pu trouver la noisette Krakatuk, il allait entrer le lendemain dans une prison éternelle.

Pendant tout ce récit de son frère, Christophe-Zacharias avait plus d'une fois secoué les doigts, tourné sur un pied et fait claquer sa langue. Dans toute autre circonstance, le mécanicien lui eût sans doute demandé ce que signifiaient ces signes ; mais il était si préoccupé qu'il ne vit rien, et que ce ne fut que lorsque son frère fit deux fois hum ! hum ! et trois fois oh ! oh ! oh ! qu'il lui demanda ce que signifiaient ces exclamations.

— Cela signifie, dit Zacharias, que ce serait bien le diable... mais non... mais si...

— Que ce serait bien le diable ?... répéta le mécanicien.

— Si... continua le marchand de jouets d'enfants.

— Si... Quoi ? demanda de nouveau maître Drosselmayer.

Mais, au lieu de lui répondre, Christophe-Zacharias, qui, sans doute, pendant toutes ces demandes et ces réponses entrecoupées, avait rappelé ses souvenirs, jeta sa perruque en l'air et se mit à danser en criant : — Frère, tu es sauvé ! frère, tu n'iras pas en prison ! frère, ou je me trompe fort, ou c'est moi qui possède la noisette Krakatuk !



Et sur ce, sans donner aucune autre explication à son frère ébahi, Christophe-Zacharias s'élança hors de l'appartement et revint un instant après, rapportant une boîte dans laquelle était une grosse aveline dorée qu'il présenta au mécanicien.

Celui-ci, qui n'osait croire à tant de bonheur, prit en hésitant la noisette, la tourna et la retourna de toute façon, l'examinant avec l'attention que méritait la chose, et, après l'examen, déclara qu'il se rangeait à l'avis de son frère, et qu'il serait fort étonné si cette aveline n'était pas la noisette Krakatuk ; sur quoi il la passa à l'astrologue, et lui demanda son opinion.



Celui-ci examina la noisette avec non moins d'attention que l'avait fait maître Drosselmayer, et, secouant la tête, il répondit :

— Je serais de votre avis, et par conséquent de celui de votre frère, si la noisette n'était pas dorée ; mais je n'ai vu nulle part dans les astres que le fruit que nous cherchons dût être revêtu de cet ornement. D'ailleurs, comment votre frère aurait-il la noisette Krakatuk ?

— Je vais vous expliquer la chose, dit Christophe, et comment elle est tombée entre mes mains, et comment il se fait qu'elle ait cette dorure qui vous empêche de la reconnaître, et qui effectivement ne lui est pas naturelle.

Alors, les ayant fait asseoir tous deux, car il pensait fort judicieusement qu'après une course de quatorze ans et neuf mois, les voyageurs devaient être fatigués, il commença en ces termes :



— Le jour même où le roi t'envoya chercher sous prétexte de te donner la croix, un étranger arriva à Nuremberg, portant un sac de noisettes qu'il avait à vendre : mais les marchands de noisettes du pays, qui voulaient

conserver le monopole de cette denrée, lui cherchèrent querelle justement devant la porte de ma boutique : l'étranger alors, pour se défendre plus facilement, posa à terre son sac de noisettes, et la bataille allait son train, à la grande satisfaction des gamins et des commissionnaires, lorsqu'un chariot pesamment chargé passa justement sur le sac de noisettes. En voyant cet accident, qu'ils attribuèrent à la justice du ciel, les marchands se regardèrent comme suffisamment vengés et laissèrent l'étranger tranquille. Celui-ci ramassa son sac, et effectivement toutes les noisettes étaient écrasées, à l'exception d'une seule, qu'il me présenta en souriant d'une façon singulière, et m'invitant à l'acheter pour un zwanziger neuf de 1720, disant qu'un jour viendrait où je ne serais pas fâché du marché que j'aurais fait, si onéreux qu'il pût me paraître Pour le moment. Je fouillai à ma poche, et fus fort étonné d'y trouver un zwanziger tout pareil à celui que demandait cet homme. Cela me parut une coïncidence si singulière, que je lui donnai mon zwanziger : lui, de son côté, me donna la noisette, et disparut.



Or, je mis la noisette en vente, et, quoique je n'en demandasse que le prix qu'elle m'avait coûté, plus deux kreutzers, elle resta exposée pendant sept ou huit ans sans que personne manifestât l'envie d'en faire l'acquisition. C'est alors que je la fis dorer pour augmenter sa valeur ; mais j'y dépensai inutilement deux autres zwanzigers, la noisette est restée jusqu'aujourd'hui sans acquéreur.

En ce moment l'astronome, entre les mains duquel la noisette était restée, poussa un cri de joie. Tandis que maître Drosselmayer écoutait le récit de son frère, il avait, à l'aide d'un canif, gratté délicatement la dorure de la noisette, et sur un petit coin de la coquille il avait trouvé gravé en caractères chinois le mot KRAKATUK.

Dès lors il n'y eut plus de doute, et l'identité de la noisette fut reconnue.



Comment, après avoir trouvé la noisette Krakatuk, le mécanicien et l'astrologue trouvèrent le jeune homme qui devait la casser.

Jean-Christian-Élias Drosselmayer était si pressé d'annoncer au roi cette bonne nouvelle, qu'il voulait reprendre la malle-poste à l'instant même ; mais Christophe-Zacharias le pria d'attendre au moins jusqu'à ce que son fils fût rentré : or, le mécanicien accéda d'autant plus volontiers à cette demande, qu'il n'avait pas vu son neveu depuis tantôt quinze ans, et qu'en rassemblant ses souvenirs, il se rappela que c'était, au moment où il avait quitté Nuremberg, un charmant petit bambin de trois ans et demi, que lui, Élias, aimait de tout son cœur.



En ce moment, un beau jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans entra dans la boutique de Christophe-Zacharias, et s'approcha de lui en l'appelant son père.

En effet, Zacharias, après l'avoir embrassé, le présenta à Élias, en disant au jeune homme :

— Maintenant, embrasse ton oncle.

Le jeune homme hésitait, car l'oncle Drosselmayer, avec sa redingote en lambeaux, son front chauve et son emplâtre sur l'œil, n'avait rien de bien attrayant. Mais comme son père vit cette hésitation et qu'il craignait qu'Élias n'en fût blessé, il poussa son fils par derrière, si bien que le jeune homme, tant bien que mal, se trouva dans les bras du mécanicien.



Pendant ce temps l'astrologue fixait les yeux sur le jeune homme avec une attention continue qui parut si singulière à celui-ci, qu'il saisit le premier prétexte pour sortir, se trouvant mal à l'aise d'être regardé ainsi.

Alors l'astrologue demanda à Zacharias sur son fils quelques détails que celui-ci s'empressa de lui donner avec une prolixité toute paternelle.

Le jeune Drosselmayer avait en effet, comme sa figure l'indiquait, dix-sept à dix-huit ans. Dès sa plus tendre jeunesse, il était si drôle et si gentil, que sa mère s'amusait à le faire habiller comme les joujoux qui étaient dans la boutique, c'est-à-dire tantôt en étudiant, tantôt en postillon, tantôt en Hongrois, mais toujours avec un costume qui exigeait des bottes ; car, comme il avait le plus joli pied du monde, mais le mollet un peu grêle, les bottes faisaient valoir la qualité et cachaient le défaut.

— Ainsi, demanda l'astrologue à Zacharias, votre fils n'a jamais porté que des bottes ? Élias ouvrit de grands yeux.

— Mon fils n'a jamais porté que des bottes, reprit le marchand de jouets d'enfants, et il continua :

— A l'âge de dix ans, je l'envoyai à l'université de Tubingen, où il est resté jusqu'à l'âge de dix-huit ans, sans contracter aucune des mauvaises

habitudes de ses autres camarades, sans boire, sans jurer, sans se battre. La seule faiblesse que je lui connaisse, c'est de laisser pousser les quatre ou cinq mauvais poils qu'il a au menton, sans vouloir permettre qu'un barbier lui touche le visage.

— Ainsi, reprit l'astrologue, votre fils n'a jamais fait sa barbe ?

Élias ouvrait des yeux de plus en plus grands.

— Jamais, répondit Zacharias.

— Et pendant ses vacances de l'université, continua l'astrologue, à quoi passait-il son temps ?

— Mais, dit le père, il se tenait dans la boutique avec son joli petit costume d'étudiant, et, par pure galanterie, cassait les noisettes des jeunes filles qui venaient acheter des joujoux dans la boutique, et qui, à cause de cela, l'appelaient Casse-noisette.



— Casse-noisette ! s'écria le mécanicien.

— Casse-noisette ! répéta à son tour l'astrologue. Puis tous deux se regardèrent, tandis que Zacharias les regardait tous deux.



— Mon cher monsieur, dit l'astrologue à Zacharias, j'ai l'idée que votre fortune est faite.

Le marchand de joujoux, qui n'avait pas écouté ce pronostic avec indifférence, voulut en avoir l'explication ; mais l'astrologue remit cette explication au lendemain matin.

Lorsque le mécanicien et l'astrologue rentrèrent dans leur chambre, l'astrologue se jeta au cou de son ami, en lui disant :



— C'est lui ! nous le tenons !

— Vous croyez ? demanda Élias avec le ton d'un homme qui doute, mais qui ne demande pas mieux que d'être convaincu.

— Pardieu ! si je le crois ; il réunit toutes les qualités, ce me semble.

— Récapitulons.

— Il n'a jamais porté que des bottes.

— C'est vrai.

— Il n'a jamais été rasé.

— C'est encore vrai.

— Enfin, par galanterie ou plutôt par vocation, il se tenait dans la boutique de son père pour casser les noisettes des jeunes filles, qui ne l'appelaient que Casse-noisette.

— C'est encore vrai.

— Mon cher ami, un bonheur n'arrive jamais seul. D'ailleurs, si vous doutez encore, allons consulter les astres.

Ils montèrent en conséquence sur la terrasse de la maison, et, ayant tiré l'horoscope du jeune homme, ils virent qu'il était destiné à une grande fortune.

Cette prédiction, qui confirmait toutes les espérances de l'astrologue, fit que le mécanicien se rendit à son avis.

— Et maintenant, dit l'astrologue triomphant, il n'y a plus que deux choses qu'il ne faut pas négliger.

— Lesquelles ? demanda Élias.

— La première, c'est que vous adaptiez à la nuque de votre neveu une robuste tresse de bois qui se combine si bien avec la mâchoire, qu'elle puisse en doubler la force par la pression.

— Rien de plus facile, répondit Élias, et c'est l'a b c de la mécanique.

— La seconde, continua l'astrologue, c'est en arrivant à la résidence de cacher avec soin que nous avons amené avec nous le jeune homme destiné à casser la noix Krakatuk ; car j'ai dans l'idée que, plus il y aura de dents cassées et de mâchoires démontées, en essayant de briser la noisette Krakatuk, plus le roi offrira une précieuse récompense à qui réussira où tant d'autres auront échoué.

— Mon cher ami, répond le mécanicien, vous êtes un homme plein de sens. Allons nous coucher.

Et, à ces mots, ayant quitté la terrasse et étant redescendus dans leur chambre, les deux amis se couchèrent, et, enfonçant leurs bonnets de coton sur leurs oreilles, s'endormirent plus paisiblement qu'ils ne l'avaient encore fait depuis quatorze ans et neuf mois.



Le lendemain, dès le matin, les deux amis descendirent chez Zacharias, et lui firent part de tous les beaux projets qu'ils avaient formés la veille. Or, comme Zacharias ne manquait pas d'ambition, et que, dans son amour-propre paternel, il se flattait que son fils devait être une des plus fortes mâchoires d'Allemagne, il accepta avec enthousiasme la combinaison qui tendait à faire sortir de sa boutique non-seulement la noisette, mais encore le casse-noisette.

Le jeune homme fut plus difficile à décider. Cette tresse qu'on devait lui appliquer à la nuque, en remplacement de la bourse élégante qu'il portait

avec tant de grâce, l'inquiétait surtout particulièrement. Cependant l'astrologue, son oncle et son père, lui firent de si belles promesses, qu'il se décida. En conséquence, comme Jean Drosselmayer s'était mis à l'œuvre à l'instant même, la tresse fut bientôt achevée et vissée solidement à la nuque de ce jeune homme plein d'espérance. Hâtons-nous de dire, pour satisfaire la curiosité de nos lecteurs, que cet appareil ingénieux réussit particulièrement bien, et que, dès le premier jour, notre habile mécanicien obtint les plus brillants résultats sur les noyaux d'abricot les plus durs et sur les noyaux de pêche les plus obstinés.



Ces expériences faites, l'astrologue, le mécanicien et le jeune Drosselmayer se mirent immédiatement en route pour la résidence. Zacharias eût bien voulu les accompagner mais, comme il fallait quelqu'un pour garder sa boutique, cet excellent père se sacrifia et demeura à Nuremberg.



Fin de l'histoire de la princesse Pirlipate.

Le premier soin du mécanicien et de l'astrologue, en arrivant à la cour, fut de laisser le jeune Drosselmayer à l'auberge, et d'aller annoncer au palais qu'après l'avoir cherché inutilement dans les quatre parties du monde, ils avaient enfin trouvé la noix Krakatuk à Nuremberg ; mais de celui qui la devait casser, comme il était convenu entre eux, ils n'en dirent pas un mot.

La joie fut grande au palais. Aussitôt le roi envoya chercher le conseiller intime, surveillant de l'esprit public, lequel avait la haute main sur tous les journaux, et lui ordonna de rédiger pour le Moniteur royal une note officielle que les rédacteurs des autres gazettes seraient forcés de répéter, et qui portait en substance que tous ceux qui se croiraient d'assez bonnes dents pour casser la noisette Krakatuk n'avaient qu'à se présenter au palais, et, l'opération faite, recevraient une récompense considérable.



C'est dans une circonstance pareille seulement qu'on peut apprécier tout ce qu'un royaume contient de mâchoires. Les concurrents étaient en si grand nombre, qu'on fut obligé d'établir un jury présidé par le dentiste de la couronne, lequel examinait les concurrents, pour voir s'ils avaient bien leurs trente-deux dents, et si aucune de ces dents n'était gâtée.



Trois mille cinq cents candidats furent admis à cette première épreuve, qui dura huit jours, et qui n'offrit d'autres résultats qu'un nombre indéfini de dents brisées et de mandibules démisées.

Il fallut donc se décider à faire un second appel. Les gazettes nationales et étrangères furent couvertes de réclames. Le roi offrait la place de président perpétuel de l'Académie et l'ordre de l'Araignée d'or à la mâchoire supérieure qui parviendrait à briser la noisette Krakatuk. On n'avait pas besoin d'être lettré pour concourir.

Cette seconde épreuve fournit cinq mille concurrents. Tous les corps savants d'Europe envoyèrent leurs représentants à cet important congrès. On y remarquait plusieurs membres de l'Académie française, et, entre autres, son secrétaire perpétuel, lequel ne put concourir, à cause de l'absence de ses dents qu'il s'était brisées en essayant de déchirer les œuvres de ses confrères.

Cette seconde épreuve, qui dura quinze jours, fut, hélas ! plus désastreuse encore que la première. Les délégués des sociétés savantes entre autres s'obstinèrent, pour l'honneur du corps auquel ils appartenaient, à vouloir briser la noisette ; mais ils y laissèrent leurs meilleures dents.



Quant à la noixette, sa coquille ne portait pas même la trace des efforts qu'on avait faits pour l'entamer.

Le roi était au désespoir, il résolut de frapper un grand coup, et, comme il n'avait pas de descendant mâle, il fit publier par une troisième insertion dans les gazettes nationales et étrangères que la main de la princesse Pirlipate était accordée et la succession au trône acquise à celui qui briserait la noixette Krakatuk. Le seul article qui fût obligatoire, c'est que cette fois les concurrents devaient être âgés de seize à vingt-quatre ans.

La promesse d'une pareille récompense remua toute l'Allemagne. Les candidats arrivèrent de tous les coins de l'Europe ; et il en serait même venu de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, ainsi que de cette cinquième partie du monde qu'avaient découverte Jean-Élias Drosselmayer et son ami l'astronome, si, le temps ayant été limité, les lecteurs n'eussent judicieusement réfléchi qu'au moment où ils lisaient la susdite annonce, l'épreuve était en train de s'accomplir ou même était déjà accomplie.



Cette fois le mécanicien et l'astrologue pensèrent que le moment était venu de produire le jeune Drosselmayer, car il n'était pas possible au roi d'offrir un prix plus haut que celui qu'il était arrivé à mettre, une récompense plus belle que celle qu'il en était venu à offrir. Seulement, confiants dans le succès, quoique cette fois une foule de princes aux mâchoires royales ou impériales se fussent présentés, ils ne se présentèrent

au bureau des inscriptions (on est libre de confondre avec celui des inscriptions et belles-lettres), qu'au moment où il allait se fermer, de sorte que le nom de Nathaniel Drosselmayer se trouva porté sur la liste le 11,375^e et dernier.

Il en fut de cette fois-ci comme des autres, les 11,374 concurrents de Nathaniel Drosselmayer furent mis hors de combat, et le dix-neuvième jour de l'épreuve, à onze heures trente-cinq minutes du matin, comme la princesse accomplissait sa quinzième année, le nom de Nathaniel Drosselmayer fut appelé.

Le jeune homme se présenta accompagné de ses deux parrains, c'est-à-dire du mécanicien et de l'astrologue. C'était la première fois que ces deux illustres personnages revoyaient la princesse depuis qu'ils avaient quitté son berceau, et, depuis ce temps, il s'était fait de grands changements en elle ; mais, il faut le dire avec notre franchise d'historien, ce n'était point à son avantage : lorsqu'ils la quittèrent, elle n'était qu'affreuse ; depuis ce temps elle était devenue effroyable.

En effet, son corps avait fort grandi, mais sans prendre aucune importance. Aussi ne pouvait-on comprendre comment ces jambes grêles, ces hanches sans force, ce torse tout ratatiné, pouvaient soutenir la monstrueuse tête qu'ils supportaient. Cette tête se composait des mêmes cheveux hérissés, des mêmes yeux verts, de la même bouche immense, du même menton cotonneux que nous avons dit ; seulement, tout cela avait pris quinze ans de plus.



En apercevant ce monstre de laideur, le pauvre Nathaniel frissonna et demanda au mécanicien et à l'astrologue s'ils étaient bien sûrs que l'amande de la noisette Krakatuk dût rendre la beauté à la princesse, attendu que, si elle demeurait dans l'état où elle se trouvait, il était disposé à tenter

l'épreuve pour la gloire de réussir où tant d'autres avaient échoué, mais à laisser l'honneur du mariage et le profit de la succession au trône à qui voudrait bien les accepter ; il va sans dire que le mécanicien et l'astrologue rassurèrent leur filleul, lui affirmant que la noisette une fois cassée, et l'amande une fois mangée, Pirlipate redeviendrait à l'instant même la plus belle princesse de la terre.

Mais si la vue de la princesse Pirlipate avait glacé d'effroi le cœur du pauvre Nathaniel, il faut le dire en l'honneur du pauvre garçon, sa présence à lui avait produit un effet tout contraire sur le cœur sensible de l'héritière de la couronne, et elle n'avait pu s'empêcher de s'écrier en le voyant :

— Oh ! que je voudrais bien que ce fût celui-ci qui cassât la noisette !



— Ce à quoi la surintendante de l'éducation de la princesse répondit :

— Je crois devoir faire observer à Votre Altesse qu'il n'est point d'habitude qu'une jeune et jolie princesse comme vous êtes dise tout haut son opinion en ces sortes de matières.

En effet, Nathaniel était fait pour tourner la tête à toutes les princesses de la terre. Il avait une petite polonaise de velours violet à brandebourgs et à boutons d'or que son oncle lui avait fait faire pour cette occasion solennelle, une culotte pareille, de charmantes petites bottes si bien vernies et si bien collantes qu'on les aurait crues peintes. Il n'y avait que cette malheureuse queue de bois vissée à sa nuque, qui gâtait un peu cet ensemble ; mais, en lui mettant des rallonges, l'oncle Drosselmayer lui avait donné la forme d'un petit manteau et cela pouvait à la rigueur passer pour un caprice de toilette ou pour quelque mode nouvelle que le tailleur de Nathaniel tâchait, vu la circonstance, d'introduire tout doucement à la cour.

Aussi, en voyant entrer le charmant petit jeune homme, ce que la princesse avait eu l'imprudence de dire tout haut, chacune des assistantes se le dit tout bas, et il n'y eut pas une seule personne, pas même le roi et la

reine, qui ne désirât dans le fond de l'âme que Nathaniel sortît vainqueur de l'entreprise dans laquelle il était engagé.



De son côté, le jeune Drosselmayer s'approcha avec une confiance qui redoubla l'espoir qu'on avait en lui. Arrivé devant l'estrade royale, il salua le roi et la reine, puis la princesse Pirlipate, puis les assistants ; après quoi il reçut du grand maître des cérémonies la noisette Krakatuk, la prit délicatement entre l'index et le pouce, comme fait un escamoteur d'une muscade, l'introduisit dans sa bouche, donna un violent coup de poing sur la tresse de bois, et cric, crac, brisa la coquille en plusieurs morceaux.



Puis aussitôt il débarrassa adroitement l'amande des filaments qui y étaient attachés, et la présenta à la princesse, en lui tirant un gratte-pied aussi élégant que respectueux, après quoi il ferma les yeux et commença à

marcher à reculons. Aussitôt la princesse avala l'amande et à l'instant même, ô miracle ! le monstre difforme disparut et fut remplacé par une jeune fille d'une angélique beauté. Son visage semblait tissu de flocons de soie rosés comme les roses, et blancs comme les lis ; ses yeux étaient d'étincelant azur, et ses boucles abondantes formées par des fils d'or retombaient sur ses épaules d'albâtre. Aussitôt les trompettes et les cymbales sonnèrent à tout rompre. Les cris de joie du peuple répondirent au bruit des instruments. Le roi, les ministres, les conseillers et les juges, comme lors de la naissance de Pirlipate, se mirent à danser à cloche-pied, et il fallut jeter de l'eau de Cologne au visage de la reine qui s'était évanouie de ravissement.





Ce grand tumulte troubla fort le jeune Nathaniel Drosselmayer, qui, on se le rappelle, avait encore, pour achever sa mission, à faire les sept pas en arrière ; pourtant il se maîtrisa avec une puissance qui donna les plus hautes espérances pour l'époque où il régnerait à son tour, et il allongea précisément la jambe pour achever son septième pas, quand, tout à coup, la reine des souris perça le plancher, piaulant affreusement, et vint s'élancer entre ses jambes, de sorte qu'au moment où le futur prince royal reposait le pied à terre, il lui appuya le talon en plein sur le corps, ce qui le fit trébucher de telle façon, que peu s'en fallut qu'il ne tombât.

O fatalité ! au même instant le beau jeune homme devint aussi difforme que l'avait été avant lui la princesse : ses jambes s'amincirent, son corps ratatiné pouvait à peine soutenir son énorme et hideuse tête, ses yeux devinrent verts, hagards et à fleur de tête, enfin sa bouche se fendit jusqu'aux oreilles, et sa jolie petite barbe naissante se changea en une substance blanche et molle, que plus tard on reconnut être du coton.



Mais la cause de cet événement en avait été punie en même temps qu'elle le causait. Dame Sourïçonne se tordait sanglante sur le plancher : sa méchanceté n'était donc pas restée impunie. En effet, le jeune Drosselmayer l'avait pressée si violemment contre le plancher avec le talon de sa botte, que la compression avait été mortelle. Aussi, tout en se tordant, dame Sourïçonne criait de toute la force de sa voix agonisante :

Krakatuk ! Krakatuk ! ô noisette si dure !
C'est à toi que je dois le trépas que j'endure.
Hi... hi... hi... hi...
Mais l'avenir me garde une revanche prête :
Mon fils me vengera sur toi, Casse-noisette !
Pi... pi... pi... pi...

Adieu la vie
Trop tôt ravie.
Adieu le ciel,
Coupe de miel.
Adieu le monde,
Source féconde...
Ah ! je me meurs !
Hi ! pi ! pi ! couic ! ! !

Le dernier soupir de dame Sourïçonne n'était peut-être pas très-bien rimé ; mais s'il est permis de faire une faute de versification, c'est, on en conviendra, en rendant le dernier soupir.

Ce dernier soupir rendu, on appela le grand feutrier de la cour, lequel prit dame Sourïçonne par la queue et l'emporta, s'engageant à la réunir aux malheureux débris de sa famille, qui, quinze ans et quelques mois auparavant, avaient été enterrés dans un commun tombeau.



Comme au milieu de tout cela personne que le mécanicien et l'astrologue ne s'était occupé de Nathaniel Drosselmayer, la princesse, qui ignorait l'accident qui était arrivé, ordonna que le jeune héros fût amené devant elle ; car, malgré la semonce de la surintendante de son éducation, elle avait hâte de le remercier. Mais à peine eut-elle aperçu le malheureux Nathaniel, qu'elle cacha sa tête dans ses deux mains, et qu'oubliant le service qu'il lui avait rendu, elle s'écria :

— A la porte ! à la porte ! l'horrible casse-noisette, à la porte ! à la porte ! à la porte !

Aussitôt le grand maréchal du palais prit le pauvre Nathaniel par les épaules et le poussa sur l'escalier.

Le roi, plein de rage de ce qu'on avait osé lui proposer un casse-noisette pour gendre, s'en prit à l'astrologue et au mécanicien, et au lieu de la rente de dix mille thalers et de la lunette d'honneur qu'il devait donner au premier, au lieu de l'épée en diamant du grand ordre royal de l'Araignée d'or et de la redingote jaune qu'il devait donner au second, il les exila hors de son royaume, ne leur donnant que vingt-quatre heures pour en franchir les frontières.



Il fallut obéir. Le mécanicien, l'astrologue, et le jeune Drosselmayer devenu casse-noisette, quittèrent la capitale et traversèrent la frontière. Mais, à la nuit venue, les deux savants consultèrent de nouveau les étoiles et lurent dans la conjonction des astres que, tout contrefait qu'il était, leur filleul n'en deviendrait pas moins prince et roi, s'il n'aimait mieux toutefois rester simple particulier, ce qui serait laissé à son choix ; et cela arriverait quand sa difformité serait disparue ; et sa difformité disparaîtrait quand il aurait commandé en chef un combat, dans lequel serait tué le prince qu'après la mort de ses sept premiers fils dame Sourïçonne avait mis au monde avec sept têtes, et qui était le roi actuel des souris, enfin lorsque, malgré sa laideur, Casse-noisette serait parvenu à se faire aimer d'une jolie dame.

En attendant ces brillantes destinées, Nathaniel Drosselmayer, qui était sorti de la boutique paternelle en qualité de fils unique, y rentra en qualité de casse-noisette.

Il va sans dire que son père ne le reconnut aucunement, et que, lorsqu'il demanda à son frère le mécanicien et à son ami l'astrologue ce qu'était

devenu son fils bien-aimé, les deux illustres personnages répondirent, avec cet aplomb qui caractérise les savants, que le roi et la reine n'avaient pas voulu se séparer du sauveur de la princesse, et que le jeune Nathaniel était resté à la cour comblé de gloire et d'honneur.



Quant au malheureux Casse-noisette qui sentait tout ce que sa position avait de pénible, il ne souffla pas le mot, attendant de l'avenir le changement qui devait s'opérer en lui. Mais cependant nous devons avouer que, malgré la douceur de son caractère et la philosophie de son esprit, il gardait, au fond de son énorme bouche, une de ses plus grosses dents à l'oncle Drosselmayer, qui, l'étant venu chercher au moment où il y pensait le moins, et l'ayant séduit par ses belles promesses, était la seule et unique cause du malheur épouvantable qui lui était arrivé.

Voilà, mes chers enfants, l'histoire de la noisette Krakatuk et de la princesse Pirlipate, telle que la raconta le parrain Drosselmayer à la petite Marie, et vous savez pourquoi l'on dit maintenant d'une chose difficile :

« C'est une dure noisette à casser. »



L'ONCLE ET LE NEVEU

Si quelqu'un de mes jeunes lecteurs ou quelqu'une de mes jeunes lectrices s'est jamais coupé avec du verre, ce qui a dû leur arriver aux uns ou aux autres dans leurs jours de désobéissance, ils doivent savoir par expérience que c'est une coupure particulièrement désagréable en ce qu'elle ne finit pas de guérir. Marie fut donc forcée de passer une semaine entière dans son lit, car il lui prenait des étourdissements aussitôt qu'elle essayait de se lever ; enfin elle se rétablit tout à fait et put sautiller par la chambre comme auparavant.

Ou l'on est injuste envers notre petite héroïne, ou l'on comprendra facilement que sa première visite fut pour l'armoire vitrée : elle présentait un aspect des plus charmants : le carreau cassé avait été remis, et derrière les autres carreaux nettoyés scrupuleusement par mademoiselle Trudchen, apparaissaient neufs, brillants et vernissés, les arbres, les maisons et les poupées de la nouvelle année. Mais, au milieu de tous les trésors de son royaume enfantin, avant toutes choses, ce que Marie aperçut, ce fut son casse-noisette qui lui souriait du second rayon où il était placé, et cela avec des dents en aussi bon état qu'il en avait jamais eu. Tout en contemplant avec bonheur son favori, une pensée qui s'était déjà plus d'une fois présentée à l'esprit de Marie revint lui serrer le cœur. Elle songea que tout ce que parrain Drosselmayer avait raconté était non pas un conte, mais l'histoire véritable des dissensions de Casse-noisette avec feu la reine des souris et son fils le prince régnant : dès lors elle comprenait que Casse-noisette ne pouvait être autre que le jeune Drosselmayer de Nuremberg, l'agréable, mais ensorcelé neveu du parrain ; car, que l'ingénieux mécanicien de la cour du roi, père de Pirlipate, fût autre que le conseiller de médecine Drosselmayer, de ceci elle n'en avait jamais douté du moment où elle l'avait vu dans la narration apparaître avec sa redingote jaune ; et cette conviction s'était encore raffermie, quand elle lui avait successivement vu perdre ses cheveux par un coup de soleil, et son œil par un coup de flèche, ce qui avait nécessité l'invention de l'affreux emplâtre, et l'invention de l'ingénieuse perruque de verre, dont nous avons parlé au commencement de cette histoire.



— Mais pourquoi ton oncle ne t'a-t-il pas secouru, pauvre Casse-noisette ? se disait Marie en face de l'armoire vitrée, et tout en regardant son protégé, et en pensant que du succès de la bataille dépendait le désensorcellement du pauvre petit bonhomme et son élévation au rang de roi du royaume des poupées, si prêtes du reste à subir cette domination que, pendant tout le combat, Marie se le rappelait, les poupées avaient obéi à Casse-noisette comme des soldats à un général ; et cette insouciance du parrain Drosselmayer faisait d'autant plus de peine à Marie, qu'elle était certaine que ces poupées, auxquelles, dans son imagination, elle prêtait le mouvement et la vie, vivaient et remuaient réellement.

Cependant, à la première vue du moins, il n'en était pas ainsi dans l'armoire, car tout y demeurait tranquille et immobile ; mais Marie, plutôt que de renoncer à sa conviction intérieure, attribuait tout cela à l'ensorcellement de la reine des souris et de son fils : elle entra si bien dans ce sentiment, qu'elle continua bientôt, tout en regardant Casse-noisette, de lui dire tout haut ce qu'elle avait commencé de lui dire tout bas.

— Cependant, reprit-elle, quand bien même vous ne seriez pas en état de vous remuer, et empêché par l'enchantement qui vous tient de me dire le moindre petit mot, je sais très-bien, mon cher monsieur Drosselmayer, que vous me comprenez parfaitement, et que vous connaissez à fond mes bonnes intentions à votre égard ; comptez donc sur mon appui si vous en avez besoin. En attendant, soyez tranquille ; je vais bien prier votre oncle de venir à votre aide, et il est si adroit, qu'il faut espérer que, pour peu qu'il vous aime un peu, il vous secourra.

Malgré l'éloquence de ce discours, Casse-noisette ne bougea point ; mais il sembla à Marie qu'un soupir passa tout doucement à travers l'armoire vitrée, dont les glaces se mirent à résonner bien bas, mais d'une façon si miraculeusement tendre, qu'il semblait à Marie qu'une voix douce comme

une petite clochette d'argent disait : « Chère petite Marie, mon ange gardien, je serai à toi, Marie à moi. »

Et à ces paroles mystérieusement entendues, Marie, à travers le frisson qui courut par tout son corps, sentit un bien-être singulier s'emparer d'elle.

Cependant le crépuscule était arrivé. Le président entra avec le conseiller de médecine Drosselmayer. Au bout d'un instant, mademoiselle Trudchen avait préparé la table à thé, et toute la famille était rangée autour de la table, causant gaiement. Quant à Marie, elle avait été chercher son petit fauteuil, et s'était assise silencieusement aux pieds du parrain Drosselmayer ; alors dans un moment où tout le monde faisait silence, elle leva ses grands yeux bleus sur le conseiller de médecine, et le regardant fixement au visage :



— Je sais maintenant, dit-elle, cher parrain Drosselmayer, que mon casse-noisette est ton neveu le jeune Drosselmayer de Nuremberg. Il est devenu prince et roi du royaume des poupées, comme l'avait si bien prédit ton compagnon l'astrologue ; mais tu sais bien qu'il est en guerre ouverte et acharnée avec le roi des souris. Voyons, cher parrain Drosselmayer, pourquoi n'es-tu pas venu à son aide quand tu étais en chouette à cheval sur la pendule ? et maintenant encore pourquoi l'abandonnes-tu ?

Et à ces mots, Marie raconta de nouveau, au milieu des éclats de rire de son père, de sa mère et de mademoiselle Trudchen, toute cette fameuse bataille dont elle avait été spectatrice. Il n'y eut que Fritz et le parrain Drosselmayer qui ne sourcillèrent point.

— Mais où donc, dit le parrain, cette petite fille va-t-elle chercher toutes les sottises qui lui passent par l'esprit ?

— Elle a l'imagination très-vive, répondit sa mère, et au fond ce ne sont que des rêves et des visions occasionnés par sa fièvre.

— Et la preuve, dit Fritz, c'est qu'elle raconte que mes hussards rouges ont pris la fuite, ce qui ne saurait être vrai, à moins qu'ils ne soient d'abominables poltrons, auquel cas, sapristi ! ils ne risqueraient rien, et je les bousculerais d'une belle façon !

Mais tout en souriant singulièrement, le parrain Drosselmayer prit la petite Marie sur ses genoux, et lui dit avec plus de douceur qu'auparavant :

— Chère enfant, tu ne sais pas dans quelle voie tu t'engages en prenant aussi chaudement les intérêts de Casse-noisette ; tu auras beaucoup à souffrir si tu continues à prendre ainsi parti pour le pauvre disgracié ; car le roi des souris, qui le tient pour le meurtrier de sa mère, le Poursuivra par tous les moyens possibles. Mais, en tout cas, ce n'est pas moi, entends-tu bien, c'est toi seule qui peux le sauver : sois ferme et fidèle, et tout ira bien.

Ni Marie, ni personne ne comprit rien au discours du Parrain ; il y a plus, ce discours parut même si étrange au président, qu'il prit sans souffler mot la main du conseiller de médecine, et après lui avoir tâté le pouls :

— Mon bon ami, lui dit-il comme Bartholo à Basile, vous avez une grande fièvre, et je vous conseille d'aller vous coucher.



LA CAPITALE

Pendant la nuit qui suivit la scène que nous venons de raconter, comme la lune brillant de tout son éclat faisait glisser un rayon lumineux entre les rideaux mal joints de la chambre, et que près de sa mère dormait la petite Marie, celle-ci fut réveillée par un bruit qui semblait venir du coin de la chambre, mêlé de sifflements aigus et de piaulements prolongés.

— Hélas ! s'écria Marie, qui reconnut ce bruit pour l'avoir entendu pendant la fameuse soirée de la bataille ; hélas ! voilà les souris qui reviennent. Maman, maman, maman ! Mais quelques efforts qu'elle fit, sa voix s'éteignit dans sa bouche : elle essaya de se sauver, mais elle ne put remuer ni bras ni jambes, et resta comme clouée dans son lit ; alors en tournant ses yeux effrayés vers le coin de la chambre, où l'on entendait le bruit, elle vit le roi des souris qui se grattait un passage à travers le mur, passant, par le trou qui allait s'élargissant, d'abord une de ses têtes, puis deux, puis trois, puis enfin ses sept têtes ayant chacune sa couronne, et qui, après avoir fait plusieurs tours dans la chambre, comme un vainqueur qui prend possession de sa conquête, s'élança d'un seul bond sur la table qui était placée à côté du lit de la petite Marie. Arrivé là, il la regarda de ses yeux brillants comme des escarboucles, sifflotant et grinçant des dents, tout en disant : — Hi, hi, hi ; il faut que tu me donnes tes dragées et tes massepains, petite fille, ou sinon, je dévorerai ton ami Casse-noisette.



Puis, après avoir fait cette menace, il s'enfuit de la chambre par le même trou qu'il avait fait pour entrer.

Marie était si effrayée de cette terrible apparition, que le lendemain elle se réveilla toute pâle et le cœur tout serré, et cela avec d'autant plus de raison, qu'elle n'osait raconter, de peur qu'on se moquât d'elle, ce qui lui était arrivé pendant la nuit. Vingt fois le récit lui vint sur les lèvres, soit vis-à-vis de sa mère, soit vis-à-vis de Fritz ; mais elle s'arrêta, toujours convaincue que ni l'un ni l'autre ne la voudrait croire ; seulement ce qui lui parut le plus clair dans tout cela, c'est qu'il lui fallait sacrifier au salut de Casse-noisette ses dragées et ses massepains ; en conséquence elle déposa, le soir du même jour, tout ce qu'elle en possédait sur le bord de l'armoire.



Le lendemain la présidente dit : En vérité, je ne sais pas d'où viennent les souris qui ont tout à coup fait irruption chez nous ; mais regarde, ma pauvre Marie, continua-t-elle en amenant la petite fille au salon, ces méchantes bêtes ont dévoré toutes les sucreries. La présidente faisait une erreur, c'était gâté qu'elle aurait dû dire ; car ce gourmand de roi des souris, tout en ne trouvant pas les massepains de son goût, les avait tellement grignotés, qu'on fut obligé de les jeter.

Au reste, comme ce n'était pas non plus les bonbons que Marie préférait, elle n'eut pas un bien vif regret du sacrifice qu'avait exigé d'elle le roi des souris ; et croyant qu'il se contenterait de cette première contribution dont il l'avait frappée, elle fut fort satisfaite de penser qu'elle avait sauvé Casse-noisette à si bon marché.

Malheureusement sa satisfaction ne fut pas longue ; la nuit suivante elle se réveilla en entendant piauler et siffloter à ses oreilles.

Hélas ! c'était encore le roi des souris, dont les yeux étincelaient plus horriblement que la nuit précédente, et qui, de sa même voix entremêlée de sifflements et de piaulements, lui dit :

— Il faut que tu me donnes tes poupées en sucre et en biscuit, petite fillette, ou sinon je dévorerais ton ami Casse-noisette.

Et là-dessus le roi des souris s'en alla tout en sautillant, et disparut par son trou.

Le lendemain Marie, fort affligée, s'en alla droit à l'armoire vitrée, et, arrivée là, elle jeta un regard mélancolique sur ses poupées en sucre et en biscuit ; et certes, sa douleur était bien naturelle, car jamais on n'avait vu plus friandes petites figures que celles que possédait la petite Marie.

— Hélas ! dit-elle en se tournant vers le casse-noisette, cher monsieur Drosselmayer, que ne ferais-je pas pour vous sauver ! Mais cependant, vous

en conviendrez, ce qu'on exige de moi est bien dur.

Mais, à ces paroles, Casse-noisette prit un air si lamentable, que Marie, qui croyait toujours voir les mâchoires du roi des souris s'ouvrir pour le dévorer, résolut de faire encore ce sacrifice pour sauver le malheureux jeune homme. Le soir même, elle mit donc les poupées de sucre et de biscuit sur le bord de l'armoire, comme la veille elle avait mis les dragées et les massepains : baisant cependant, en manière d'adieu, l'un après l'autre, ses bergers, ses bergères et leurs moutons, cachant derrière toute la troupe un petit enfant aux joues arrondies, qu'elle aimait tout particulièrement.



— Ah ! c'est trop fort, s'écria le lendemain la présidente, il faut décidément que d'affreuses souris aient établi leurs domiciles dans l'armoire vitrée, car toutes les poupées de la pauvre Marie sont dévorées.

A cette nouvelle, de grosses larmes sortirent des yeux de Marie ; mais presque aussitôt elles se séchèrent et firent place à un doux sourire, car intérieurement elle se disait : Qu'importent bergers, bergères et moutons, puisque Casse-noisette est sauvé !

— Mais, dit Fritz, qui avait assisté d'un air réfléchi à toute la conversation, je te rappellerai, petite maman, que le boulanger a un excellent conseiller de légation gris, que l'on pourrait envoyer chercher, et qui mettra bientôt fin à tout ceci en croquant les souris les unes après les

autres, et après les souris dame Sourisonne elle-même, et le roi des souris comme madame sa mère.



— Oui, répondit la présidente, mais ton conseiller de légation, en sautant sur les tables et les cheminées, me mettra en morceaux mes tasses et mes verres.

— Ah ! ouiche ! dit Fritz, il n’y a pas de danger ; le conseiller de légation du boulanger est un gaillard trop adroit pour commettre de pareilles bévues, et je voudrais bien pouvoir marcher sur le bord des gouttières et sur la crête des toits avec autant d’adresse et de solidité que lui.

— Pas de chats dans la maison ! pas de chats ici ! s’écria la présidente, qui ne pouvait pas les souffrir.

— Mais, dit le président, attiré par le bruit, il y a quelque chose de bon à prendre dans ce qu’a dit M. Fritz ; ce serait, au lieu d’un chat, d’employer des souricières.

— Pardieu ! s’écria Fritz, cela tombe à merveille, que c’est parrain Drosselmayer qui les a inventées.

Tout le monde se mit à rire, et comme, après perquisitions faites dans la maison, il fut reconnu qu’il n’y existait aucun instrument de ce genre, on envoya chercher une excellente souricière chez parrain Drosselmayer, laquelle fut amorcée d’un morceau de lard, et tendue à l’endroit même où les souris avaient fait un si grand dégât la nuit précédente.



Marie se coucha donc dans l'espoir que le lendemain le roi des souris se trouverait pris dans la boîte, où ne pouvait manquer de le conduire sa gourmandise. Mais vers les onze heures du soir, et comme elle était dans son premier sommeil, elle fut réveillée par quelque chose de froid et de velu qui sautillait sur ses bras et sur son visage ; puis, au même instant, ce piaulement et ce sifflement qu'elle connaissait si bien retentit à ses oreilles. L'affreux roi des souris était là sur son traversin, les yeux scintillant d'une flamme sanglante, et ses sept gueules ouvertes, comme s'il était prêt à dévorer la pauvre Marie.

— Je m'en moque, je m'en moque, disait le roi des souris, je n'irai pas dans la petite maison, et ton lard ne me tente pas : je ne serai pas pris ! je m'en moque. Mais il faut que tu me donnes tes livres d'images et ta petite robe de soie ; autrement, prends-y garde, je dévorerai ton Casse-noisette.

On comprend qu'après une telle exigence, Marie s'éveilla le lendemain l'âme pleine de douleur et les yeux pleins de larmes. Aussi sa mère ne lui apprit-elle rien de nouveau lorsqu'elle lui dit que la souricière avait été inutile et que le roi des souris s'était douté de quelque piège. Alors, comme la présidente sortait pour veiller aux apprêts du déjeuner, Marie entra dans le salon, et s'avançant en sanglotant vers l'armoire vitrée :

— Hélas ! mon bon et cher monsieur Drosselmayer, dit-elle, où donc cela s'arrêtera-t-il ? Quand j'aurai donné au roi des souris mes jolis livres d'images à déchirer, et ma belle petite robe de soie, dont l'enfant Jésus m'a fait cadeau le jour de Noël, à mettre en morceaux, il ne sera pas content encore, et tous les jours m'en demandera davantage ; si bien que lorsque je n'aurai plus rien à lui donner, peut-être me dévorera-t-il à votre place. Hélas ! pauvre enfant que je suis, que dois-je donc faire, mon bon et cher monsieur Drosselmayer, que dois-je donc faire ?

Et tout en pleurant, et tout en se lamentant ainsi, Marie s'aperçut que Casse-noisette avait au coup une tache de sang. Du jour où Marie avait appris que son protégé était le fils du marchand de joujoux et le neveu du conseiller de médecine, elle avait cessé de le porter dans ses bras, et ne l'avait plus ni caressé ni embrassé, et sa timidité à son égard était si grande, qu'elle n'avait pas même osé le toucher du bout du doigt. Mais en ce moment voyant qu'il était blessé, et craignant que sa blessure ne fût dangereuse, elle le sortit doucement de l'armoire, et se mit à essuyer avec son mouchoir la tache de sang qu'il avait au cou. Mais quel fut son étonnement lorsqu'elle sentit tout à coup que Casse-noisette commençait à

se remuer dans sa main ! Elle le reposa vivement sur son rayon ; alors sa bouche s'agita de droite et de gauche, ce qui la fit paraître plus grande encore, et, à force de mouvements, finit à grand'peine par articuler ces mots :



— Ah ! très-chère demoiselle Silberhaus, excellente amie à moi, que ne vous dois-je pas, et que de remerciements n'ai-je pas à vous faire ! Ne sacrifiez donc pas pour moi vos livres d'images et votre robe de soie ; procurez-moi seulement une épée, mais une bonne épée, et je me charge du reste.

Casse-noisette voulait en dire plus long encore, mais ses paroles devinrent inintelligibles, sa voix s'éteignit tout à fait, et ses yeux, un moment animés par l'expression de la plus douce mélancolie, devinrent immobiles et atones. Marie n'éprouva aucune terreur ; au contraire, elle sauta de joie, car elle était bien heureuse de pouvoir sauver Casse-noisette, sans avoir à lui faire le sacrifice de ses livres d'images et de sa robe de soie. Une seule chose l'inquiétait, c'était de savoir où elle trouverait cette bonne épée que demandait le petit bonhomme ; Marie résolut alors de s'ouvrir de son embarras à Fritz, qu'à part sa forfanterie elle savait être un obligeant garçon. Elle l'amena donc devant l'armoire vitrée, lui raconta tout ce qui lui était arrivé avec Casse-noisette et le roi des souris, et finit par lui exposer le genre de service qu'elle attendait de lui. La seule chose qui impressionna Fritz dans ce récit fut d'apprendre que bien réellement ses hussards avaient manqué de cœur au plus fort de la bataille ; aussi, demanda-t-il à Marie si l'accusation était bien vraie, et comme il savait la petite fille incapable de mentir, sur son affirmation, il s'élança vers l'armoire, et fit à ses hussards un discours qui parut leur inspirer une grande honte. Mais ce ne fut pas tout ; pour punir tout le régiment dans la personne de ses chefs, il dégrada les uns après les autres tous les officiers, et défendit expressément aux

trompettes de jouer pendant un an la marche des Hussards de la Carde, puis se retournant vers Marie :



— Quant à Casse-noisette, dit-il, qui me paraît un brave garçon, je crois que j'ai son affaire : comme j'ai mis hier à la réforme, avec sa pension, bien entendu, un vieux major de cuirassiers qui avait fini son temps de service, je présume qu'il n'a plus besoin de son sabre, lequel était une excellente lame. Restait à trouver le major ; on se mit à sa recherche, et on le découvrit mangeant la pension que Fritz lui avait faite, dans une petite auberge perdue au coin le plus reculé du troisième rayon de l'armoire. Comme l'avait pensé Fritz, il ne fit aucune difficulté de rendre son sabre, qui lui était devenu inutile, et qui fut à l'instant même passé au cou de Casse-noisette.



La frayeur qu'éprouvait Marie l'empêcha de s'endormir la nuit suivante ; aussi était-elle si bien éveillée, qu'elle entendit sonner les douze coups de l'horloge du salon. A peine la vibration du dernier coup eut-elle cessé, que de singulières rumeurs retentirent du côté de l'armoire, et qu'on entendit un grand cliquetis d'épées, comme si deux adversaires acharnés en venaient aux mains. Tout à coup l'un des deux combattants fit couic !

— Le roi des souris ! s'écria Marie, pleine de joie et de terreur à la fois. Rien ne bougea d'abord, mais bientôt on frappa doucement, bien doucement à la porte, et une petite voix flûtée fit entendre ces paroles :

— Bien chère demoiselle Silberhaus, j'apporte une joyeuse nouvelle, ouvrez-moi donc, je vous en supplie.

Marie reconnut la voix du jeune Drosselmayer ; elle passa en toute hâte sa petite robe et ouvrit lestement la porte. Casse-noisette était là, tenant son sabre sanglant dans sa main droite, et une bougie dans sa main gauche. Aussitôt qu'il aperçut Marie, il fléchit le genou devant elle et dit :



— C'est vous seule, ô madame, qui m'avez animé du courage chevaleresque que je viens de déployer, et qui avez donné à mon bras la force de combattre l'insolent qui osa vous menacer : ce misérable roi des souris est là, baigné dans son sang. Voulez-vous, ô madame, ne pas dédaigner les trophées de la victoire, offerts de la main d'un chevalier qui vous sera dévoué jusqu'à la mort ? Et, en disant cela, Casse-noisette tira de son bras gauche les sept couronnes d'or du roi des souris qu'il y avait passées en guise de bracelets, et les offrit à Marie qui les accepta avec joie. Alors Casse-noisette, encouragé par cette bienveillance, se releva et continua ainsi :



— Ah ! ma chère demoiselle Silberhaus, maintenant que j’ai vaincu mon ennemi, quelles admirables choses ne pourrais-je pas vous faire voir si vous aviez la condescendance de m’accompagner seulement pendant quelques pas ! Oh ! faites-le, faites-le, ma chère demoiselle, je vous en supplie !

Marie n’hésita pas un instant à suivre Casse-noisette, sachant combien elle avait de droits à sa reconnaissance, et étant bien certaine qu’il ne pouvait avoir aucun mauvais dessein sur elle.

— Je vous suivrais, dit-elle, mon cher monsieur Drosselmayer, mais il ne faut pas que ce soit bien loin, ni que le voyage dure bien longtemps, car je n’ai pas encore suffisamment dormi.

— Je choisirai donc, dit Casse-noisette, le chemin le plus court, quoiqu’il soit le plus difficile. Et à ces mots il marcha devant, et Marie le suivit.



LE ROYAUME DES POUPÉES

Tous deux arrivèrent bientôt devant une vieille et immense armoire située dans un corridor tout près de la porte, et qui servait de garde-robe. Là, Casse-noisette s’arrêta, et Marie remarqua, à son grand étonnement, que les battants de l’armoire, ordinairement si bien fermés, étaient tout grands ouverts, de façon qu’elle voyait à merveille la pelisse de voyage de son père qui était en peau de renard et qui se trouvait suspendue en avant de tous les autres habits. Casse-noisette grimpa fort adroitement le long des lisières, et, en s’aidant des brandebourgs jusqu’à ce qu’il pût atteindre à la grande houppe qui, attachée par une grosse ganse retombait sur le dos de cette pelisse, Casse-noisette en tira aussitôt un charmant escalier de bois de cèdre, qu’il dressa de façon que sa base touchât la terre et que son extrémité supérieure se perdît dans la manche de la pelisse.

— Et maintenant, ma chère demoiselle, lui dit Casse-noisette, ayez la bonté de me donner la main et de monter avec moi. Marie obéit, et à peine eut-elle regardé par la manche, qu'une étincelante lumière brilla devant elle, et qu'elle se trouva tout d'un coup transportée au milieu d'une prairie embaumée, et qui scintillait comme si elle eût été toute parsemée de pierres précieuses.

— O mon Dieu ! s'écria Marie tout éblouie, où sommes-nous donc, mon cher monsieur Drosselmayer ?

— Nous sommes dans la plaine du sucre candi, mademoiselle ; mais nous ne nous y arrêterons pas, si vous le voulez bien, et nous allons tout de suite passer par cette porte.

Alors seulement Marie aperçut en levant les yeux une admirable porte par laquelle on sortait de la prairie. Elle semblait être construite de marbre blanc, de marbre rouge et de marbre brun ; mais quand Marie se rapprocha, elle vit que toute cette porte n'était formée que de conserves à la fleur d'orange, de pralines et de raisin de Corinthe, c'est pourquoi, à ce que lui apprit Casse-noisette, cette porte était appelée la porte des pralines.

Cette porte donnait sur une grande galerie supportée par des colonnes en sucre d'orge, sur laquelle galerie six singes vêtus de rouge faisaient une musique, sinon des plus mélodieuses, du moins des plus originales. Marie avait tant de hâte d'arriver, qu'elle ne s'apercevait même pas qu'elle marchait sur un pavé de pistaches et de macarons qu'elle prenait tout bonnement pour du marbre. Enfin, elle atteignit le bout de la galerie, et à peine fut-elle en plein air, qu'elle se trouva environnée des plus délicieux parfums, lesquels s'échappaient d'une charmante petite forêt qui s'ouvrait devant elle. Cette forêt, qui eût été sombre sans la quantité de lumières qu'elle contenait, était éclairée d'une façon si resplendissante, qu'on distinguait parfaitement les fruits d'or et d'argent qui étaient suspendus aux branches ornées de rubans et de bouquets et pareilles à de joyeux mariés.



— O mon cher monsieur Drosselmayer ! s'écria Marie, quel est ce charmant endroit, je vous prie ?

— Nous sommes dans la forêt de Noël, mademoiselle, dit Casse-noisette, et c'est ici qu'on vient chercher les arbres auxquels l'enfant Jésus suspend ses présents.

— Oh ! continua Marie, ne pourrais-je donc pas m'arrêter ici un instant ? On y est si bien et il y sent si bon !

Aussitôt Casse-noisette frappa entre ses deux mains, et plusieurs bergers et bergères, chasseurs et chasseresses sortirent de la forêt, si délicats et si blancs, qu'ils semblaient de sucre raffiné. Ils apportaient un charmant fauteuil de chocolat incrusté d'angélique, sur lequel ils disposèrent un coussin de jujube, et invitèrent fort poliment Marie à s'y asseoir. A peine y fut-elle, que, comme cela se pratique dans les opéras, les bergers et les bergères, les chasseurs et les chasseresses prirent leurs positions, et commencèrent à danser un charmant ballet accompagné de cors, dans lesquels les chasseurs soufflaient d'une façon très-mâle, ce qui colora leur visage de manière que leurs joues semblaient faites de conserves de roses. Puis, le pas fini, ils disparurent tous dans un buisson.





— Pardonnez-moi, chère demoiselle Silberhaus, dit alors Casse-noisette en tendant la main à Marie, pardonnez-moi de vous avoir offert un si chétif ballet, mais ces marauds-là ne savent que répéter éternellement le même pas qu'ils ont déjà fait cent fois. Quant aux chasseurs, ils ont soufflé dans leurs cors comme des fainéants, et je vous réponds qu'ils auront affaire à moi. Mais laissons là ces drôles, et continuons la promenade, si elle vous plaît.

— J'ai cependant trouvé tout cela bien charmant, dit Marie, se rendant à l'invitation de Casse-noisette, et il me semble, mon cher monsieur Drosselmayer, que vous êtes injuste pour nos petits danseurs.

Casse-noisette fit une moue qui voulait dire : « Nous Verrons, et votre indulgence leur sera comptée. » Puis ils continuèrent leur chemin, et arrivèrent sur les bords d'une rivière qui semblait exhaler tous les parfums qui embaumaient l'air.

— Ceci, dit Casse-noisette sans même attendre que Marie l'interrogât, est la rivière Orange. C'est une des plus petites du royaume ; car, excepté sa bonne odeur, elle ne Peut être comparée au fleuve Limonade, qui se jette dans la mer du Midi qu'on appelle la mer de Punch, ni au lac Orgeat, qui se jette dans la mer du Nord qu'on appelle la mer de Lait d'amandes.

Non loin de là était un petit village dans lequel les maisons, les églises, le presbytère du curé, tout enfin était brun ; seulement les toits en étaient dorés, et les murailles resplendissaient incrustées de petits bonbons roses, bleus et blancs.

— Ceci est le village de Massepains, dit Casse-noisette ; c'est un gentil bourg, comme vous voyez, situé sur le ruisseau du Miel. Les habitants en sont assez agréables à voir, seulement on les trouve sans cesse de mauvaise humeur, attendu qu'ils ont toujours mal aux dents. Mais, chère demoiselle Silberhaus, continua Casse-noisette, ne nous arrêtons pas, je vous prie, à visiter tous les villages et toutes les petites villes de ce royaume. A la capitale ! à la capitale !

Casse-noisette s'avança alors tenant toujours Marie par la main, mais plus lestement qu'il ne l'avait fait encore ; car Marie, pleine de curiosité, marchait côte à côte près de lui, légère comme un oiseau. Enfin, au bout de quelque temps, un parfum de rose se répandit dans l'air, et tout, autour d'eux, prit une couleur rose. Marie remarqua que c'était l'odeur et le reflet d'un fleuve d'essence de roses qui roulait ses petits flots avec une charmante mélodie. Sur les eaux parfumés, des cygnes d'argent, ayant au cou des colliers d'or, glissaient lentement en chantant entre eux les plus délicieuses chansons, à ce point que cette harmonie, qui les réjouissait fort à ce qu'il paraît, faisait sautiller autour d'eux des poissons de diamant.

— Ah ! s'écria Marie, voilà le joli fleuve que parrain Drosselmayer voulait me faire à Noël, et moi, je suis la petite fille qui caressait les cygnes.

LE VOYAGE

Casse-noisette frappa encore une fois dans ses deux mains : alors le fleuve d'essence de roses se gonfla visiblement, et de ses flots agités sortit un char de coquillage couvert de pierreries étincelantes au soleil, et traîné par des dauphins d'or. Douze charmants petits Mores, avec des bonnets en écailles de dorades et des habits de plumes de colibris, sautèrent sur le rivage, et portèrent doucement Marie d'abord, et ensuite Casse-noisette, dans le char, qui se mit à cheminer sur l'eau.



C'était, il faut l'avouer, une ravissante chose, et qui pourrait se comparer au voyage de Cléopâtre remontant le Sidnus, que de voir Marie sur son char

de coquillage, embaumé de parfums, flottant sur des vagues d'essence de roses, s'avancant traînée par ses dauphins d'or, qui relevaient la tête, et lançaient en l'air des gerbes brillantes de cristal rosé qui retombaient en pluie diaprée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Enfin, pour que la joie pénétrât par tous les sens, une douce harmonie commençait de retentir, et l'on entendait de petites voix argentines qui chantaient :

« Qui donc vogue ainsi sur le fleuve d'essence de roses, est-ce la fée Mab ou la reine Titania ? Répondez, petits poissons, qui scintillez sous les vagues, pareils à des éclairs liquides ; répondez, cygnes gracieux, qui glissez à la surface de l'eau ; répondez, oiseaux aux vives couleurs, qui traversez l'air comme des fleurs volantes. »

Et pendant ce temps les douze petits Mores, qui avaient sauté derrière le char de coquillage, secouaient en cadence leurs petits parasols garnis de sonnettes, à l'ombre desquels ils abritaient Marie, tandis que celle-ci, penchée sur les flots, souriait au charmant visage qui lui souriait dans chaque vague qui passait devant elle.



Ce fut ainsi qu'elle traversa le fleuve d'essence de roses et s'approcha de la rive opposée. Puis, lorsqu'elle n'en fut plus qu'à la longueur d'une rame, les douzes Mores sautèrent les uns à l'eau, les autres sur le rivage, et, faisant la chaîne, ils portèrent, sur un tapis d'angélique tout parsemé de pastilles de menthe, Marie et Casse-noisette.

Restait à traverser un petit bosquet, plus joli peut-être encore que la forêt de Noël, tant chaque arbre brillait et étincelait de sa propre essence. Mais ce qu'il y avait de remarquable surtout, c'étaient les fruits pendus aux branches, et qui n'étaient pas seulement d'une couleur et d'une transparence

singulière, les uns jaunes comme des topazes, les autres rouges comme des rubis, mais encore d'un parfum étrange.

Nous sommes dans le bois des confitures, dit Casse-noisette, et au delà de cette lisière est la capitale.

Et, en effet, Marie écarta les dernières branches, et resta stupéfaite en voyant l'étendue, la magnificence et l'originalité de la ville, qui s'élevait devant elle sur une Pelouse de fleurs. Non-seulement les murs et les clochers resplendissaient des plus vives couleurs, mais encore pour la forme des bâtiments il n'y avait point à espérer d'en rencontrer de pareils sur la terre. Quant aux remparts et aux portes, ils étaient entièrement construits avec des fruits glacés qui brillaient au soleil de leur propre couleur, rendue plus brillante encore par le sucre cristallisé qui les recouvrait. A la porte principale, et qui fut celle par laquelle ils firent leur entrée, des soldats d'argent leur présentèrent les armes, et un petit homme, enveloppé d'une robe de chambre de brocart d'or, se jeta au cou de Casse-noisette en lui disant :



— Oh ! cher prince ! vous voilà donc enfin ! Soyez le bienvenu à Confiturembourg.

Marie s'étonna un peu du titre pompeux qu'on donnait à Casse-noisette, mais elle fut bientôt distraite de son étonnement par une rumeur formée d'une telle quantité de voix, qui jacassaient en même temps, qu'elle demanda à Casse-noisette s'il y avait dans la capitale du royaume des poupées quelque émeute ou quelque fête.

— Il n'y a rien de tout cela, chère demoiselle Silberhaus, répondit Casse-noisette ; mais Confiturembourg est Une ville joyeuse et peuplée qui fait grand bruit à la surface de la terre ; et cela se passe tous les jours, comme

vous allez le voir pour aujourd'hui ; seulement donnez-vous la peine d'avancer, voilà tout ce que je vous demande.

Marie, poussée à la fois par sa propre curiosité et par l'invitation si polie de Casse-noisette, hâta sa marche, et se trouva bientôt sur la place du grand marché, qui avait un des plus magnifiques aspects qui se pût voir. Toutes les maisons d'alentour étaient en sucreries, montées à jour, avec galeries sur galeries ; et au milieu de la place s'élevait, en forme d'obélisque, une gigantesque brioche, du milieu de laquelle s'élançaient quatre fontaines de limonade, d'orangeade, d'orgeat et de sirop de groseille. Quant aux bassins, ils étaient remplis d'une crème si fouettée et si appétissante, que beaucoup de gens très-bien mis, et qui paraissaient on ne peut plus comme il faut, en mangeaient publiquement à la cuiller. Mais ce qu'il y avait de plus agréable et de plus récréatif à la vue, c'étaient de charmantes petites gens qui se coudoyaient et se promenaient par milliers, bras dessus, bras dessous, riant, chantant et causant à pleine voix, ce qui occasionnait ce joyeux tumulte que Marie avait entendu. Il y avait là, outre les habitants de la capitale, des hommes de tous les pays, Arméniens, Juifs, Grecs, Tyroliens, officiers, soldats, prédicateurs, capucins, bergers et polichinelles, enfin toute espèce de gens, de bateleurs et de sauteurs comme on en rencontre dans le monde.



Bientôt le tumulte redoubla à l'entrée d'une rue qui donnait sur la place, et le peuple s'écarta pour laisser passer un cortège. C'était le Grand Mogol qui se faisait porter sur un palanquin, accompagné de quatre-vingt-treize grands de son royaume et sept cents esclaves ; mais, en ce moment même, il se trouva, par hasard, que par la rue parallèle arriva le Grand Sultan à cheval, lequel était accompagné de trois cents janissaires. Les deux souverains avaient toujours été quelque peu rivaux, et par conséquent ennemis, ce qui faisait que les gens de leurs suites se rencontraient rarement sans que cette rencontre amenât quelque rixe. Ce fut bien autre chose, on le comprendra facilement, quand ces deux puissants monarques se trouvèrent en face l'un de l'autre ; d'abord ce fut une confusion du milieu de laquelle essayèrent de se tirer les gens du pays ; mais bientôt on entendit des cris de fureur et de désespoir : un jardinier qui se sauvait avait abattu avec le manche de sa bêche la tête d'un brahmine fort considéré dans sa caste, et le Grand Sultan lui-même avait été renversé de son cheval par un polichinelle alarmé qui avait passé entre les jambes de son quadrupède ; le brouhaha allait donc en augmentant quand l'homme à la robe de chambre de brocart, qui à la porte de la ville avait salué Casse-noisette du titre de prince, grimpa d'un seul élan tout en haut de la brioche, et, ayant sonné trois fois d'une cloche claire, bruyante et argentine, s'écria trois fois :

— Confiseur, confiseur, confiseur !

Aussitôt le tumulte s'apaisa, les deux cortèges embrouillés se débrouillèrent, on brossa le Grand Sultan qui était couvert de poussière, on remit la tête au brahmine, en lui recommandant de ne pas éternuer de trois jours, de peur qu'elle ne se décollât, puis, le calme rétabli, les allures joyeuses recommencèrent, et chacun revint puiser de la limonade, de l'orangeade et du sirop de groseille à la fontaine, et manger de la crème à pleines cuillers dans ses bassins.





— Mais, mon cher monsieur Drosselmayer, dit Marie, quelle est donc la cause de l'influence exercée sur ce petit Peuple par ce mot trois fois répété : Confiseur, confiseur, confiseur ?

— Il faut vous dire, mademoiselle, répondit Casse-noisette, que le peuple de Confiturembourg croit par expérience, à la métempsycose, et est soumis à l'influence supérieure d'un principe appelé Confiseur, lequel principe lui donne, selon son caprice et en le soumettant à une cuisson plus ou moins prolongée, la forme qui lui plaît. Or, comme chacun croit toujours sa forme la meilleure, il n'y a jamais personne qui se soucie d'en changer ; voilà d'où vient l'influence magique de ce mot, confiseur, sur les Confiturembourgeois, et comment ce mot, prononcé par le bourgmestre, suffit pour apaiser le plus grand tumulte, comme vous venez de le voir ; chacun, à l'instant même, oublie les choses terrestres, les côtes enfoncées et les bosses à la tête ; puis, rentrant en lui-même, se dit : Mon Dieu ! qu'est-ce que l'homme, et que ne peut-il pas devenir !

Tout en causant ainsi, on était arrivé en face d'un palais, répandant une lueur rose, et surmonté de cent tourelles élégantes et aériennes ; les murs en étaient parsemés de bouquets de violettes, de narcisses, de tulipes et de jasmins qui rehaussaient de leurs couleurs variées le fond rosé sur lequel il se détachait. La grande coupole du milieu était parsemée de milliers d'étoiles d'or et d'argent.

— O mon Dieu, s'écria Marie, quel est donc ce merveilleux édifice ?



— C'est le palais des Massepains, répondit Casse-noisette, c'est-à-dire l'un des monuments les plus remarquables de la capitale du royaume des poupées.

Cependant, toute perdue qu'elle était dans son admiration contemplative, Marie ne s'en aperçut pas moins que la toiture d'une des grandes tours manquait entièrement, et que des petits bonshommes de pain d'épice, montés sur un échafaudage de cannelle, étaient occupés à la rétablir. Elle allait questionner Casse-noisette sur cet accident, lorsque, prévenant son intention :

— Hélas ! dit-il, il y a peu de temps que ce palais a été menacé de grandes dégradations, si ce n'est d'une ruine entière. Le géant Bouche Friande mordit légèrement cette et il avait même déjà commencé de grignoter la coupole, lorsque les Confiturembourgeois vinrent lui apporter en tribut un quartier de la ville, nommé Nougat, et une grande portion de la forêt Angélique, moyennant quoi il consentit à s'éloigner, sans avoir fait d'autres dégâts que celui que vous voyez.

Dans ce moment on entendit une douce et charmante musique. Les portes du palais s'ouvrirent d'elles-mêmes, et douze petits pages en sortirent portant dans leurs mains des brins d'herbes aromatiques, allumés en guise de flambeaux ; leurs têtes étaient composées d'une perle ; six d'entre eux avaient le corps fait de rubis, et six autres d'émeraudes, et avec cela ils trottaient fort joliment sur deux petits pieds d'or ciselés avec le plus grand soin et dans le goût de Benvenuto Cellini.

Ils étaient suivis de quatre dames de la taille tout au plus de mademoiselle Clairchen, sa nouvelle poupée, mais si splendidement vêtues, si richement parées, que Marie ne put méconnaître en elles les princesses

royales de Confiturembourg. Toutes quatre, en apercevant Casse-noisette, s'élançaient à son cou avec la plus tendre effusion, s'écriant en même temps et d'une seule voix :

— Oh ! mon prince, mon excellent prince ! Oh ! mon frère ! mon excellent frère !



Casse-noisette paraissait fort touché ; il essuya les nombreuses larmes qui coulaient de ses yeux, et, prenant Marie par la main, il dit pathétiquement, en s'adressant aux quatre princesses :

— Mes chères sœurs, voici mademoiselle Marie Silberhaus que je vous présente ; c'est la fille de M. le président Silberhaus de Nuremberg, homme fort considéré dans la ville qu'il habite. C'est elle qui a sauvé ma vie, car, si au moment où je venais de perdre la bataille, elle n'avait pas jeté sa pantoufle au roi des souris, et si plus tard elle n'avait pas eu la bonté de me prêter le sabre d'un major, mis à la retraite par son frère, je serais maintenant couché dans le tombeau, ou, qui pis est encore, dévoré par le roi des souris. Ah ! chère demoiselle Silberhaus ! s'écria Casse-noisette, dans un enthousiasme qu'il ne pouvait plus maîtriser : Pirlipate, la princesse Pirlipate, toute fille du roi qu'elle était, n'était pas digne de dénouer les cordons de vos jolis petits souliers.

— Oh ! non, non, bien certainement, répétèrent en chœur les quatre princesses. Et, se jetant au cou de Marie, elles s'écrièrent : Oh ! noble libératrice de notre cher et bien-aimé prince et frère ! oh ! excellente demoiselle Silberhaus !

Et avec ces exclamations, que leur cœur gonflé de joie ne leur permettait pas de développer davantage, les quatre princesses conduisirent Marie et Casse-noisette dans l'intérieur du palais, les forcèrent de s'asseoir sur de charmants petits canapés en bois de cèdre et de Brésil, parsemés de fleurs d'or, disant qu'elles voulaient elles-mêmes préparer leur repas. En conséquence, elles allèrent chercher une quantité de petits vases et de

petites écuelles de la plus fine porcelaine du Japon, des cuillers, des couteaux, des fourchettes, des casseroles et autres ustensiles de cuisine tout en or et en argent ; apportèrent les plus beaux fruits et les plus délicieuses sucreries que Marie eût jamais vus, et commencèrent à se trémousser de telle façon, que Marie vit bien que les princesses de Confiturembourg s'entendaient merveilleusement à faire la cuisine. Or, comme Marie s'entendait très-bien à ces sortes de choses, elle souhaitait intérieurement de prendre une part active à ce qui se passait ; alors, comme si elle eût pu deviner le vœu intérieur de Marie, la plus jolie des quatre sœurs de Casse-noisette lui tendit un petit mortier d'or et lui dit :

— Chère libératrice de mon frère, pilez-moi, je vous prie, de ce sucre candi.



Marie s'empressa de se rendre à l'invitation, et tandis qu'elle frappait si gentiment dans le mortier, qu'il en sortait une mélodie charmante, Casse-noisette se mit à raconter dans le plus grand détail toutes ses aventures ; mais, chose étrange ! il semblait à Marie, pendant ce récit, que peu à peu les mots du jeune Drosselmayer, ainsi que le bruit du mortier n'arrivaient plus qu'indistinctement à son oreille ; bientôt elle se vit enveloppée comme d'une légère vapeur, puis la vapeur se changea en une gaze d'argent qui s'épaissit de plus en plus autour d'elle, et qui peu à peu lui déroba la vue de Casse-noisette et des princesses ses sœurs. Alors des chants étranges, qui lui rappelaient ceux qu'elle avait entendus sur le fleuve d'essence de roses, se firent entendre mêlés au murmure croissant des eaux, Puis il sembla à Marie que les vagues passaient sous elle et la soulevaient en se gonflant. Elle sentit qu'elle Montait haut, plus haut, bien plus haut, plus haut encore, et prrrrrrrrou et paff, qu'elle tombait d'une hauteur qu'elle ne pouvait mesurer.

CONCLUSION

On ne fait pas une chute de quelque mille pieds sans s'éveiller ! Aussi Marie s'éveilla, et, en s'éveillant, se retrouva dans son petit lit. Il faisait grand jour, et sa mère était près d'elle en lui disant : — Est-il possible d'être aussi paresseuse que tu l'es ? Voyons, éveillons-nous ; habillons-nous bien vite, car le déjeuner nous attend.

— Oh ! chère petite mère, dit Marie en ouvrant ses grands yeux étonnés, où donc m'a conduit cette nuit le jeune monsieur Drosselmayer, et quelles admirables choses ne m'a-t-il pas fait voir ?

Alors Marie raconta tout ce que nous venons de raconter nous-même, et lorsqu'elle eut fini, sa mère lui dit :



— Tu as fait là un bien long et bien charmant rêve, chère petite Marie ; mais maintenant que tu es réveillée, il faudrait oublier tout cela, et venir faire ton premier déjeuner.

Mais Marie, tout en s'habillant, persista à soutenir que ce n'était point un rêve, et qu'elle avait bien réellement vu tout cela. Sa mère alors alla vers l'armoire, prit Casse-noisette qui était, comme d'habitude, sur son troisième rayon, l'apporta à la petite fille, et lui dit :

— Comment peux-tu t'imaginer, folle enfant, que cette Poupée, qui est composée de bois et de drap, puisse avoir la vie, le mouvement et la réflexion ?

— Mais, chère maman, reprit avec impatience la petite Marie, je sais parfaitement, moi, que Casse-noisette n'est autre que le jeune monsieur Drosselmayer, neveu du Parrain.

Alors Marie entendit un grand éclat de rire derrière elle.

C'était le président, Fritz et mademoiselle Trudchen qui s'en donnaient à cœur joie à ses dépens.



— Ah ! s'écria Marie, ne voilà-t-il pas que tu te moques aussi de mon Casse-noisette, cher papa ? Il a cependant respectueusement parlé de toi, quand nous sommes entrés dans le palais des Massepains, et qu'il m'a présentée aux princesses ses sœurs.

Les éclats de rire redoublèrent de telle façon, que Marie comprit qu'il lui fallait donner une preuve de la vérité de ce qu'elle avait dit, sous peine d'être traitée comme une folle. Elle passa alors dans la chambre voisine, et y prit une petite cassette dans laquelle elle avait soigneusement enfermé les sept couronnes du roi des souris, en lui disant :

— Tiens, chère maman, voici cependant les couronnes du roi des souris, que Casse-noisette m'a données la nuit dernière en signe de sa victoire.

La présidente alors, pleine de surprise, prit et regarda ces petites couronnes qui, en métal inconnu et fort brillant, étaient ciselées avec une finesse dont les mains humaines n'eussent point été capables. Le président lui-même ne pouvait cesser de les examiner, et les jugeait si précieuses, que, quelles que fussent les instances de Fritz, qui se dressait sur la pointe des pieds pour les voir, et qui demandait à les toucher, il ne voulut pas lui en confier Une seule.



Alors le président et la présidente se mirent à presser Marie de leur dire d'où venaient ces petites couronnes, mais elle ne pouvait que persister dans ce qu'elle avait dit ; et quand son père, impatienté de ce qu'il croyait un entêtement de sa part, l'eut appelée menteuse, elle se mit à fondre en larmes et à s'écrier :

— Hélas ! pauvre enfant que je suis, que voulez-vous que je vous dise ?

En ce moment, la porte s'ouvrit ; le conseiller de médecine parut, et s'écria à son tour :

— Mais qu'y a-t-il donc ? et qu'a-t-on fait à ma filleule Marie, qu'elle pleure, qu'elle sanglote ainsi ? Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est donc ?

Le président instruisit le nouveau venu de tout ce qui était arrivé, et, le récit terminé, il lui montra les Sept couronnes ; mais à peine les eut-il vues, qu'il se mit à rire :

— Ha ! ha ! dit-il, la plaisanterie est bonne ; ce sont les sept couronnes que je portais à la chaîne de ma montre, il y a quelques années, et dont je fis présent à ma filleule le jour du deuxième anniversaire de sa naissance ; ne vous le rappelez-vous pas, cher président ?

Mais le président et la présidente eurent beau chercher dans leur mémoire, ils n'avaient gardé aucun souvenir de ce fait ; cependant, s'en rapportant à ce que disait le parrain, leurs figures reprirent peu à peu leur expression de bonté ordinaire ; ce que voyant Marie, elle s'élança vers le conseiller de médecine en s'écriant :

— Mais tu sais tout cela toi, parrain Drosselmayer ; avoue donc que Casse-noisette est ton neveu, et que c'est lui qui m'a donné ces sept couronnes.

Mais parrain Drosselmayer parut prendre fort mal la chose ; son front se plissa, et sa figure s'assombrit de telle façon, que le président appelant la petite Marie, et la prenant entre ses jambes, lui dit :



— Écoute-moi, mon cher enfant, car c'est sérieusement que je te parle : fais-moi le plaisir, une fois pour toutes, de mettre de côté ces folles imaginations ; car s'il t'arrive encore désormais de dire que ton vilain et informe Casse-noisette est le neveu de notre ami le conseiller de médecine, je te préviens que je jetterai non-seulement monsieur Casse-noisette, mais encore toutes les autres poupées, mademoiselle Claire comprise, parla fenêtre. La Pauvre Marie n'osa donc plus parler de toutes les belles choses dont son imagination était remplie ; mais mes jeunes lecteurs, et surtout mes jeunes lectrices, comprendront que lorsqu'on a voyagé une fois dans un pays aussi attrayant que le royaume des poupées et que lorsqu'on a vu une ville aussi succulente que Confiturembourg, ne l'eût-on vue qu'une heure, on ne perd pas facilement un pareil souvenir ; elle essaya donc de parler à son frère de toute son histoire. Mais Marie avait perdu toute sa confiance du moment où elle avait osé dire que ses hussards avaient pris la fuite ; en conséquence, convaincu, sur l'affirmation paternelle, que Marie avait menti, il rendit à ses officiers les grades qu'il leur avait enlevés, et permit à ses trompettes de jouer de nouveau la marche des hussards de la garde, réhabilitation qui n'empêcha pas Marie de croire ce qu'il lui plut sur leur courage.

Marie n'osait donc plus parler de ses aventures ; cependant les souvenirs du royaume des poupées l'entouraient sans cesse, et lorsqu'elle arrêta son esprit sur ses souvenirs, elle revoyait tout, comme si elle eût été encore ou dans la forêt de Noël, ou sur le fleuve d'essence de roses, ou dans la ville de Confiturembourg ; de sorte qu'au lieu de jouer comme auparavant avec ses joujoux, elle s'asseyait immobile et silencieuse, toute à ses réflexions intérieures, et que tout le monde l'appelait la petite rêveuse.



Mais un jour que le conseiller de médecine, sa perruque de verre posée sur le parquet, sa langue passée dans le coin de sa bouche, les manches de

sa redingote jaune retroussées, réparait, à l'aide d'un long instrument pointu, quelque chose qui était désorganisé dans une pendule, il arriva que Marie, qui était assise près de l'armoire vitrée, et qui, selon son habitude, regardait Casse-noisette, se plongea si bien dans ses rêveries, qu'oubliant tout à coup que non-seulement le parrain Drosselmayer, mais encore sa mère étaient là, il lui échappa involontairement de s'écrier :

— Ah ! cher monsieur Drosselmayer ! si vous n'étiez pas un bonhomme de bois, comme le soutient mon père, et si vous existiez véritablement, que je ne ferais pas comme la princesse Pirlipate, et que je ne vous délaisserais pas parce que, pour m'obliger, vous auriez cessé d'être un charmant jeune homme, car je vous aime véritablement, moi, ah !

Mais à peine venait-elle de pousser ce soupir, qu'il se fit par la chambre un tel tintamarre, que Marie se renversa tout évanouie du haut de sa chaise à terre.

Quand elle revint à elle, Marie se trouva entre les bras de sa mère, qui lui dit :



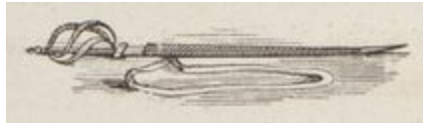
— Comment est-il possible qu'une grande fille comme toi, je te le demande, soit assez bête pour se laisser tomber en bas de sa chaise, et cela juste au moment où le neveu de M. Drosselmayer, qui a terminé ses voyages, vient d'arriver à Nuremberg ? Voyons, essuie tes yeux et sois gentille.

En effet Marie essuya ses yeux, et, les tournant vers la porte qui s'ouvrait en ce moment, elle aperçut le conseiller de médecine, sa perruque de verre sur la tête, son chapeau sous le bras, sa redingote jaune sur le dos, qui souriait d'un air satisfait, et tenait par la main un jeune homme très-petit, mais fort bien tourné et tout à fait joli. Ce jeune homme portait une superbe

redingote de velours rouge brodé d'or, des bas de soie blancs et des souliers lustrés avec le plus beau vernis. Il avait à son jabot un charmant bouquet de fleurs, était très-coquettement frisé et poudré, tandis que derrière son dos pendait une tresse nattée avec la plus grande perfection. En outre, la petite épée qu'il avait au côté semblait être toute de pierres précieuses, et le chapeau qu'il portait dessous le bras était tissu de la plus fine soie.



Les mœurs aimables de ce jeune homme se firent connaître sur-le-champ ; car à peine fut-il entré, qu'il déposa aux pieds de Marie une quantité de magnifiques joujoux, mais principalement les plus beaux massepains et les plus excellents bonbons qu'elle eût mangés de sa vie, si ce n'est cependant ceux qu'elle avait goûtés dans le royaume des Poupées. Quant à Fritz, le neveu du conseiller de médecine, comme s'il eût pu deviner les goûts guerriers du fils du président, lui apportait un sabre du plus fin damas. Ce ne fut pas tout. A table, et lorsqu'on fut arrivé au dessert, l'aimable créature cassa des noisettes pour toute la société ; les plus dures ne lui résistaient pas une seconde : de la main droite il les plaçait entre ses dents, de la gauche il tirait sa tresse, et, crac ! la noisette tombait en morceaux.



Marie était devenue fort rouge quand elle avait aperçu ce joli petit bonhomme, mais elle devint plus rouge encore lorsque, le dîner fini, il l'invita à passer avec lui dans la chambre à l'armoire vitrée.

— Allez, allez, mes enfants, et amusez-vous ensemble ! dit le parrain, je n'ai plus besoin au salon, puisque toutes les horloges de mon ami le président vont bien.

Les deux jeunes gens entrèrent au salon ; mais à peine le jeune Drosselmayer fut-il seul avec Marie, qu'il mit un genou en terre et lui parla ainsi :



— O mon excellente demoiselle Silberhaus ! vous voyez ici à vos pieds l'heureux Drosselmayer, à qui vous sauvâtes la vie à cette même place. Vous eûtes en outre la bonté de dire que vous ne m'eussiez pas repoussé comme l'a fait la vilaine princesse Pirlipate, si pour vous servir j'étais devenu affreux. Or, comme le sort qu'avait jeté sur moi la reine des souris devait perdre toute son influence du jour où, malgré ma laide figure, je serais aimé d'une jeune et jolie personne, je cessai à l'instant même d'être un stupide casse-noisette, et je repris ma forme première, qui n'est pas désagréable, comme vous pouvez le voir. Ainsi donc, ma chère demoiselle, si vous êtes toujours dans les mêmes sentiments à mon égard, faites-moi la grâce de m'accorder votre main bien-aimée, partagez mon trône et ma couronne, et réglez avec moi sur le royaume des poupées, car à cette heure j'en suis redevenu roi.

Alors Marie releva doucement le jeune Drosselmayer, et lui dit :

— Vous êtes un aimable et bon roi, monsieur, et comme vous avez avec cela un charmant royaume, orné de palais magnifiques et peuplé de sujets très-gais, je vous accepte, sauf la ratification de mes parents, pour mon fiancé.

Là-dessus, comme la porte du salon s'était ouverte tout doucement sans que les jeunes gens y fissent attention, tant ils étaient préoccupés de leurs sentiments, le président, la présidente et le parrain Drosselmayer s'avancèrent criant bravo de toutes leurs forces, ce qui rendit Marie rouge comme une cerise, mais ce qui ne déconcerta nullement le jeune homme, lequel s'avança vers le président et la présidente, et, avec un salut gracieux, leur fit un joli compliment par lequel il sollicitait la main de Marie, qui lui fut accordée à l'instant.



Le même jour Marie fut fiancée au jeune Drosselmayer, à la condition que le mariage ne se ferait que dans un an.

Au bout d'un an, le fiancé revint chercher sa femme dans une petite voiture de nacre incrustée d'or et d'argent, traînée par des chevaux qui n'étaient pas plus gros que des moutons, et qui valaient un prix inestimable, vu qu'ils n'avaient pas leurs pareils dans le monde, et il l'emmena dans le palais des Massepains où ils furent mariés par le chapelain du château, et où vingt-deux mille petites figures, toutes couvertes de perles, de diamants et de pierreries éblouissantes, dansèrent à sa noce. Si bien qu'à l'heure qu'il est, Marie est encore reine du beau royaume où l'on aperçoit partout de brillantes forêts de Noël, des fleuves d'orangeade, d'orgeat et d'essence de roses, des palais diaphanes en sucre plus fin que la neige et plus transparent que la glace ; enfin toutes sortes de choses magnifiques et miraculeuses, pourvu qu'on ait d'assez bons yeux pour les voir.

ALEXANDRE DUMAS.



LES FÉES DE LA MER



Un jeune homme était assis dans un coin d'une salle d'auberge, et avait devant lui un excellent souper auquel il ne touchait pas, tant il était préoccupé. Un autre homme, dans un autre coin, aurait volontiers donné toute son attention à un bon repas, mais l'aubergiste ne lui apportait rien.

Tout à coup il regarda le jeune homme qui soupait, eut l'air de le reconnaître, se leva et échangea avec lui quelques paroles qui n'excitèrent pas l'attention des autres convives, jusqu'au moment où le jeune homme qui avait à souper et n'avait pas faim dit à celui qui avait faim et qui n'avait pas à souper : « Hélas ! mon cher monsieur, chacun a ses chagrins ; et si, comme moi, vous aviez votre amante changée en poisson rouge... »



Mais ce récit peut sembler obscur, et je vais le reprendre de plus loin.

Il y avait une fois, sur les côtes de Normandie, au bord de la mer, une pauvre cabane couverte de chaume. Cette cabane appartenait à un pêcheur qui l'habitait avec sa femme et son fils. L'ameublement n'en était pas somptueux : les lits étaient faits de fougère arrachée sur la lisière des bois. Le père Laurent, le pêcheur, était habile dans son métier ; personne ne faisait et ne raccommodait mieux les filets ; personne ne disait mieux, au coucher du soleil, quel temps il devait faire le lendemain. Malheureusement il n'était plus jeune, et les fatigues et la misère l'avaient affaibli. Son fils André était fort et courageux, il avait un cœur excellent ; c'était pour ses pauvres parents l'espoir et la sécurité de leur vieillesse. Un matin, André, qui était allé chercher des homards sous les rochers, revint avec une petite fille qu'il avait trouvée couchée et endormie sur un lit d'herbes marines. Elle était si petite qu'elle ne parlait pas encore. Marthe, la mère d'André, chercha longtemps à qui pouvait appartenir ce pauvre enfant abandonné ; elle fit dire dans tout le pays qu'on avait trouvé un enfant ; mais personne ne se présentant pour le réclamer, Marthe dit : « C'est Dieu qui me l'envoie ; » et, de ce jour, la petite fille devint l'enfant de la maison. On l'appela Marie, doux et charmant nom fait avec les lettres du mot aimer. Elle grandit avec eux, appelant André son frère, et le père Laurent et sa femme son père et sa mère.





Cependant, les jours et les années se succédaient. On n'était pas bien riche dans la cabane couverte de chaume. On avait quelquefois bien du mal à gagner le pain nécessaire ; mais on s'aimait bien, on était uni. André aidait son père, et promettait d'être un jour un bon pêcheur. On était heureux.

Un jour que la pêche avait tout à fait manqué, et qu'André et son père revenaient à terre sans avoir pris un seul poisson, ils aperçurent, posée sur la mer, une mouette semblable à une colombe, qui s'efforçait en vain de s'envoler et de s'enfuir à leur approche ; ils dirigèrent leur bateau sur elle et la prirent facilement ; elle avait été blessée par un chasseur. « Par ma foi, dit le père Laurent, c'est le ciel qui nous envoie à souper, » et il l'enferma dans un panier. Quand ils furent arrivés à terre, Laurent chargea son fils de remonter le bateau sur la grève et d'apporter à la maison la petite mouette qui était venue si à propos. Pour lui, il rentra. Marthe fut de bien mauvaise humeur quand elle sut qu'on n'avait pas pris un seul poisson : — Heureusement, dit Laurent, que nous avons trouvé une mouette qui nous donnera à souper.



— Une mouette ! dit Marthe, ça n'est pas trop bon ; c'est une viande coriace.

— Tu la feras cuire plus longtemps, avec des oignons et un peu de beurre ; nous aurons une excellente soupe.

— Une soupe, dis-tu ? ce n'est pas une soupe que je veux faire, je veux faire un ragoût ; et, si on me laisse faire à ma guise, ça ne sera pas mauvais.

— Fais plutôt une soupe.

Marthe insista pour le ragoût, Laurent pour la soupe, et ils finirent par se quereller. On tomba d'accord cependant qu'il fallait provisoirement plumer la mouette, et on envoya Marie la demander à André.

Elle trouva André assis au bord de la mer et plongé dans une profonde rêverie.

— André, lui dit-elle, donne-moi la mouette pour que je la porte à la maison.

— La mouette ? reprit André, elle est envolée.

— Ah ! mon Dieu ! comme tu vas être grondé ! maman qui a déjà épluché les oignons pour la faire cuire.



— Ah ! dit André, si tu savais ce qui m'est arrivé !

— Raconte-moi cela.

— Voici ce que c'est : j'allais revenir à la maison, je tenais dans les mains ce pauvre oiseau qui tremblait ; je regardais son col blanc, ses ailes d'un gris si doux, ses petites pattes rouges et ses yeux noirs si brillants ; j'eus grande pitié en songeant qu'on allait le plumer et le manger : Pauvre petite, dis-je, si tu n'étais pas blessée, je te laisserais partir. En disant ces mots, j'ouvris les mains ; la mouette secoua ses plumes, agita ses ailes et... Sans doute elle n'avait été qu'étourdie par sa blessure, car elle s'envola et se perdit dans les nuées.

— Tu as bien fait, dit Marie ; mais que dire pour que maman ne te gronde pas, pour que papa ne te batte pas ?

— Ce n'est pas tout ; tu ne sais rien encore : comme je reprenais le chemin de notre cabane, j'entendis une toute petite voix qui m'appelait : « André ! André ! » Je cherchai en vain autour de moi, je crus m'être trompé, et je continuai mon chemin. Mais la voix appela encore André, et j'aperçus une mouette qui voltigeait autour de ma tête : « André ! André ! » disait-elle.

— Eh quoi ! la mouette parlait ?

— Oui, elle parlait bien, va. « André ! disait-elle, attends un peu que je te remercie ; tu m'as sauvée d'une mort horrible dans une ignominieuse casserole, je veux te faire un petit présent, mais il faut que tu attendes là que je sois allée le chercher. » A ces mots elle plongea dans la mer, comme font les autres mouettes pour pêcher du Poisson, mais elle revint bientôt, portant à son bec une Petite sonnette que voici : « Écoute-moi bien, dit-elle, quand elle se fut posée sur mon épaule et que je l'eus débarrassée de son fardeau, cette sonnette est en or, le battant est une perle précieuse... C'est la perle... ici elle m'a dit quelque chose dont je sais bien les mots, mais dont je n'ai pas compris le sens ;... c'est la perle que Cléopâtre crut dissoudre pour la boire ; mais elle fut enlevée par un génie qui ne souffrit pas la destruction d'une perle si parfaite, et rejetée dans le fond des mers...



« Quand tu agiteras cette sonnette, et que tu demanderas quelque chose, ce que tu demanderas te sera accordé à l'instant ; mais rappelle-toi bien ceci : après le troisième vœu accompli, la perle disparaîtra et retombera au

fond du gouffre, où les gardiens des trésors de la mer la resserreront dans l'huître nacrée dans laquelle elle est née et qui lui sert d'écrin. Pense donc bien à ce que tu demanderas. »

A ces mots, la mouette disparut, et moi, stupéfait, je restai anéanti à la place où tu m'as trouvé.

Les deux jeunes gens regardèrent ensemble la sonnette.

Elle était grande comme un dé à coudre, et la perle grosse comme un gros pois, mais si ronde, si unie, qu'elle charmait les yeux. —Maintenant, dit André, il s'agit de savoir si la mouette s'est moquée de moi ; je vais essayer la sonnette.

— Que vas-tu demander ?

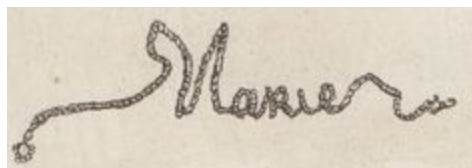
— Quelque chose pour toi.

— Non, pour toi.

André arrêta la discussion en agitant la sonnette, qui fit entendre un son doux et limpide, puis il dit : — Je veux une chaîne d'or pour Marie.

A ce moment, le soleil qui s'était couché avait laissé à l'horizon une riche teinte orangée. Un point noir se dessina sur l'orange, puis grossit, puis approcha, et on ne tarda pas à reconnaître un cormoran tout noir qui rasait la mer.

Mais, arrivé devant André et Marie, il passa au-dessus de leur tête, et laissa tomber une chaîne d'or si fine, si fine qu'elle aurait passé par le trou d'une aiguille, et si longue que quand André la passa au cou de Marie, elle en disait six fois le tour.



Alors, une voix menaçante appela André, c'était celle du père Laurent.

Les ognons pour faire cuire avec la mouette étaient déjà dans le beurre depuis longtemps, et Marthe commençait à dire que son ragoût serait gâté et ne vaudrait rien.



— Voyons cet oiseau, dit Laurent.

— Il est envolé, dit André.

Laurent, furieux, prit André par une oreille et le traîna jusqu'à la maison, malgré les pleurs et les supplications de Marie ; ce n'est qu'arrivé à la cabane qu'il put s'expliquer et raconter ce qui lui était arrivé. D'abord, on refusa de le croire ; la vue de la sonnette et de la chaîne de Marie ébranla un peu l'incrédulité. Mais peut-être elles n'étaient pas en or ; peut-être André les avait trouvées ; peut-être...



— Malheureux, s'écria le père Laurent, si tu les avais volées... je te tuerais !

— Écoutez, dit André, il est bien facile de vous convaincre et de réparer le tort que je vous ai fait en laissant échapper la mouette. Je vais agiter la sonnette et demander un bon souper.

— Eh bien, voyons, dit le père Laurent, qu'est-ce qu'on pourrait manger de bon.

On chercha quelque temps ; mais l'heure du souper était déjà passée, et on tomba d'accord qu'un souper somptueux, le meilleur souper qu'il fût donné à des gens riches de faire, c'était incontestablement des choux au lard.

André fit carillonner sa sonnette et dit :

— Je veux des choux au lard.

Puis il regarda par la porte s'il voyait le cormoran apporter des choux au lard ; mais il ne vint pas de cormoran.

— Vois-tu, disait le père Laurent, que tu as menti, ou que ta mouette s'est moquée de toi !

Cependant une odeur se répandit dans la maison.

— C'est singulier, dit Marthe, comme ça sent bon.

— Ça sent, ma foi, les choux, dit Laurent.

— Ça part du côté de la cheminée, dit Marie.

— Il n'y a, dit Marthe, devant le feu que ce grand pot couvert dans lequel je voulais faire cuire la mouette. Cependant l'odeur vient de là, c'est sûr.

Elle découvrit le pot qui était devant le feu, et je vous laisse à penser quelle fut sa surprise quand elle le trouva rempli de choux et de lard tout fumants. On s'empressa de mettre la table, et l'on fit un souper comme la famille Laurent n'en avait jamais fait de sa vie.



Marie la première pensa que sur trois vœux qu'André avait à faire il ne lui en restait plus qu'un. On convint qu'il fallait le réserver pour quelque nécessité imprévue, et on ne tarda pas à reprendre ses anciennes habitudes de travail et de pauvreté. A quelque temps de là, un jour que le père Laurent était parti seul pour la pêche, parce qu'André avait des filets à raccommoder à la maison, Marie, de son côté, était allée pêcher des crevettes sur le bord de la mer. Marthe dit à son fils : — Regarde donc, André, comme le temps se gâte ; je voudrais que ton père fût rentré.

— C'est vrai, dit André, voici des nuages qui montent contre le vent, nous allons avoir une tempête.

Et il sortit de la maison pour aller au bord de la mer.

La mer grondait sourdement et devenait noire. Le vent soufflait par rafales et soulevait les vagues, qui ne tardèrent pas à devenir effrayantes.

— Oh ! mon Dieu, dit André, quel temps nous allons avoir ! voilà là-bas un grand navire qui serre toutes ses voiles ; le vent doit être terrible où il est. Si mon père tarde à rentrer, il est perdu. Ah ! c'est lui, sans doute, que je vois venir vers la terre. Mais la mer est maintenant furieuse, il ne pourra pas aborder.

Et à chaque instant la tempête se faisait plus effroyable ; par moments on voyait sur le sommet d'une lame le petit bateau que montait le père Laurent, puis il disparaissait et on le croyait englouti et perdu.

Marthe et son fils, le cœur serré, les mains jointes, interrogeaient l'horizon du regard :

— Ah ! le voilà qui reparaît, il approche ; mais c'est près de la côte que la mer est le plus en fureur.

A ce moment ils furent distraits de leur terreur par une autre et aussi grande épouvante ; Marie, surprise par la mer, s'était réfugiée sur un rocher que l'eau n'avait pas tardé à entourer ; les lames qui se brisaient en mugissant contre le rocher, et qui couvraient d'écume la malheureuse enfant, allaient l'engloutir au premier instant. André se jeta à l'eau pour aller à son secours ; mais la mer en colère le roula et le repoussa à plusieurs reprises brisé par les rochers.



Marie à genoux, les bras levés au ciel, appelait à son secours, et André ne pouvait arriver jusqu'à elle.

— André, criait la mère, ton père va être perdu !

— Et Marie, la pauvre Marie ! criait André en pleurant.

— André, dit la mère, ta sonnette !

— Ah ! c'est vrai, ma sonnette, et il la tira précipitamment de son sein où il la tenait cachée.

Mais, ma mère, je n'ai plus qu'un vœu à former, et je ne puis sauver qu'un des deux. Est-ce que mon père ne peut se sauver à la nage ?

— Hélas ! non, ses membres sont trop roides maintenant, et toi-même tu vois bien que tu ne peux triompher des lames. Cours sauver ton père ou il

est perdu.

— André, criait Marie, à mon secours !

— Laisseras-tu périr ton père ? disait Marthe.

André agita la sonnette, en criant : — Je veux sauver mon père !

Au même instant la perle qui formait le battant de la sonnette disparut, et André jeta la sonnette elle-même ; aussitôt une lame puissante enleva le bateau du père Laurent et vint le poser doucement sur le sable du rivage. Mais la même lame avait couvert le rocher qui servait d'asile à Marie et avait emporté la malheureuse jeune fille.

André s'était jeté à la mer dans l'espoir d'atteindre Marie, mais il avait encore été rejeté tout meurtri sur le rivage. Alors il ne dit rien, il ne pleura pas ; mais la nuit arrivée et la mer calmée, il vint sur le rocher où il avait vu Marie pour la dernière fois. Il se mit à genoux, fit une courte prière, puis les bras croisés sur sa poitrine, il dit :

— J'ai sauvé mon père, mais je vais mourir avec Marie.

Puis il se précipita et disparut sous les flots.

Dans un des gouffres les plus profonds de la mer est une immense caverne toute composée de coquilles nacrées, de coraux et de madrépores de toutes sortes. Toutes les magnificences de la mer y ont été rassemblées avec un soin remarquable ; les algues, les varechs, les plantes marines de cent espèces en tapissent le fond ; aux alentours est le trésor de la mer, composé non-seulement de ce qu'elle produit de plus merveilleux, et qu'il n'est permis de connaître ni à l'avidité du commerce ni à l'avidité de la science, telles que des perles grosses comme des citrouilles, mais aussi de tout ce que les naufrages ont pris aux hommes, de tout ce que l'Océan a englouti. En quelque Pays, sous quelque ciel que le naufrage ait eu lieu, tout a été transporté fidèlement dans cet endroit auprès duquel les plus grands fonds connus ne sont que des gués ; car la mer a là vingt-cinq lieues de profondeur. On ne saurait croire, depuis que les hommes ont tenté la fortune sur la mer, tout ce qu'elle a dévoré de richesses. Au milieu du trésor dont nous parlions, il y a deux montagnes : chacune a neuf lieues de hauteur ; toutes deux sont composées d'espèces monnayées, l'une est de pièces d'argent, l'autre de Pièces d'or. C'est dans ce trésor que fut rapportée par les génies de la mer la perle de Cléopâtre, au moment où elle s'échappa de la sonnette d'André. C'est là aussi que fut apporté le corps inanimé d'André, après qu'il se fut jeté à la mer pour ne pas survivre à Marie qu'il n'avait pu sauver.

En effet, tous les noyés sont là couchés sur des lits d'herbes marines, entourés d'horribles crabes qui voudraient les dévorer, mais qui ne le peuvent, parce que l'âme encore captive dans sa prison de chair les oblige à respecter le corps.

Mais sur la terre ceux qui ont aimé les morts, ceux qui ont longtemps prié pour leur heureux retour, ceux dont la joie est morte avec eux, ceux-là prient pour la délivrance de leur âme, et à mesure qu'une prière ardente sort du cœur d'une fille, d'une épouse, d'une amante ou d'une sœur, une âme s'élance radieuse, et des abîmes de l'Océan monte avec la rapidité de la pensée dans les profondeurs du ciel où elle est reçue par les anges.

Mais André n'était pas mort, et bientôt il revint à lui, étendu sur un lit magnifique, formé du plus fin duvet des mouettes, de celui qu'elles s'arrachent elles-mêmes pour faire leur nid et réchauffer leurs petits. Ce lit était placé dans une grotte de nacre, de perles et de corail. Ce n'est que plus tard qu'il vit toutes ces magnificences. Ses regards furent d'abord occupés par deux belles filles qui avaient veillé sur lui pendant son sommeil ; elles étaient vêtues de longues robes vertes, et leurs cheveux étaient attachés avec des nœuds de perles fines. — Où suis-je ? s'écria-t-il ; suis-je donc mort, et est-ce ici l'autre monde ? Pourquoi alors est-ce que je n'y trouve pas Marie ? Je n'ai voulu y venir que pour la rejoindre. — André, dit la plus âgée des deux belles filles qui pouvait bien avoir vingt ans, vous n'êtes pas mort, et l'endroit où vous êtes, pour être un monde fort différent de celui que vous habitiez, n'est cependant pas ce que les hommes appellent l'autre monde. Vous êtes dans l'empire de la mer ; ces profondeurs d'eau qu'il vous a fallu traverser pour venir jusqu'ici sont notre ciel. Vous avez fait là-haut des actions qui vous donnent droit à la reconnaissance de toutes les fées de la mer. Mais la fée Smaragdine, devant laquelle vous allez bientôt paraître, répondra mieux que nous à vos questions. Si vous voulez nous suivre nous vous conduirons au pied de son trône. — André se leva et fit signe qu'il était prêt. Alors la plus jeune des deux fées prit une coquille rose attachée à sa ceinture, et en soufflant dedans fit entendre trois sons d'une ravissante douceur. A ce signal accourut un hippopotame, magnifique cheval marin à crinière verte, qui offrit son dos à André ; il voulut poliment faire monter avant lui les deux belles filles, mais elles lui dirent qu'elles n'en avaient aucun besoin. En effet elles se mirent à la nage, et escortèrent en se jouant André qui ne tarda pas à voir son hippopotame s'arrêter devant une caverne cent fois plus magnifique encore que celle où il s'était éveillé.

La jeune fée fit entendre deux sons de sa conque rose, et toutes deux précédant André lui ordonnèrent de les suivre. La grotte était formée des plus rares coquillages et des madrépores les plus extraordinaires ; le corail rouge et blanc, la nacre, les perles y étaient disposés avec un art infini. Mais ce qui éblouit surtout les yeux d'André, ce fut une femme d'une si grande beauté qu'il la trouva un moment plus belle que Marie ; comme ses compagnes, elle avait une robe verte, et ses cheveux blonds étaient constellés de perles noires qui en faisaient ressortir la suave couleur.





André s'inclina devant elle ; mais elle le prit par la main, et après l'avoir serré sur son cœur elle le fit asseoir auprès d'elle : —Je ne puis, dit-elle, mon cher André, m'empêcher de te témoigner toute ma tendresse, avant même de t'en avoir raconté la cause. Je dois te dire, avant tout, que Marie n'est pas morte, mais que ton amour et ton courage peuvent seuls la sauver et qu'elle court les plus grands dangers.

— O madame ! s'écria André, dites-moi où sont ces dangers !

— Je ne le sais pas encore moi-même ; Protée seul, ce vieux dieu si connu par les thèmes et par les versions du collège, peut nous instruire du sort de Marie. Il est vrai qu'il est maintenant empaillé ; mais cependant il rend encore parfois des oracles, et c'est aujourd'hui un de ses jours. Pendant que tu vas faire un modeste repas, je te conterai tout ce que tu dois savoir ; puis nous irons au muséum de la mer où l'on conserve une foule de vieilles choses autrefois vivantes et redoutées, aujourd'hui devenues de simples curiosités.



— Qu'ai-je besoin de manger, madame ? dit André avec véhémence...

— André, dit la fée avec sévérité, auriez-vous donc lu de mauvais livres, de ces livres de contes où les chevaliers ne mangent, ne boivent ni ne dorment ? Vous aurez besoin peut-être de toute la force de votre âme et de toute celle de votre corps pour sauver Marie.

— Je vous obéirai, madame, répondit André ; vous m'inspirez un respect pareil à celui que j'ai pour ma mère, avec un mélange de la tendresse que j'ai pour Marie ; et, oserai-je vous le dire ? madame, il me semble que vous ressembliez un peu à Marie. Je vous obéirai dans tout ce que vous voudrez m'ordonner.

Alors les jeunes fées servirent à André un repas composé de poissons et de coquillages, mais d'un goût à la fois si exquis et si différent du goût de ceux qu'il avait mangés jusque-là, qu'il ne put s'empêcher d'en manifester son étonnement.

— Il est certains poissons, dit Smaragdine en souriant, auxquels nous ne permettons pas de s'exposer aux hameçons et aux filets des pêcheurs, et que nous réservons Pour nous. Personne de nous ne voudrait manger de ces Poissons fades dont les hommes font leurs festins les plus délicats. Mais je vais te dire pourquoi tu partages nos privilèges, entre autres celui de respirer dans l'eau, et pourquoi tu peux commander ici comme moi-même.

Quoique fort étendue, notre puissance a des bornes ; par exemple, une fois par an, sous la figure qu'il nous plaît de choisir, nous devons passer un mois exposées à toutes les chances bonnes et mauvaises de la créature dont nous avons choisi la forme.

Étant fort jeune, je fus curieuse de voir ce qu'on faisait sur la terre, et avec une jeune fée de mes compagnes nous revêtîmes une forme humaine et nous parûmes à la cour du prince Gulifiah. C'était l'homme le plus beau et le plus vertueux qu'ait jamais possédé la terre. Il se montra sensible à mes faibles attraits, et je l'épousai. C'était une faute, et je l'ai payée bien cher. D'abord la fée Langouste, ma compagne, qui n'avait rien négligé pour attirer l'attention du prince Gulifiah, conçut contre moi une haine immortelle à laquelle le conseil supérieur des fées m'a laissée exposée pour punir mon imprudence.

En effet, ces alliances avec les habitants de la terre sont la cause d'une race éternellement malheureuse ; les enfants qui en proviennent ont sur les autres hommes une supériorité qu'on ne leur pardonne jamais, et qui les rend toute leur vie exposés à la jalousie sous laquelle ils finissent toujours par succomber.

De plus, je ne pouvais ignorer que je serais forcée de quitter mon époux au bout de quelques jours et que je le laisserais livré au désespoir. Je voulus en vain l'avertir de ce qui allait arriver, lui persuader que chaque année je passerais un mois auprès de lui ; il me crut folle, et quand, au terme fatal, je dus me replonger dans la mer, il me pensa tout simplement noyée, me fit faire de magnifiques obsèques et se tua sur ma tombe vide.

— Hélas ! s'il avait comme toi songé à se jeter à la mer, j'aurais pu le sauver comme toi.

Marie fut le fruit de cette triste union, et elle naquit ici même où nous sommes.

André se leva vivement, se jeta aux genoux de Smaragdine et couvrit ses mains de baisers. La fée lui ordonna par un signe de se relever et d'écouter la suite de son récit.

— Je savais que toute la haine de la barbare Langouste se tournerait contre cette innocente créature que je venais de mettre au monde, et que Marie ne serait à l'abri de ses Perfidies que si elle atteignait l'âge de quinze ans sans que Langouste pût s'emparer d'elle. Notre conduite à Langouste et à moi, pendant le mois que nous avons passé à la Cour du prince Gulifiah, avait été jugée légère par nos anciennes, et il nous avait été défendu de ne

plus nous rencontrer à l'avenir parmi les humains sous notre figure réelle. J'imaginai de faire porter Marie sur la terre aussitôt après sa naissance par les deux jeunes fées qui t'ont conduit ici, aimant mieux la livrer à la compassion douteuse des hommes qu'à la haine de ma rivale, qui, ne pouvant pas plus que moi reparaître sur la terre avec sa forme et sa puissance, ne pourrait poursuivre ma pauvre petite fille.

C'est toi qui trouvas Marie ; tu la portas à tes parents, et tu pris de son enfance un soin bien touchant. Quand arrivait le moment où je devais changer de figure, je prenais la forme d'un oiseau de mer ; cette forme nous expose beaucoup plus, mais elle me permettait de voir ma petite Marie. Une fois un chasseur me tira un coup de fusil et me cassa une aile, qui était mon bras, et je revins ici mourante, après être restée cachée dans une fente de rocher jusqu'au jour, qui me permettait de rentrer dans la mer. Dans un trou voisin se cachait Langouste. Sous la forme. d'un cormoran, elle avait voulu aveugler Marie...

— Ah ! je me souviens, dit André ; je me souviens de ce méchant cormoran, que j'atteignis si heureusement d'un coup de pierre.

— Le plus grand danger que j'ai couru, continua la fée, est lorsque ton père me prit à la mer ; déjà les oignons étaient épluchés et ma sauce était faite, lorsque tu me rendis la liberté et la vie. Sous prétexte de te remercier, je te donnai un talisman qui, j'en étais sûre, te servirait à protéger Marie. Le ciel en ordonna autrement. Langouste s'empara de Marie, que tu crus noyée, et à laquelle tu ne voulus pas survivre.

Juge maintenant combien je dois t'aimer, et quelle place tu occupes dans mon cœur avec ma chère enfant. Unissons nos efforts, notre courage, notre amour, et Marie nous sera rendue. Je n'ai fait que lui donner une vie, hélas ! bien malheureuse ; c'est toi qui l'as protégée. Marie est à nous deux et nous appartient également.

Sur l'ordre de Smaragdine, on ramena l'hippopotame, sur le dos duquel elle prit place avec André. Le cheval ne tarda pas à les mener au musée où ils devaient trouver Protée, qui ne rendait plus des oracles qu'à de rares intervalles depuis qu'il était empaillé.

La fée, en traversant les longues galeries du musée, fit remarquer à André les principales curiosités qu'on y avait rassemblées. — Voici, dit-elle, la baleine qui avala Jonas ; voici le homard rouge que vit dans la mer un écrivain moderne ; voici une sirène empaillée, et un triton dans l'esprit-de-vin ; voici le grand serpent de mer que rencontrent les journaux une fois par

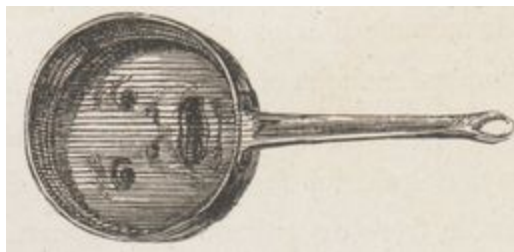
an ; voici une néréide et un dauphin ; le dernier est mort de peur ; c'est celui-ci, un jour qu'un jeune et immense pianiste voulut renouveler le miracle d'Arion qui attirait les poissons ; voici le poisson qui manqua et qui fut cause de la mort du célèbre cuisinier Vatel, qui ne put survivre à son déshonneur, en voyant qu'il lui faudrait servir un dîner sans poisson ; voici le frère du poisson qui rapporta la bague qu'un tyran avait jetée à la mer, pour expier un bonheur dont la durée lui causait une juste épouvante, et le père du turbot dont le sénat romain discuta la sauce : la sauce blanche fut décidée à une majorité de quarante-six voix ; voici le fameux cachalot que les journaux de Paris ont vu dans les jetées du port de Cherbourg. Mais silence... voici Protée ; il a déjà répondu à diverses personnes. Approchons-nous.

Protée, à qui le ciel ne cache aucun secret,

Protée, dis à une malheureuse mère ce qu'est devenue sa fille ; dis à un malheureux amant ce qu'il doit faire pour retrouver celle qu'il aime.

Protée répondit d'une voix faible, comme il convient à un dieu empaillé :

—Ta fille, ô Smaragdine ! est au pouvoir de la fée Langouste, ton ancienne compagne de coquetterie à la cour de l'infortuné prince Gulifiah. Langouste l'a changée en poisson rouge, et elle a été pêchée ce matin même à l'embouchure de la Seine ; elle n'est pas frite, comme tu pourrais le craindre, mais elle est continuellement en danger de l'être.



Pour toi, André, cherche à reconnaître ta fiancée parmi les poissons rouges que tu pourras rencontrer ; mais pour la rendre à sa forme première, il faut que tu redeviennes possesseur de la sonnette d'or et de la perle de

Cléopâtre. Ton nom veut dire « homme de courage ; » continue à te montrer digne de ton nom.

A ces mots, Protée retomba dans la torpeur.

Smaragdine se livra au plus profond désespoir. — O ma fille ! dit-elle, peut-être en ce moment on met sur le feu la Poêle où tu dois être frite. O barbare Langouste ! O destin trop cruel !

— Pardon, chère mère, si je vous interromps, dit André ; mais je crois que le plus pressé est de me mettre à la recherche de Marie. Aidez-moi à retrouver ma chère sonnette, et renvoyez-moi sur la terre, puisque Marie a été pêchée ce matin.

— Pourvu qu'on l'ait mise dans l'eau, s'écria la fée. Tu as raison, André ; la sonnette est dans ma poche ; elle m'a été rapportée au moment où tu l'as jetée. Mais la perle appartenait au trésor de la mer, et elle est rentrée dans l'huître qui lui sert d'écrin, et qui est défendue par une garde formidable de monstres marins. Si tu triomphes des monstres et si tu pénètres au milieu du trésor, tu reconnaîtras facilement cette huître : elle est nacrée en dehors comme en dedans.

Malheureusement, je ne puis t'aider dans le combat que tu vas avoir à livrer. Ton courage seul et ton amour peuvent te protéger. L'hippopotame te conduira jusqu'au trésor où est gardée l'huître ; mais là, lui aussi sera forcé de t'abandonner. Si tu succombes dans ton entreprise, privée à jamais de tout ce que j'ai aimé, je saurai bien me débarrasser d'une triste immortalité, et à la première occasion, lorsque je devrai choisir une figure, je me ferai poisson et je rechercherai les filets avec plus de soin que les autres poissons ne les évitent. Si tu es vainqueur, l'hippopotame te remettra sur la terre. Puis, si tu retrouves Marie, tu jetteras ta sonnette dans la mer, et elle me sera rapportée. Jusque-là nous ne nous reverrons pas.



Smaragdine embrassa André, lui rappela que la sonnette d'or n'obéissait que trois fois, lui donna une bague en corail, qui deviendrait blanche chaque fois qu'elle toucherait une personne ou un objet qui, par suite d'un enchantement, n'aurait pas sa figure naturelle ; puis un poignard à deux lames dont la poignée était au milieu. Ensuite elle le regarda partir, emporté par l'hippopotame, et rentra se renfermer dans sa grotte.

André se laissa conduire par l'hippopotame. Au bout d'une heure de marche, le cheval marin ralentit son allure. André crut d'abord qu'il était fatigué ; mais bientôt il s'aperçut qu'il tremblait et refusait d'aller plus loin ; il vit bien qu'on était arrivé. Il descendit de cheval, mit le poignard à la main et s'avança résolûment dans la direction où l'hippopotame avait marché jusqu'alors. Bientôt il vit les deux montagnes d'or et d'argent ; il fit encore quelques pas, et il se trouva en face d'un énorme requin qui, l'ayant aperçu, s'était déjà couché pour l'engloutir. André prononça le nom de Marie, marcha droit à lui, et lui présenta son bras armé du poignard. Le requin fit claquer sa triple rangée de dents, et, ouvrant une gueule immense, la referma pour trancher le bras de l'insensé ; mais ses deux mâchoires, en se rapprochant, furent percées par les deux lames du poignard. Il rouvrit la gueule et prit la fuite, en répandant un sang noir et épais. Au requin succédèrent les hôtes les plus hideux de la mer, d'énormes crabes, des chatrouilles, des sèches, répandant des flots d'encre, des méduses, dont le

contact est venimeux. André triompha du dégoût comme il avait triomphé de l'horreur. Il s'ouvrit un chemin avec son poignard et se dirigea vers l'endroit que ces animaux paraissaient défendre avec le plus d'acharnement. En effet, il ne tarda pas à apercevoir une huître énorme et éclatante. En vain les sèches troublèrent la limpidité de la mer, il se saisit de l'huître, et malgré qu'elle serrât convulsivement ses deux valves, il les entr'ouvrit avec la lame de son poignard et prit la perle qui y était cachée. Approchée de la sonnette, elle s'y adapta elle-même ; et André, après avoir remercié Dieu, retourna à l'endroit où il avait laissé son cheval, qu'il retrouva encore tout tremblant.



Il se remit en selle, et l'hippopotame prit un galop rapide, traversant des montagnes, passant sur des rochers. Bientôt André, voyant le ciel à travers les eaux limpides, pensa que la mer était moins profonde ; puis sa tête sortit de l'eau, puis l'hippopotame le déposa sur la plage de Trouville, qui était

couverte de baigneurs. Il fut accueilli par des cris d'horreur, parce que l'hippopotame l'avait déposé sur la partie de la plage destinée aux femmes. Il se hâta d'aller à terre et de s'asseoir sur le sable pour se réchauffer au soleil et songer à ce qu'il allait faire.



Il est vrai que la sonnette d'or, dont il était devenu possesseur, lui devait être d'un grand secours ; mais il pensa qu'elle ne lui serait soumise que trois fois ; qu'il fallait qu'elle servît à rendre à Marie sa première forme ; qu'il pouvait se tromper ; que prudemment il ne devait user qu'une fois pour lui-même du pouvoir de la sonnette. Il réfléchit longtemps, car il ne

voulait pas faire comme la première fois qu'il avait eu entre les mains ce précieux talisman.

Il pensa d'abord qu'il aurait sans doute beaucoup à voyager, et il eut envie de demander un bon cheval ; mais ce cheval se fatiguerait, et d'ailleurs il faudrait le nourrir ; puis il lui faudrait à lui-même des vêtements. Il ne connaissait personne au monde que ses parents et Marie. Il faillit demander un ami pour l'aider dans ses recherches, pour lui faire paraître les nuits moins froides, la route moins longue, l'insuccès moins décourageant. Je ne sais quelle bonne influence le réveilla de ce rêve, car, à coup sûr, ses propres réflexions ne lui auraient servi de rien. Il était à l'âge heureux où l'on croit à l'amitié ; il ne pouvait savoir encore qu'à la fin de la vie ceux-là seuls vous ont réellement fait du mal que vous avez beaucoup aimés, et cela dans la proportion de la tendresse que vous avez eue Pour eux.

Il se décida à demander une bourse avec cinq pièces d'or qui se renouvelleraient à mesure qu'il les dépenserait. A peine eut-il prononcé ce vœu, en agitant la sonnette, qu'il sentit la bourse dans une de ses poches.

Quelques personnes cependant, qui l'avaient vu sortir de l'eau tout habillé, s'étaient approchées pour le regarder. Un jeune homme l'aborda et lui demanda d'où il venait.



- Je viens de loin, répondit André.
- Que faites-vous ?
- Je suis pêcheur.
- Où allez-vous ?

— Je n'en sais rien.

— Vous moquez-vous de moi ?

— Non, certes, je cherche des poissons rouges, et j'irai partout où je croirai en rencontrer. Si vous en connaissez vous me ferez plaisir de me les indiquer.

— Je ne sais, répondit le jeune homme, que le célèbre pacha Sha-ha-ba-am qui ait des poissons rouges.

Les personnes qui entouraient André et son interlocuteur se mirent à rire, parce qu'elles connaissaient l'Ours et le Pacha, pièce jouée aux Variétés autrefois par Potier, Vernet et Odry, pièce dans laquelle le pacha Sha-ha-ba-am est dit regarder des poissons rouges pendant deux heures de suite. Mais André, qui n'en savait pas si long, demanda où demeurait ce M. Sha-ha-ba-am.



Le jeune homme qui mystifiait André se crut mystifié à son tour par le sang-froid du pêcheur, et lui tourna le dos sans répondre. Pour André, il avait faim ; il entra dans une auberge et se fit servir à dîner. Il se trouva à côté d'un commis voyageur, auquel il demanda : — Est-il vrai, monsieur, que le pacha Sha-ha-ba-am ait des poissons rouges ?



Le commis voyageur le regarda avec étonnement ; puis, se remettant bien vite et jetant autour de la table un regard d'intelligence aux autres convives : — Et d'où venez-vous donc, dit-il à André, que vous ne connaissiez Pas le pacha Sha-ha-ba-am, ses poissons rouges et ses deux ours ?

— Je m'inquiète peu des ours, répondit André ; mais s'il a réellement des poissons rouges, je voudrais savoir où il demeure.

— En Turquie, sans doute, en sa qualité de pacha ; je ne sais ni la rue ni le numéro ; mais quand vous serez en Turquie, vous n'aurez qu'à le demander au premier commissionnaire ; tout le monde le connaît.

— Et vous êtes sûr qu'il a des poissons rouges ?

— Je ne puis dire précisément que je les aie vus, mais j'ai entendu dire vingt fois qu'il passait deux heures par jour à regarder ses poissons rouges tourner dans un bocal.

— Est-ce qu'il y a loin d'ici en Turquie ?

— Cela dépend de l'argent que vous avez.

— J'en ai autant que je veux.

Le commis voyageur crut à son tour que décidément André était fou, et il se leva de table.

André ne parla plus de poissons rouges, mais il annonça à son hôte qu'il voulait aller en Turquie. Comme André payait sans marchander, l'hôte vit bien qu'il avait beaucoup d'argent. On respecte la folie des gens qui ont beaucoup d'argent ; cela s'appelle alors aimable originalité. L'hôte lui dit qu'il fallait qu'il s'en allât au Havre, où un bateau à vapeur le mènerait d'abord en Russie, et que de là il achèverait facilement son voyage. André fit ce qu'on lui disait : mais, arrivé au Havre, il apprit que le bateau ne partait que dans une semaine. Un soir qu'il était au spectacle, il ne fut pas peu surpris d'entendre prononcer le nom du grand Sha-ha-ba-am ; il écouta de toutes ses oreilles et regarda de tous ses yeux. Bientôt il entendit l'illustre Marecot dire : — Sa Hautesse est occupée à regarder ses poissons rouges ; elle en a pour deux petites heures.



André alors comprit qu'on s'était moqué de lui et que le pacha Sha-ha-ba-am n'était qu'un personnage de comédie.

— Mais, pensa-t-il aussitôt, qu'est-ce que cela me fait ? Puisque Sha-ha-ba-am regarde des poissons rouges, que ce soit un pacha ou un acteur, cela m'importe peu. Il n'est pas nécessaire que ce soit en Turquie ; je vais voir les poissons rouges.

Il sortit du théâtre et demanda comment on allait sur la scène. On lui montra la porte des acteurs ; il se présenta, et le portier lui dit :

— On n'entre pas.



Mais André, qui depuis quelques jours seulement qu'il avait de l'argent commençait déjà à en comprendre la puissance, répondit froidement :

— Vous vous trompez, car voilà vingt francs.

Le portier reconnut qu'il se trompait en effet, mit les vingt francs dans sa poche et laissa monter André au théâtre.

André demanda à parler à l'acteur qui jouait le rôle de Sha-ha-ba-am.

— C'est moi, monsieur, dit un Turc qui passait.



— Est-ce que vous seriez assez bon pour me faire voir vos poissons rouges ?

— Mes poissons rouges ? dit le Turc, je n'en ai pas vu ici ; peut-être les réserve-t-on pour le souper.

— Est-ce que vous les mangeriez ? dit André.

— Pourquoi pas ? répondit le Turc.

— Je vous le défends bien, s'écria André en lui sautant à la gorge.



Le Turc cria, les garçons de théâtre se saisirent d'André et le jetèrent à la porte.

Le hasard fit que le soir, comme il soupait tristement dans un coin, il fut reconnu par Sha-ha-ba-am, qui ne soupait pas, dans un autre coin. Sha-ha-ba-am s'approcha de lui et lui dit : —Monsieur, je suis réellement fâché de vous avoir fait mettre à la porte du théâtre ; mais vous m'auriez fait manquer mon entrée, et le public n'était déjà pas trop content... Après tout, cela me serait bien égal, je suis décidé à rompre mon engagement et à retourner à Paris ; je suis trop malheureux dans cette maudite ville.

— Hélas ! mon cher monsieur, dit André, chacun a ses chagrins ; et si, comme moi, vous aviez la femme que vous aimez changée en poisson rouge...

— C'est un grand malheur sans doute, dit le comédien.

— Voilà où nous en étions quand j'ai cru devoir reprendre mon récit de plus loin.

— C'est un grand malheur sans doute, dit le comédien ; mais pour le moment il m'est impossible d'en supposer un plus grand que celui de ne pas souper.

— Je ne vois pas ce qui peut vous exposer à ce malheur.

— Est-ce dire que vous m'engagez à partager votre souper ?

— Sans doute ; du même coup cela vous donnera à souper et me donnera de l'appétit.

Le comédien se mit à table vis-à-vis de son amphitryon, et ne tarda pas à faire honneur aux mets et aux vins. Il commença même bientôt à trouver la vie une chose en général très-douce et très-riante, et le Havre une ville particulièrement agréable.

— Vous disiez tout à l'heure, dit André, que vous alliez aller à Paris.

— A Paris ou ailleurs, répondit Sha-ha-ba-am, à moins que je ne reste ici ; car pour le vrai sage, la vie peut être aussi charmante dans un lieu que dans un autre.

— Est-ce qu'il y a à Paris beaucoup de poissons rouges ? demanda André.

— A Paris, répliqua le comédien, il y a beaucoup et même un peu trop de tout, et j'y connais énormément de poissons rouges. Il y a des poissons rouges dans les bassins des Tuileries et dans les bassins du Luxembourg ; il y en a chez tous les charcutiers et chez presque tous les pâtissiers. Il est rare d'en voir dans d'autres boutiques, excepté dans les boutiques de ceux qui en vendent. On ne sait pas d'où vient cette affinité entre les pâtissiers, les charcutiers et les poissons rouges. Les savetiers ont des pies, les portières ont des serins, quelques bourgeois ont aussi des poissons rouges, mais il y a dix contre un à parier qu'ils ont été autrefois charcutiers ou pâtissiers.







— Voulez-vous que j'aille à Paris avec vous ? demanda André ; vous m'aidez dans mes recherches. J'ai de l'argent, beaucoup d'argent ; vous me semblez avoir plus d'esprit que moi, ou peut-être plus d'usage ; vous êtes gai... quand vous avez soupé... Vous me dirigerez et vous m'empêcherez de tomber dans le découragement. Nous vivrons assez doucement, tout en cherchant ma pauvre Marie, et si la barbare Langouste nous tombe sous la main...

— Je vous avouerai, dit le comédien, que je ne partage pas votre opinion sur la langouste, et que jamais je ne l'ai entendu traiter de la sorte. On lui reproche quelquefois d'être indigeste... mais voici la première fois que je l'entends appeler barbare.

— J'aurai toujours l'air de débiter des logogripes, répliqua André, tant que je ne vous aurai pas raconté mon histoire.



— Je l’écouterais volontiers en fumant un cigare et en buvant un verre de punch.

André fit servir du punch et des cigares, et raconta à Sha-ha-ba-am l’histoire que nous savons déjà.

L’histoire intéressa vivement le comédien, qui jura de ne pas quitter André qu’il n’eût retrouvé Marie. Une diligence passait pendant la nuit ; les deux nouveaux amis montèrent dedans et arrivèrent à Paris le lendemain matin.



Là, André ne cessa pas de songer à Marie, malgré son ami Sha-ha-ba-am, qui lui annonçait des poissons rouges partout où il croyait trouver quelques plaisirs, et tâchait, par tous les moyens, de le distraire de sa douleur. André était entré chez tous les marchands de faïence qui vendent des poissons rouges, chez tous les charcutiers et chez presque tous les pâtisseries.

La bague de corail était restée du plus beau rouge.

Tous les poissons qu'il avait vus n'avaient jamais été autre chose.

En vain le comédien s'efforçait de lui faire prendre goût aux plaisirs.

André ne voulait que Marie.

Un jour que les deux amis dînaient ensemble, André avoua qu'il commençait à se désespérer.

— Parbleu ! s'écria Sha-ha-ba-am, il est un poisson rouge que je connais et que nous n'avons pas visité ; il appartient à une femme de lettres de mes amies. Si vous le voulez, je vous présenterai chez elle ce soir. Ce poisson rouge ne m'a jamais paru un poisson ordinaire ; il est l'objet de trop de soins.

André voulait partir tout de suite.

— Je n'ai pas le courage de faire de bons dîners, disait-il, quand je songe que depuis si longtemps Marie ne mange que des pains à cacheter.

Ainsi que la chose était convenue, le comédien mena André chez la femme de lettres ; mais il n'y avait plus sur sa cheminée qu'un bocal vide avec cette épitaphe qu'un ami galant avait collée sur le bocal :



— Hélas ! s'écria André, pourvu que ce ne soit pas Marie ! Mais, après de nombreuses explications, il fut évident que le poisson rouge de la femme

de lettres lui avait appartenu longtemps avant la métamorphose de l'infortunée Marie, et que par conséquent ce ne pouvait être elle.

Il y avait à peu près un mois que le comédien tenait fidèle compagnie à André, lorsqu'il disparut tout à coup. André le fit chercher partout, sans obtenir même de ses nouvelles. Une chose l'étonna encore au milieu de cet étonnement, c'est que dans un gilet oublié par Sha-ha-ba-am il trouva une bague de corail semblable à la sienne. Il la mit au doigt où il en avait déjà une, et cette seconde bague devint toute blanche. — Quoi ! dit-il, cette seconde bague a-t-elle donc la vertu de la mienne ? et la mienne n'a-t-elle cette forme que par suite d'un enchantement ? De raisonnements en raisonnements, il en vint à être si curieux de pénétrer ce mystère que, saisissant sa sonnette, il souhaita que la bague reprît son ancienne forme. Alors il se vit deux bagues au doigt, l'une de corail et redevenue rouge comme devant, l'autre formée d'un brin de paille. André fut bien désolé de n'avoir pas su réprimer sa curiosité. Il n'avait plus qu'un vœu à former, et il se rappela qu'il avait ainsi déjà une fois perdu Marie. Il jeta l'anneau de paille au feu et soupçonna un peu que Sha-ha-ba-am lui avait volé la véritable bague de corail et lui en avait mis une autre à la place. Mais dans quelle intention ? Il ne pouvait en trouver une seule raison qui ne fût pas absurde.



A quelques jours de là, comme André était à je ne sais quel théâtre, il s'écria tout à coup : — Ah ! mon Dieu ! Ses voisins se retournèrent et lui imposèrent silence par des chut ! multipliés. André venait de reconnaître Sha-ha-ba-am sur la scène. Il attendit l'entr'acte et se fit conduire à la loge du comédien, qui changeait de costume.



— Mon cher ami, dit-il en entrant, il me semble que vous auriez pu me quitter avec un peu plus d'égards, et, au moins, me dire adieu.

— Pardon, monsieur...

— Vous n'avez pas besoin de mon pardon ; je sais que les gens de votre profession regrettent toujours le théâtre et finissent par y remonter tôt ou tard ; mais au moins vous auriez pu ne pas me donner d'inquiétude et me dire que vous vous en alliez.

— Mais, monsieur, dit le comédien, il y a ici quelque méprise... Je ne me rappelle pas avoir eu jamais l'honneur de vous voir... cependant... Ah ! oui... c'est bien vous... c'est vous qui avez un soir voulu m'étrangler dans les coulisses du théâtre du Havre.

— Oui, et c'est moi qui le soir même, après la représentation, vous ai invité à souper, vous ai conté mon histoire et vous ai amené à Paris, où, sans

reproche, je crois vous avoir procuré une existence assez agréable depuis un mois.

— Je vous assure, monsieur, que depuis le jour où vous avez voulu m'étrangler à propos de je ne sais quels poissons...

— Des poissons rouges.

— Oui, des poissons rouges... Eh bien, depuis ce temps, je ne vous ai jamais rencontré, et je ne vous cache pas que nos premières relations ne m'en inspiraient pas le désir.

— Allons, mon cher ami, si vous ne voulez plus me voir, vous en êtes le maître ; mais cessez de vous moquer de moi, ou je me fâcherai...

— Eh quoi ! monsieur, allez-vous encore m'étrangler ?

— Non ; mais je ne devais pas m'attendre à un pareil procédé de votre part.

Le comédien appela quelques-uns de ses camarades, qui tous affirmèrent à André qu'il n'était arrivé à Paris que depuis trois jours. On montra à André le bulletin de la diligence qui l'avait apporté. —Eh bien, messieurs, dit André, si vous voulez, après la représentation, me faire le plaisir de venir tous ensemble souper avec moi, vous verrez que je ne suis pas aussi fou que vous avez l'air de le supposer, et pour que vous ne pensiez pas que je donne des ordres aux gens de mon auberge, je n'y rentrerai qu'avec vous.



L'invitation d'André fut acceptée avec d'autant plus d'empressement par les comédiens, qu'ils comptaient bien s'amuser aux dépens d'André ; mais ce fut leur tour d'être étonnés. En effet, du plus loin que l'aubergiste aperçut le comédien :—Ah ! vous voilà donc retrouvé, monsieur le coureur, dit-il ; vous nous avez donné bien de l'inquiétude ; moi, je pensais que vous n'étiez pas parti pour toujours, car vous aviez laissé à peine entamée une bouteille de ce vin de Beaune que vous aimez tant.



— Vraiment, mon ami, dit le comédien, est-ce que vous me reconnaissez ?

— Si je vous reconnais ? Depuis huit jours que vous êtes parti, vous n'êtes pas assez changé pour que je ne vous reconnaisse pas.

Tous les domestiques de l'auberge reconnurent Sha-ha-ba-am ; celui qui servait à table lui mit devant lui une bouteille de vin de Beaune entamée et une serviette roulée dans un rond de fer-blanc.



André, qui ne savait plus que penser, fit cependant changer la bouteille et surtout la serviette.

Après le souper, le comédien essaya le gilet oublié ; il lui allait si parfaitement qu'il oublia de l'ôter et le garda. Il fallut finir par mettre la chose sur le compte de ces ressemblances extraordinaires, ou sur une de ces puissances de transformation qu'ont possédée certains acteurs, tels que Garrick, par exemple, qui posa pour le portrait d'un de ses amis, portrait qui fut très-ressemblant.



Pour nous, nous pouvons expliquer à nos lecteurs ce qui semblait avec raison si inexplicable à André et à ses convives.

Le Sha-ha-ba-am, avec lequel André avait soupé et était venu à Paris, n'était autre que la fée Langouste qui, profitant du mois qu'elle devait passer sous une autre figure que la sienne, avait pris celle du comédien pour se lier avec André et le déranger dans ses projets. En effet sous cette forme et ayant l'air de le diriger dans ses courses et ses recherches, Langouste, qui savait fort bien où était Marie, avait toujours conduit André le plus loin possible ; de plus, elle lui avait dérobé l'anneau de corail qui devait lui servir à reconnaître les métamorphoses, et elle l'avait remplacé par un

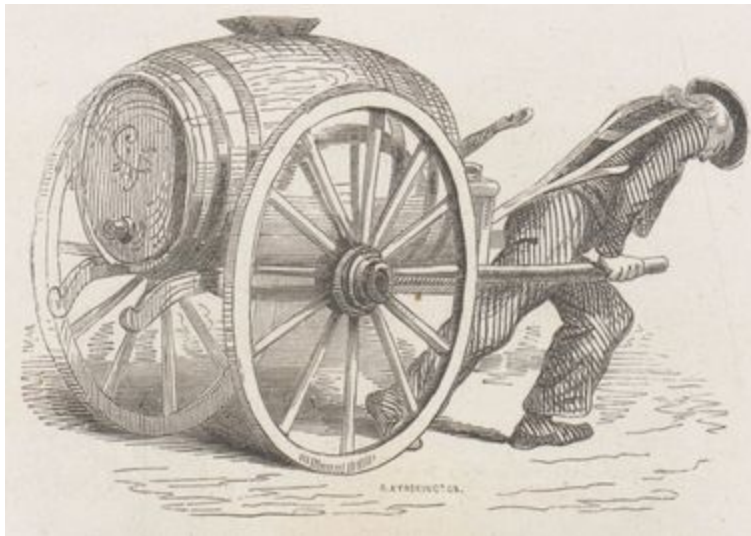
anneau de paille qu'elle avait enchanté. Tant qu'André avait été possesseur de son anneau, Langouste avait évité de lui donner la main, malgré la familiarité qui régnait entre eux, parce que l'anneau serait devenu blanc et aurait averti André que Sha-ha-ba-am n'était pas ce qu'il paraissait être. Elle avait par tous les moyens tenté d'amener André à ses désirs, qui ne pouvaient être satisfaits qu'au moyen de sa sonnette ; mais André avait toujours résisté.

Mais le mois expiré, Langouste était forcée de rentrer dans l'empire des mers et de reprendre sa forme naturelle. Elle s'enfuit donc avec tant de précipitation, qu'elle oublia dans un gilet l'anneau sans lequel les recherches d'André eussent été inutiles.

Mais ce qu'elle n'avait pas oublié, c'était de lui voler sa bourse, cette fameuse bourse dans laquelle renaissaient toujours des pièces d'or à mesure qu'on les en retirait. André fut assez longtemps sans s'apercevoir de ce malheur, parce que dans la crainte précisément de perdre cette bourse il ne la portait pas sur lui, parce que aussi, depuis le départ du comédien, les occasions de dépenses étaient bien diminuées, et que les cinq louis qu'il avait mis dans sa poche la veille de la disparition de Sha-ha-ba-am avaient suffi à ses dépenses imprévues pendant une quinzaine de jours ; mais après de nouvelles tentatives toujours infructueuses, il résolut de retourner auprès de ses parents et demanda son compte à l'aubergiste. Ce fut alors seulement qu'il ne trouva plus la bourse. L'aubergiste furieux voulut lui prendre sa sonnette ; mais André vendit tous ses habits et n'en garda qu'un extrêmement simple. Certes il n'avait qu'à secouer sa sonnette pour avoir des millions ; mais c'était le seul moyen de rendre à Marie sa charmante figure, s'il était jamais assez heureux pour la rencontrer. André était fort et courageux, mais il ne savait pas d'autre état que son état de pêcheur ; il se fit commissionnaire pour porter des fardeaux. Au commencement, il se coucha plus d'un soir sans souper ; mais il ne lui vint pas une fois à l'esprit d'avoir recours à sa sonnette. André devait subir toutes les épreuves. il tomba malade. Un porteur d'eau, pauvre comme lui, qui avait un logement dans la même maison le soigna avec l'aide de sa femme, et l'arracha à la mort. André fut quelque temps sans travailler. Le porteur d'eau et sa femme partagèrent avec lui le peu qu'ils avaient. Il se rétablit assez promptement. Mais ce fut le porteur d'eau à son tour qui fit une chute et fut obligé de rester au lit. André prit le tonneau et le traîna par les rues, montant dans les maisons pour ne pas perdre les pratiques du porteur d'eau. Mais avant

d'avoir un tonneau à lui, le porteur d'eau avait longtemps possédé seulement deux seaux, qu'il fallait retourner remplir à la fontaine chaque fois qu'il en avait vidé le contenu. Ce n'est qu'après plusieurs années de travail et d'économie qu'il avait amassé la moitié du prix d'un tonneau ; il avait fait des billets pour le reste ; il espérait achever de payer le tonneau au bout d'un an ; puis alors il espérait amasser de quoi acheter un âne. Ce n'est que dans un avenir lointain et après un bon souper qu'il entrevoyait la possibilité d'avoir un jour à lui un grand tonneau avec un cheval.







Malgré l'aide d'André, la maladie de Pierre avait nui à la recette. Les billets vinrent à échoir ; Pierre ne put pas payer. On le mit en prison. Cette fois André prit un moment la sonnette ; mais il s'arrêta en pensant au triste sort de Marie, au désespoir de Smaragdine, et aussi un peu à lui-même qui n'avait pas d'autre bonheur que l'espoir de retrouver un jour sa sœur chérie. Il se mit à travailler le jour et la moitié de la nuit. Sur le produit de son travail, il nourrissait la femme et l'enfant de Pierre, et lui portait à lui-même un peu d'argent pour qu'il pût se donner quelques douceurs dans la prison. Puis chaque semaine on mettait de côté ce qu'on avait pu amasser. Au bout de six mois, la somme s'était déjà considérablement accrue. André était exténué, mais il pensait qu'encore deux ou trois mois, et il aurait rendu à la liberté celui qui l'avait rendu à la vie. Mais un soir, comme il voulait ajouter une pièce d'argent au petit trésor, il pria la femme de Pierre de le lui apporter ; mais après quelques instants, elle jeta un grand cri et revint pâle et les yeux hagards dire que l'argent n'y était plus, qu'on l'avait volé. André fut quelque temps sans pouvoir parler, puis cédant au découragement il se mit à pleurer. On devait le lendemain aller voir Pierre à la prison. La femme annonça qu'elle n'oserait jamais lui annoncer ce nouveau malheur. André se chargea de le lui apprendre.



— Est-ce donc bientôt, lui dit Pierre, que je sortirai d'ici ? Tu m'as parlé de deux mois, c'est bien long ; mais si ça devait se prolonger encore je me tuerais. J'ai autant de prison que j'en peux supporter. André s'en retourna sans oser lui dire que tout était à recommencer et qu'il faudrait sans doute que Pierre restât encore sous les verrous huit ou dix mois. Il rentra et dit à la femme : — Je n'ai pas osé ; travaillons toujours, Pierre a encore pour deux mois de patience ; d'ici là le bon Dieu aura sans doute pitié de nous. — Mais ces deux mois se passèrent sans qu'il arrivât rien de nouveau, sinon qu'on avait recommencé à amasser un peu d'argent. Et Pierre comptait les heures avec tant d'impatience et tant de joie, qu'André n'y put plus tenir et revint un jour à la maison avec mille francs. — Il ne faut rien dire à Pierre, recommanda-t-il à la femme.



— Mais, dit-elle, d'où avez-vous cet argent ?

— Vous le saurez plus tard. Le lendemain Pierre était libre. Comme tout lui parut beau dans sa pauvre maison ! comme il se trouva bien sur sa chaise ! Le surlendemain on se remit à travailler. Le dimanche arriva ; la femme de Pierre mit le pot-au-feu ; on voulait célébrer la délivrance de Pierre. Mais André, qui chaque jour avait paru plus triste, fut surpris par la femme les larmes aux yeux.



— Qu’avez-vous donc, André ? lui dit-elle ; vous qui avez tant contribué à notre bonheur, est-ce que vous ne le partagez pas avec nous ?

— Si vraiment, dit André, mais je ne souperai pas ce soir avec vous.

— Voulez-vous bien vous taire ? moi qui ai acheté deux bouteilles de vin.



— C’est égal... Écoutez, je vais vous dire la vérité... mais il ne faut pas que Pierre le sache. Je suis soldat, j’ai reçu ma feuille de route, il faut que je sois demain dès le jour à Saint-Denis, pour de là être dirigé sur mon corps.

— Mais comment se fait-il que vous soyez soldat, André ?

— Je me suis vendu., ma bonne Marguerite.

— Ah ! je comprends tout. Oh ! mon pauvre André ! voilà donc l’origine de ces mille francs. Je cours le dire à lierre.

— A quoi cela servirait-il ? Pierre n’y pourrait rien faire, pas plus que vous ; cela le tourmenterait, il a la tête un peu faible depuis son emprisonnement. Il vaut mieux ne rien dire. Je suis jeune ; sept ans sont bientôt passés ; d’ailleurs je n’ai aucun éloignement pour l’état militaire ; seulement j’aurais voulu ne pas me vendre ; j’ai peur que mes camarades ne m’estiment pas.

— Vous leur direz votre belle action, André, et ils vous honoreront.

— Écoutez, Marguerite, pour que Pierre ne soupçonne rien, je souperai ce soir avec vous, et cette nuit je partirai sans rien dire... J’arriverai à temps à Saint-Denis. Demain, vous lui direz que j’ai reçu une lettre de mes parents, pauvres parents ! et que je reviendrai bientôt. Plus tard il n’y pensera plus.

— Oh ! non, plus tard je lui dirai tout ; ne faut-il pas qu’il prie aussi pour vous dans le danger, et n’est-ce pas un bonheur que d’avoir des raisons d’aimer ses amis ? Je ne veux pas l’en priver.

— Chut ! Marguerite, voilà Pierre ; il faut que nous achevions notre journée comme d’habitude.

Et un peu après, André et Pierre traînaient le tonneau par les rues en criant : — A l’eau ! à l’eau ! Quelquefois André oubliait de crier, car malgré lui il était triste, et Pierre lui disait en riant : — Tu ménages ta voix, André, il paraît que tu as quelque belle chanson à nous chanter ce soir.

Comme ils passaient dans la rue ***, un portier dit : — Hé ! porteurs d’eau, montez une voie au cinquième au fond du corridor.



— J’y vais, dit André, qui craignait toujours que Pierre ne devinât sa préoccupation. Il emplit ses deux seaux et gravit les cinq étages indiqués. Il y a certes tel canton de la Suisse qui ne possède pas autant d’habitants que Paris ayant le droit de s’intituler montagnards ; chaque maison est en effet une petite montagne pour ceux qui en habitent le sommet.

Le sommet de cette montagne était occupé par deux chalets ou chambres. L’une de ces chambres appartenait à M. Émile Meunot ; c’était un pauvre diable de musicien qui ne savait pas encore bien lui-même s’il avait du talent : cependant il ne faisait déjà pas mal de bruit sur son piano. Mais il n’avait pas encore rencontré la circonstance ou la protection qui devait faire passer ce bruit à l’état de musique. Aucun journal ne l’avait encore appelé immense pianiste. Il donnait quelques pauvres leçons qu’on lui payait pauvrement. L’hiver il jouait dans quelques maisons un grand morceau qu’on applaudissait à condition qu’il jouerait des contredanses pendant le reste de la nuit. On ne le payait pas pour cela ; on avait même l’air de lui faire un grand honneur. Mais outre qu’il attrapait par-ci par-là quelques gâteaux et quelques verres de punch, que les domestiques ne lui laissaient prendre qu’après une vigoureuse résistance, il attendait ses gens au carême ; là il donnait ou un concert, ou une soirée, ou une matinée musicale, selon le nombre des billets qu’il espérait placer. Les matinées économisent l’éclairage. Il envoyait vingt-cinq billets à dix francs à chaque maîtresse de maison dans laquelle il avait joué des contredanses pendant l’hiver, en les

priant par une lettre obséquieuse d'accepter un de ces billets et de lui placer les autres. La maîtresse de maison en faisait prendre une dizaine par les hommes de sa société, en disant que le musicien était un jeune homme d'un grand talent auquel elle s'intéressait et qui ne tarderait pas à être compté parmi les premiers de son art. Cette phrase était toute sa part dans la contribution ; elle renvoyait les billets qu'elle n'avait pas placés : de sorte que tout le monde avait payé la musique de ses bals, excepté elle, et que l'on avait dansé en pique-nique. Le revenu de ce concert consistait en ce qu'il recrutait quelquefois un ou deux élèves pour remplacer ceux qu'il perdait. Puis il remplaçait aussi son habit noir qui avait péniblement passé l'hiver.



Au moment où nous le trouvons il était furieux ; depuis deux ans il donnait des leçons aux deux enfants du propriétaire de la maison qu'il habitait, ces leçons payaient le loyer, l'inexorable loyer ; en outre on l'invitait aux soirées. Ce jour-là il y avait un grand dîner. Les préparatifs occupaient toute la maison depuis la veille. Il s'en était aperçu en donnant sa leçon, et s'attendait bien à une invitation. Elle serait venue d'autant plus à propos que sa bourse était pour le moment complètement à sec ; mais il attendit en vain, la leçon eut beau traîner en longueur, l'invitation ne vint pas. Il sortit pensant que le propriétaire, qui demeurait juste au-dessous de lui,

monterait le matin pour y mettre plus de politesse ; mais la matinée se passa et il ne fut question de rien. Vers quatre heures, il était allé demander s'il n'avait pas par hasard oublié son portefeuille. On répondit qu'on n'avait pas vu de portefeuille ; mais du dîner pas un mot. Il remonta chez lui, et entendit tous les préparatifs, sentit toutes les fumées ; le pâtissier, qui apportait une tourte de poissons et des petits pâtés chauds, se trompa d'étage et frappa à sa porte. Il eut un moment envie de les intercepter, mais il pensa qu'il faudrait peut-être les payer. Il entendit successivement sonner tous les convives.





— Il est dur, pensait-il, d'avoir à faire à la fumée de ce festin le plus mauvais dîner que j'aie fait de ma vie, un morceau de pain et un peu de beurre. Mais pourquoi diable ne m'a-t-on pas invité ? Les ladres ! je suis sûr que l'on ne doit pas danser, qu'on lira quelque tragédie. Ils ont tort... j'écoute admirablement les tragédies. Cette maudite odeur de dinde truffée monte par la cheminée. C'est égal, il faut que je mette mon couvert aussi.

Il prit un morceau de pain, un couteau et un peu de beurre et commença à manger à la fenêtre, pour échapper à ce fumet provocateur. A la fenêtre au-dessous appartenant au propriétaire, étaient deux pots de fleurs et un bocal contenant quatre poissons rouges. Sans trop penser à ce qu'il faisait, Émile Meunot faisait des boulettes de mie de pain et essayait de les jeter dans le bocal. Une boulette finit par y tomber et fut à l'instant engloutie par un des poissons.—Je suis encore bien bon, dit-il, je nourris les poissons de cet affreux avare. Du tout, j'aime mieux donner mes miettes aux moineaux. Il paraît qu'il ne les nourrit guère bien, ses poissons, ils ont l'air affamé... Oh ! mais, oh ! mais, s'écria-t-il tout à coup, nous allons rire et dîner, qui plus est. J'ai du beurre, j'ai un poêlon ; attention ! Il remit le beurre sur

l'assiette, rassembla quelques braises éparses dans l'âtre, les plaça sur un mauvais fourneau de terre, battit le briquet, les alluma en soufflant dessus avec la bouche, puis mit son beurre dans le poêlon.—Nous le mettrons sur le feu plus tard, pensa-t-il. Il ouvrit une armoire, en tira une petite pelote qui renfermait du fil et des aiguilles. Il attacha une épingle recourbée au bout du fil qu'il attachait bout à bout. Le dernier fut fixé à sa canne. Il cacha l'épingle dans une boulette de pain, et fit descendre cette ligne improvisée dans le bocal du propriétaire. Le musicien ne se possédait pas de joie, son cœur battait à peine. Il mord, il mord. En effet un des poissons venait de happer la boulette de pain et en même temps l'épingle qui le tenait accroché par le menton. Meunot le tira hors du bocal et le hissa jusque dans sa chambre ; là, en trépignant de plaisir, il le décrocha et le plaça sur une assiette, où le poisson se mit à gigoter de son mieux. — Et d'un, dit Meunot. Il amorça de nouveau sa ligne et recommença sa pêche. Un second poisson suivit le premier ; le troisième suivit le second :—Je crois qu'il est temps de mettre ma friture sur le feu, dit le pêcheur. En effet, il mit son poêlon sur le feu et le beurre dans le poêlon ; et comme le beurre commençait à chanter : — Au quatrième, maintenant, dit-il, et friture complète !





A ce moment on frappa à sa porte :—Ah ! mon Dieu, pensa-t-il, peut-être ils se sont trouvés treize à table, et on vient me chercher pour conjurer le triste présage...

Mais cet espoir ne fut pas de longue durée ; c'était André qui montait les deux seaux d'eau d'après l'invitation du portier. — Entrez ! cria Meunot.

— Monsieur, dit André, c'est le porteur d'eau.

— Et que me veut le porteur d'eau ?

— Le portier m'a dit de monter une voie au cinquième.

— Je n'en ai pas demandé ; c'est sans doute au fond du corridor, chez ma voisine.

— J'ai frappé et on ne m'a pas répondu.

— C'est qu'elle est sortie.

— Il faut donc que je redescende mon eau ?

— Ce serait peu amusant. Regardez s'il y a de la place dans ma fontaine.

Et comme André allait lever le couvercle de la fontaine, Meunot lui faisant signe de la main : — Chut ! ne bougez pas, ça mord.

— Et qui est-ce qui mord ?

André, en faisant cette question, s'approcha et vit avec un affreux serrement de cœur trois poissons rouges sur une assiette ; un seul remuait encore. Il les toucha de son anneau, mais l'anneau resta rouge.

— Ah ! dit Meunot, avec l'accent du triomphe, le voici.

Et il tira sa ligne, à laquelle pendait le quatrième poisson ; mais il se débattait tellement que Meunot, ne pouvant mettre la main dessus, s'écria : — Hé ! porteur d'eau, à vous, prenez-le.

André prit le poisson dans la main ; mais il devint pâle, repoussa Meunot qui venait pour le lui ôter, décrocha délicatement le poisson et le jeta dans un de ses seaux où il se remit à nager. — Allons, allons, dit Meunot, pas de plaisanterie, ma friture va brûler. Mais André, haletant, éperdu, ne pouvait parler et se contentait de repousser le musicien qui voulait s'emparer du poisson. Après quelques instants cependant il revint à lui, et tirant de son sein la sonnette d'or, il l'agita en disant : — Je veux que Marie reprenne la forme sous laquelle je l'ai connue et aimée.

A ce moment le seau fut renversé, et une fille charmante parut au milieu de la chambre. C'était elle, c'était Marie ! Meunot était devenu aussi pâle qu'André.

André était aux genoux de Marie et lui baisait les mains. Marie, comme si elle sortait d'un long sommeil, promenait, ses regards autour d'elle ; puis elle reconnut André, poussa un grand cri et se jeta dans ses bras.



En ce moment on frappa à la porte. C'était Pierre qui, inquiet de ne pas voir revenir André qu'il attendait depuis un quart d'heure dans la rue, avait fini par monter. Il resta stupéfait à la porte.

André étanchait un peu de sang d'une piqûre que l'hameçon avait faite à la lèvre de Marie ; il riait, il pleurait.

Tout à coup il s'écria : — Eh ! la mère ! la mère ! Il prit la sonnette dont le battant avait disparu et la jeta elle-même par la fenêtre en disant : — A Smaragdine.

— Dis donc, André, dit Pierre, je prie cette dame et ce monsieur d'excuser, mais il se fait tard et on nous attend pour souper.

A ce moment, un bel oiseau blanc et gris entra par la fenêtre du musicien restée ouverte : c'était une mouette ; et André s'écria : — Smaragdine !

Elle tenait au bec la bourse que Langouste avait dérobée à André ; elle la déposa entre ses mains, puis se posa sur Marie à laquelle elle fit mille caresses.



— Marie, dit André, soigne bien ce bel oiseau, tu sauras bientôt combien il doit t'être cher ; sache seulement que c'est à lui que tu dois de ne plus être poisson rouge, ou plutôt de ne pas être dans le poêlon de monsieur.

— Ah ! mon Dieu, dit Meunot, et ma friture, elle est calcinée.

— Et notre souper, dit Pierre.

— Laissez votre friture et votre souper, c'est moi qui me charge du souper, dit André ; me voilà redevenu riche et heureux, ajouta-t-il en regardant Marie. Allons chercher ta femme et ton enfant. Nous allons faire un souper terrible. Vous en êtes, monsieur le musicien, vous êtes un brave garçon, vous m'achetiez une voie d'eau pour que je ne la redescendisse pas. Et ma voie d'eau, qu'en faisons-nous ?

— Ce que nous en faisons ? dit le musicien, nous allons en arroser les deux géraniums de mon propriétaire. Et il jeta les deux seaux d'eau sur la fenêtre d'en bas.

On descendit dans la rue ; on appela un fiacre qui passait ; il passait aussi un porteur d'eau avec deux seaux.

— Hé ! l'ami, dit André, veux-tu un bon petit tonneau ? celui-ci est à toi. Et il lui donna le tonneau de Pierre stupéfait, auquel il dit : — Est-ce que je ne t'ai pas dit que j'étais riche ? voudrais-tu m'humilier en restant porteur d'eau ? voudrais-tu me priver du bonheur de partager avec toi à mon tour ?

On alla chercher madame Pierre, puis on fit un souper terrible, comme l'avait annoncé André. André raconta alors son histoire ; puis il puisa pendant un quart d'heure dans la bourse aux cinq louis et donna au musicien ce qu'il en tira, c'est-à-dire à peu près cent mille francs.

Puis il dit à Pierre et à sa femme : — Veux-tu de l'argent ?

— Non, dit Pierre, puisque tu en as.

— C'est vrai. Veux-tu venir avec moi ?

— Où vas-tu ?

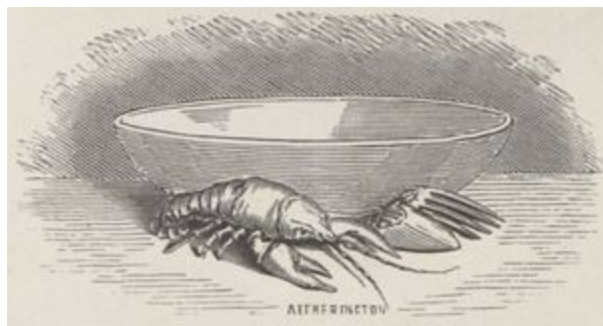
— C'est la mouette qui nous conduira.

On dit adieu au musicien, puis on partit dans une voiture attelée de cinq chevaux. Les postillons payés à un louis par guides allaient comme le vent. Marie tenait la mouette dans ses bras et sur son sein. La mouette becquetait sans cesse Marie. Quand on approcha de la demeure des parents d'André, la mouette s'échappa, plongea dans la mer et disparut. André apprit alors que ses parents avaient quitté le pays depuis deux jours. Un bateau richement pavoisé flottait sur la mer. La mouette agitait ses ailes sur le haut du mât ; André y fit monter ses compagnons ; la mouette alors prit son vol, mais doucement, pour montrer la route. André, qui n'avait pas oublié son ancien métier, dirigea habilement la barque, qui allait beaucoup plus vite qu'aucune barque ait jamais marché. Enfin, elle aborda dans l'île la plus riante qu'on puisse imaginer ; elle était couverte de citronniers en fleurs ; les plus beaux oiseaux y faisaient entendre des chants ravissants ; deux vieillards sur la plage attendaient les arrivants : c'était le père et la mère d'André. Je ne vous dirai pas quelle fut leur joie en revoyant André et Marie. Pierre, la femme et l'enfant, quand on sut leur conduite envers André, passèrent vieux amis pour commencer. L'île était un séjour enchanteur. Smaragdine, qui avait obtenu du conseil des fées la permission de se montrer encore une fois sous sa figure naturelle, apparut resplendissante de beauté ; elle annonça que l'île était la dot de Marie, et on fixa jour pour le mariage.





Le jour si désiré arriva enfin. Il n'y avait au dîner que les parents, les mariés, Pierre, sa femme et l'enfant ; néanmoins rien ne manqua au festin, pas même Langouste, qui y figurait comme plat du milieu et qui fut mangée en mayonnaise.



Au sein de leurs familles, au milieu de leurs amis, André et Marie vécurent longtemps heureux et n'eurent pas trop d'enfants.

ALPHONSE KARR.



*Le Nouveau magasin des enfants [T. IV.
Histoire d'un casse-noisette]*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6571537d>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

dans ce rude combat. Allons, en avant! et qui m'ain.

Retour